
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00540691 7


IN MEMORY OF
GORDON LESTER FORD
PRESENTED TO
HE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
BY HIS SON-IN-LAW AND DAUGHTER
ROSWELL SKEEL, JR.
ILY ELLSWORTH FORD SKEEL



LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement, l'ancienne religion du pays, & la deſcente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR M. SAVARY.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { ONFROI, Libraire, quai des Auguſtins. Et au N°. 11, rue des Maçons, près la Sorbonne.

On trouve aux mêmes adreſſes la Vie de Mahomet, *&* *la* Traduction du Coran, *du même Auteur.*

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIERE.

A. M. L. M.

Détails sur la température du climat.

Au grand Caire.

VOus connoissez, Monsieur, l'Egypte & ses productions, mais il doit vous rester des doutes sur la salubrité de son climat. Les débordemens du Nil, les eaux stagnantes en plusieurs endroits, ont dû vous porter à croire que ce pays étoit mal-sain, & que ses habi-

tans sont sujets à beaucoup de maladies. Une assez longue expérience, & des renseignemens pris sur les lieux, vous offriront des résultats propres à calmer vos craintes, & à fixer votre jugement.

Ce royaume commence à la Zône torride, & se prolonge l'espace de neuf degrés dans la Zône temperée. Il est vrai que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées, directement sous l'équateur. Le thermomètre de Réaumur, quand l'haleine embrasée du vent de sud se fait sentir, monte quelquefois à trente-huit degrés au-dessus du terme de la glace, & souvent à trente-six. Il faut attribuer ce phenomène à l'aridité des plaines de sables, dont la haute Egypte est environnée, & à la réverbération des monts qui la resserrent dans toute sa longueur. Si la chaleur étoit le principe des maladies, le Saïd seroit inhabitable. La seule qu'elle paroît occasionner, est la fièvre ardente à laquelle les habitans sont sujets, & dont ils se débarrassent avec la diète, en buvant beaucoup d'eau, & en se baignant dans le fleuve. Ils sont d'ailleurs sains & robustes. On y voit un grand nombre de vieillards, & plusieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils observent pendant la saison brûlante, contribue beaucoup

à la conservation de leur santé. Ils ne se nourrissent presque que de végétaux, de légumes & de lait. Ils usent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, & mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette sobriété conserve leur vigueur jusque dans un âge très-avancé.

Aussi-tôt après l'inondation, les champs se couvrent de moissons. Les exhalaisons des eaux que le soleil élève pendant le jour, condensées par la fraîcheur des nuits, retombent en rosées abondantes. Le vent de nord qui durant l'été soufle continuellement, ne trouvant point d'obstacle à son cours, dans l'étendue de l'Egypte, dont les montagnes sont peu élevées, chasse vers l'Abissinie les vapeurs des marais & des lacs, & renouvelle sans cesse l'atmosphère. Peut-être que les émanations balzamiques de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, & des plantes odorantes contribuent à rendre l'air salutaire. Sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légères, plus douces, plus agréables au goût qu'aucunes de celles que je connoisse, ont une grande influence sur la santé des habitans. Toute l'antiquité a reconnu leur excellence (a). Ce qu'il y a de certain, c'est

(a) Ptolémée Philadelphe ayant marié sa fille Berenice

qu'on les boit avec une sorte de volupté, & la quantité ne fait jamais de mal. Seulement comme elles sont légérement imprégnées de nitre, elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès. Je ne dirai point avec plusieurs écrivains qu'elles procurent la fécondité aux femmes, qu'elles donnent de la vigueur, & de l'embonpoint aux hommes. L'historien fidèle doit s'arrêter là où commence le merveilleux, & ne citer que les faits qu'il peut garantir.

Dans la basse Egypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, & y entretiennent une température charmante. Strabon & Diodore de Sicile, qui ont demeuré long-temps dans ce pays, ne l'ont point regardé comme une contrée mal-saine.

Ils ont loué la fertilité de son sol, la bonté de ses productions, la grandeur de ses monu-

---

à Antiochus, roi de Syrie, lui envoyoit de l'eau du Nil la seule qu'elle pût boire. *Athénée.*

Les rois de Perse se faisoient apporter de l'eau du Nil & du sel armoniac. *Dinon, histoire de Perse.*

Seuls de tous les peuples, les Egyptiens conservoient l'eau du Nil dans des vases scellés, & la buvoient lorsqu'elle y avoit vieilli, avec le même plaisir que nous buvons le vin vieux. *Le Rhéteur Aristide.*

mens, & sa population nombreuse, sans parler des maladies effrayantes, dont les modernes y placent le foyer. Hérodote dit positivement : « Les Egyptiens sont le peuple le plus » sain de la terre, avantage qu'ils doivent à » la salubrité de l'air, & à la température de leur » climat qui varie très-peu, car on doit attribuer presque toutes les maladies des hom» mes, aux vicissitudes rapides des saisons ». Il étoit reservé à quelque modernes, qui n'ont point voyagé dans ce beau royaume, & surtout à M. Paw, de nous enseigner une doctrine contraire. Il prétend que de nos jours, « cette contrée est devenue, par la négligence » des Turcs & des Arabes, le berceau de la » peste (*b*), qu'il s'y manifeste de temps en » temps, une autre épidémie aussi terrible, » apportée au Caire par les caravanes Nubie» nes; que la culture du riz suffit pour engen» drer des maladies nombreuses; que le dé» faut de pluie, & de tonnerre fait que l'air » acquiert dans la Thébaïde assez de violence » pour faire fermenter les humeurs du corps » humain, &c ». Ces assertions ont un air de vraisemblance, qui pourroit en imposer aux

(*b*) Recherches sur les Egyptiens & les Chinois.

personnes qui n'ont point habité l'Egypte. Mais M. Paw les a hazardées du fond de son cabinet, sans avoir pour guide l'expérience. S'il avoit demeuré sur les lieux, les faits lui auroient démontré le contraire.

Dans des vallées fermées par des hautes montagnes, où l'atmosphère ne peut être sans cesse renouvellé par un courant d'air, la culture du riz est mal-saine, & les laboureurs payent souvent de leur vie, les riches moissons qu'ils demandent à la terre. Il n'en est pas de même aux environs de Damiète & de Rosette. Les plaines sont presque de niveau avec la mer. Aucune éminence, aucune colline, n'arrête le souffle rafraîchissant du vent de nord. Il pousse vers le midi, les nuages, & les exhalaisons des champs inondés. Il purifie continuellement l'atmosphère, & conserve la santé des habitans. Soit qu'il faille l'attribuer à cette cause, soit à d'autres que j'ignore, au moins est-il certain, que les laboureurs attachés à la culture du riz, ne sont pas plus sujets aux maladies que ceux de la Thébaïde, qui ne le cultivent point. J'ai passé une année entière au milieu des rizières, dont j'allois tous les jours examiner les arrosemens, sans avoir éprouvé la moindre incommodité. Un vieux chirurgien originaire de Nice, & qui depuis trente ans faisoit la médecine à

Damiette, m'a cent fois confirmé ce que j'avance sur la salubrité du pays. Ce qui tourmente le plus les habitans, sont les cousins, & les mosquites innombrables qui, s'élevant par milliers des marais, remplissent l'air & les maisons. Le jour il faut sans cesse tenir un émouchoir à la main, c'est la premiere chose qu'on vous présente lorsque vous allez en visite. La nuit on est obligé de dormir sous des *mousquitières*.

Les maladies des yeux sont les plus communes en Egypte. Les borgnes & les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité seulement à la réverbération d'un soleil ardent, car les Arabes qui vivent au milieu des sables, ont ordinairement les yeux sains & la vue perçante. Il ne faut pas croire non plus avec M. Hasselquist (*c*) qui a fait un court séjour dans ce pays, que ce mal provient des vapeurs qu'exhalent les eaux stagnantes, car les négocians François, dont les maisons bordent le canal du grand Caire, qui pendant six mois de l'année contient une eau croupissante dont l'odeur est insupportable, seroient tous aveugles, & depuis cinquante ans, aucun d'eux n'a perdu la vue (*d*).

(*c*) Voyage d'Egypte.

(*d*) Un seul de ces négocians a perdu la vue, mais il

L'uſage où ſont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou ſur les terraſſes de leurs maiſons, ou près de leurs cabanes, eſt ſans doute l'origine de cette infirmité. Le nitre, univerſellement répandu dans l'air, les roſées abondantes des nuits, attaquent l'organe délicat de la vue, & les rendent borgnes ou aveugles. La grande moſquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, & leur fournit une honnête ſubſiſtance.

La petite vérole & les hernies ſont auſſi très-communes en Egypte, ſans cependant y cauſer de grands ravages. Quant à la phthiſie & aux fluxions de poitrine qui dans les contrées froides enlèvent tant de perſonnes à la fleur de leur âge, elles ſont inconnues ſous cet heureux climat. Jamais on n'y éprouve de douleurs de poitrine. Je ſuis perſuadé que ceux qui ſont attaqués de ces cruelles maladies, recouvreroient la ſanté dans un pays où l'air gras, chaud, humide, rempli du parfum des plantes & de l'huile de la terre, ſemble très-favorable au poumon (*e*).

---

demeuroit dans l'intérieur de la ville, & non ſur le bord du canal. Ainſi ce fait ne prouve rien en faveur de l'opinion de M. Haſſelquiſt.

(*e*) M. Paw prétend que la lepre a de tout temps aſ-

Cependant il faut avouer qu'il est une saison mal-saine en Egypte. Depuis Février jusqu'à la fin de Mai, les vents du midi souflent par intervalle. Ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile qui gêne la respiration, & chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable, & le thermomètre monte tout-à-coup de douze degrés. Durant cette saison que les habitans nomment *Khamsin* cinquante, parce que ces vents se font plus particuliérement sentir depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de legumes, de poisson frais & de fruits. Ils se baignent fréquemment, & font grand usage du jus de limon & des parfums. Avec ce régime, ils se mettent à l'abri des effets dangereux du *Khamsin*.

Il ne faut pas croire que ce vent qui corrompt

---

fligé les Egyptiens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile qui connoissoient bien ce pays, ne font point mention de cette maladie, preuve qu'elle y étoit ignorée de leur temps. J'ai vu des lépreux dans les îles de l'Archipel : séquestrés de la société comme l'étoient les Juifs, ils habitent des chaumières sur le bord des chemins, & demandent l'aumône aux passans. Mais en Egypte où j'ai beaucoup voyagé, je n'ai pas rencontré un seul de ces malheureux.

L'uſage où ſont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou ſur les terraſſes de leurs maiſons, ou près de leurs cabanes, eſt ſans doute l'origine de cette infirmité. Le nitre, univerſellement répandu dans l'air, les roſées abondantes des nuits, attaquent l'organe délicat de la vue, & les rendent borgnes ou aveugles. La grande moſquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, & leur fournit une honnête ſubſiſtance.

La petite vérole & les hernies ſont auſſi très-communes en Egypte, ſans cependant y cauſer de grands ravages. Quant à la phthiſie & aux fluxions de poitrine qui dans les contrées froides enlèvent tant de perſonnes à la fleur de leur âge, elles ſont inconnues ſous cet heureux climat. Jamais on n'y éprouve de douleurs de poitrine. Je ſuis perſuadé que ceux qui ſont attaqués de ces cruelles maladies, recouvreroient la ſanté dans un pays où l'air gras, chaud, humide, rempli du parfum des plantes & de l'huile de la terre, ſemble très-favorable au poumon (e).

---

demeuroit dans l'intérieur de la ville., & non ſur le bord du canal. Ainſi ce fait ne prouve rien en faveur de l'opinion de M. Haſſelquiſt.

(e) M. Paw prétend que la lepre a de tout temps af-

Cependant il faut avouer qu'il est une saison mal-saine en Egypte. Depuis Février jusqu'à la fin de Mai, les vents du midi souflent par intervalle. Ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile qui gêne la respiration, & chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable, & le thermomètre monte tout-à-coup de douze degrés. Durant cette saison que les habitans nomment *Khamsin* cinquante, parce que ces vents se font plus particuliérement sentir depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de legumes, de poisson frais & de fruits. Ils se baignent fréquemment, & font grand usage du jus de limon & des parfums. Avec ce régime, ils se mettent à l'abri des effets dangereux du *Khamsin*.

Il ne faut pas croire que ce vent qui corrompt

---

fligé les Egyptiens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile qui connoissoient bien ce pays, ne font point mention de cette maladie, preuve qu'elle y étoit ignorée de leur temps. J'ai vu des lépreux dans les îles de l'Archipel : séquestrés de la société comme l'étoient les Juifs, ils habitent des chaumières sur le bord des chemins, & demandent l'aumône aux passans. Mais en Egypte où j'ai beaucoup voyagé, je n'ai pas rencontré un seul de ces malheureux.

en peu d'heures les viandes & les substances animales, dure pendant cinquante jours; il rendroit l'Egypte déserte. Il soufle rarement trois jours de suite. Quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, & ne fait de mal qu'au voyageur surpris au milieu des déserts. Au mois de Mai, me trouvant à Aléxandrie, un ouragan de cette espèce s'éleva tout-à-coup, roulant devant lui des torrens de sable embrâsé. La sérénité du ciel disparut; un voile épais enveloppa le firmament; le soleil paroissoit couleur de sang. La poussière pénétroit jusques dans les appartemens, & brûloit le visage & les yeux. Au bout de quatre heures, la tempête se calma, & le ciel reprit sa sérénité. Des malheureux qui s'étoient trouvés dans le désert furent étouffés. J'en vis rapporter plusieurs morts, & quelques-uns baignés dans l'eau froide revinrent à la vie. Les habitans du grand Caire plus enfoncés dans les terres, souffrirent davantage de ce fléau, & un négociant François chargé d'embonpoint, y mourut suffoqué par la chaleur. De pareils phénomènes ont enseveli des armées & des caravanes entières.

Plusieurs auteurs modernes, à la tête desquels paroît M. Paw, ont écrit que la peste étoit originaire d'Egypte. Si ce fait étoit véritable, il diminueroit de beaucoup les avantages de ce

pays, car la fertilité & les richesses ne sauroient balancer les maux que ce fléau cause à l'humanité. Les informations que j'ai prises, & des naturels du pays, & des médecins étrangers qui y demeurent depuis vingt & trente ans, tendent à prouver le contraire. Ils m'ont assuré que cette épidémie y étoit apportée par les Turcs, & qu'elle y causoit ensuite de grands ravages. Voici ce que j'ai vu. En 1778, les caravelles du grand-Seigneur abordèrent à Damiette, & débarquèrent, suivant la coutume, les soies de Syrie. La peste est presque toujours à leur bord. Ils mirent à terre sans opposition leurs marchandises & leurs pestiférés. C'étoit au mois d'Août, & comme l'épidémie s'éteint en Egypte dans cette saison, elle ne se communiqua point. Les vaisseaux mirent à la voile, & allèrent empoisonner d'autres lieux. L'été suivant, des navires de Constantinople infectés de cette maladie, arrivèrent au port d'Aléxandrie. Ils débarquèrent leurs malades sans que les habitans en reçussent aucun dommage. Depuis cette époque, des navires de Smyrne y ont apporté cette contagion au commencement de l'hiver. Elle s'est répandue dans le pays, & a fait périr une partie des Egyptiens.

Voici une observation faite depuis des siècles. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août,

si l'on introduit en Egypte des marchandises infectées de ce poison, il meurt de lui-même, & les peuples sont sans alarmes. S'il y a été apporté dans d'autres saisons, & qu'il se soit communiqué, il cesse à cette époque. Ce qui semble démontrer qu'il est étranger à ce royaume, c'est qu'excepté dans les temps d'une grande famine, on ne le voit point éclorre au grand Caire, ni dans les villes intérieures. Il commence toujours dans les ports de mer, à l'arrivée des bâtimens Turcs, gagne de proche en proche, & parvient à la capitale, d'où il remonte jusqu'à Siène. Quand il a parcouru sa période au grand Caire, & qu'il y est introduit de nouveau par les habitans de la Thébaïde, il se renouvelle avec plus de fureur, & détruit quelquefois deux à trois cent mille hommes; mais toujours il s'arrête au mois de Juin, & ceux qui le gagnent alors, guérissent. Faut-il en attribuer la cessation aux grandes chaleurs, aux vents salubres du nord qui regnent pendant l'été, ou aux rosées qui tombent en abondance? Peut-être que ces causes diverses y contribuent ensemble (*f*).

(*f*) Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous citer un fait qui m'a été raconté par un capitaine digne de foi, parce qu'il peut procurer des lumières aux médecins qui cherchent un antidote contre ce fléau destruc-

Une autre remarque digne de fixer l'attention, c'est que cette contagion terrible redoute également l'excès des chaleurs & du froid. L'hiver la fait cesser à Constantinople. L'été la tue en Egypte. Elle ne remonte guère au cercle polaire, & ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas & d'Ispahan, qui quelquefois en sont infectées, ne la propagent jamais à la Mecque, & l'Yemen est à l'abri de ce fléau.

En lisant l'histoire, on voit rarement la peste

---

teur : « Je sortois de Constantinople où la peste exer» çoit ses ravages. Mes matelots avoient contracté cette » épidémie. Deux d'entr'eux moururent subitement. En » leur donnant des soins, je gagnai la contagion. J'é» prouvai une chaleur excessive qui faisoit bouillonner » mon sang. Ma tête fut bientôt prise, & je m'apperçus » que je n'avois que quelques momens à vivre. J'employai » le peu de jugement qui me restoit pour tenter une ex» périence. Je me déshabillai tout nud, & me couchai » pendant la nuit sur le tillac du vaisseau. La rosée abon» dante qui tomboit me pénétra jusqu'aux os. Elle me » rendit en peu d'heures la respiration plus libre, & la » tête plus saine. L'agitation de mon sang se calma, & » le matin après m'être baigné dans l'eau de la mer, je » fus parfaitement guéri ». J'ignore, Monsieur, si ce remède est infaillible, mais je suis certain que toutes les matières pestiférées que l'on passe dans l'eau, ne communiquent plus le poison.

à Lacédémone, Athènes & Bisance. Lorsqu'elle se répandoit dans la Grèce, les peuples la faisoient cesser en tenant de grands feux allumés dans les places publiques, en nétoyant les canaux, en coupant les collines qui arrêtoient les vapeurs, & en empêchant la communication. L'air, l'eau, le soleil de ces belles contrées n'ont point changé. La même salubrité y régneroit si elles étoient habitées par des nations dont la police veillât au bien-être des citoyens, & à la santé publique. De nos jours, Smyrne & Constantinople sont le foyer de cette affreuse maladie. Il en faut attribuer la cause au peu de cas que le gouvernement Turc fait de la vie des hommes, & à leurs idées absurdes sur la prédestination. Qu'importe au Despote que la moitié de son peuple périsse, si, enfermé au fond de son sérail, il peut braver la mort? Qu'importe au Mahométan que la peste enlève des milliers d'hommes à ses côtés? Puisqu'il ne peut cesser de vivre que quand son heure est venue, il ne fera rien pour la reculer.

Lorsque la contagion s'introduit dans les maisons des Européens & des Grecs, ils les purifient par des fumigations, ils laissent les fenêtres ouvertes afin que l'air circule librement, & brûlent tous les effets qui ont appartenu aux pestiférés. Il n'en est pas ainsi des

Arméniens & des Turcs. Il ne brûlent & ne purifient rien. Quand la plupart des membres d'une famille nombreuse sont éteints, les Juifs achetent à vil prix les meubles & les marchandises qui leur appartenoient, & les renferment dans des magasins. Aussi-tôt que le fléau a cessé, ils les vendent fort cher aux personnes qui en ont besoin, & communiquent avec eux le venin pestilentiel (*g*). Il se rallume bientôt & cause de nouveaux ravages. C'est ainsi que cette nation couverte d'opprobres, estimant plus l'or que la vie, vend la peste aux Musulmans qui l'achetent sans crainte & dorment avec elle jusqu'au moment, où se reveillant de son assoupissement, elle les précipite dans la tombe.

Le spectacle qu'offre cette calamité sur-tout au grand Caire glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendants des douanes, rassemble huit à neuf cent mille habitans. Ils y sont entassés par milliers. Deux cents citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites & toujours remplies de peuples. On s'y presse,

---

(*g*) La dernière peste de Moskou qui enleva 200000 habitans, y fut portée par des marchandises pestiférées sorties des magasins des Juifs.

on s'y heurte & quelquefois on est obligé d'attendre plusieurs minutes avant de pouvoir percer la foule. Un seul pestiféré communique le poison à cent malheureux. Le mal fait des progrès rapides, & se répand avec la violence d'un incendie dont le vent augmente les flammes. Les Mahométans meurent dans leurs maisons, dans les places publiques, dans les rues, sans qu'aucun d'eux songe à se mettre à l'abri. *Ellmoukaddar*, disent-ils, *c'est la destinée.* Cependant ils ont devant les yeux l'exemple des Européens, qui seuls échapent au désastre général.

Lorsque l'épidémie s'est déclarée, les François ferment leur contrée & interrompent tout commerce avec la ville. Des domestiques Arabes qui vivent extérieurement leur apportent chaque jour les provisions dont ils on besoin pour leur nourriture. A l'exception du pain qui ne communique point le poison, ils les jettent par un guichet pratiqué à chaque porte, & elles tombent dans un grand baquet rempli d'eau. Ce fluide les purifie, & on les en retire sans crainte. Avec ces précautions, les négocians François conservent leur santé & leurs jours, tandis qu'ils sont environnés de toutes les horreurs de la mort. Continuellement des convois funèbres suivis du deuil & des larmes

remplissent

rempliſſent les rues. Lorſque les Egyptiens portent en terre leurs parens & leurs amis, des pleureuſes gagées font retentir l'air de leurs gémiſſemens (*h*); des meres déſolées ſe répandent en lamentations, ſe couvrent la face de pouſſiere, déchirent leurs vêtemens, & conduiſent juſqu'au bord du monument l'enfant qu'elles ont ſerré dans leurs bras, & qu'elles ſuivent quelques inſtans après; car les Orientaux plus pieux que nous, n'abandonnent point leurs parens peſtiférés. Ils leur donnent des ſoins juſqu'au dernier moment, quoiqu'ils ſoient preſqu'aſſurés que cette tendreſſe leur coutera la vie. Ces cris du déſeſpoir, ces pompes funèbres, répandent une conſternation générale, & les François tremblent au ſein de leurs aſyles.

(*h*) Du temps d'Hérodote le deuil étoit le même. Voici ce qu'il rapporte : « Lorſqu'il meurt une perſonne de » quelque importance, toutes les femmes de ſa famille » ſe couvrent le viſage de boue. Elles courent par la ville » les cheveux épars, le ſein découvert, les habits re» trouſſés, & ſe frappent la poitrine en pouſſant de grands » cris ». *Euterpe*.

Les inſulaires de la mer du Sud pouſſent encore plus loin leur piété filiale, leur tendreſſe maternelle, puiſqu'à la mort de leurs parens, ils ſe font de profondes bleſſures au viſage, & ſignalent leur douleur en verſant des flots de ſang.

Et qui pourroit voir ſans douleur & ſans effroi l'humanité gémir ſous la rigueur d'un fléau ſi terrible ? Tous ceux qui en ſont attaqués ne périſſent pas. Pluſieurs guériſſent, mais on m'a aſſuré que la peſte enlevoit quelquefois au grand Caire trois cent mille habitans. Concevez-vous que l'exemple des François qui ſortent ſains & ſaufs de leurs demeures, lorſque la contagion s'eſt diſſipée, ne puiſſe porter les Turcs à uſer de ſemblables précautions ? Concevez-vous que dans l'étendue de l'Empire Ottoman, il n'y ait pas un ſeul port où l'on faſſe quarantaine ? Une ſemblable nation mérite-t-elle d'occuper la patrie des anciens Grecs, & des Egyptiens, leurs maîtres ? Elle y a détruit les arts, la liberté, le commerce. Elle y laiſſe périr, faute de police, les malheureux qu'elle a réduits en eſclavage. Elle y perpétue le plus deſtructeur des fléaux, & change en déſerts les royaumes, les îles fameuſes & les cités floriſſantes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE II.

A M. L. M.

Observations sur les divers habitans de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE ne vous ai parlé que vaguement, Monsieur, des différens peuples qui habitent l'Egypte. Il convient de vous faire connoître plus particulièrement leur caractère, leurs coutumes, & leurs arts. Les Arabes sur-tout qui environnent ce royaume, & qui l'occupent en partie, méritent de fixer vos regards. Les détails que je vais vous offrir, vous expliqueront comment il est possible que quatre millions d'hommes soient soumis au joug de huit mille étrangers, & comment une nation errante a conservé sa liberté & ses loix au milieu des puissances formidables qui l'enveloppoient.

Les vrais naturels de l'Egypte sont les Cophtes; qui suivant quelques auteurs, tirent leur nom de *Cophtos*, ville autrefois célèbre dans la Thébaïde, & suivant d'autres de *Cobtos-Coupé*, parce qu'ils ont toujours conservé l'usage de la

circoncision. Ce sont les seuls descendans des Egyptiens. Assujettis depuis plus de deux mille ans à des princes étrangers, ils ont perdu le génie & les sciences de leurs pères; mais ils ont gardé beaucoup de leurs usages, & l'ancienne langue vulgaire du pays. La connoissance qu'ils se sont transmise de père en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue, les a fait choisir pour être les écrivains des Beys, & les intendans de tous les gouverneurs. Afin de dérober à ces seigneurs l'intelligence de leurs livres de compte, la plupart les écrivent en Cophte. Cependant ils ne savent pas parfaitement la langue dont ils se servent; mais comme leurs Missels, le Pentateuque, & plusieurs des ouvrages qu'ils possèdent sont accompagnés d'une traduction Arabe, l'ancienne langue vulgaire de l'Egypte n'est point perdue. Elle fournira peut-être un jour aux savans les moyens d'éclaircir les ténèbres répandues sur les premiers âges de la monarchie des Pharaons, & de soulever le voile qui couvre les mystères hiéroglyphiques.

Les Cophtes embrassèrent le christianisme dès sa naissance. Après qu'Amrou eut conquis l'Egypte, il leur permit le libre exercice de la religion chrétienne. Ils ont toujours eu depuis des

Egliſes, des Prêtres, des Evêques, & un patriarche qui fixa ſon ſiège au grand Caire, lorſque cette ville devint la capitale. Livrés aux erreurs du Monothéliſme, leur ignorance ne leur permet pas de découvrir l'aveuglement où ils ſont plongés. L'entêtement & l'eſprit de ſecte les y retiennent, & rien ne ſauroit leur faire changer de croyance. Ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques ſuperſtitieuſes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Au reſte, les Cophtes ſont doux, humains, & hoſpitaliers. La tendreſſe paternelle & l'amour filial font le bonheur de leurs familles. Tous les liens du ſang y ſont honorés & chéris. Le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets, & d'élever les abeilles, forment preſque toute leur ſcience. Souvent les régies qu'on leur confie les enrichiſſent prodigieuſement; mais ils ne jouiſſent point tranquillement du fruit de leurs travaux. Le Bey qui les voit dans l'opulence, les dépouille ſans pitié de leurs richeſſes, & ils ſont trop heureux s'ils peuvent racheter leur vie par la perte de leur fortune. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte. Leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'aviliſſement & la miſère, & ils les ſupportent ſans murmurer.

Les Arabes ſont après les Cophtes le plus ancien peuple de l'Egypte. Ils y ont régné deux

fois. La première époque de leur domination remonte à la plus haute antiquité, & suivant de graves écrivains, précède l'entrée de Joseph dans ce pays. La seconde a commencé avec le septième siècle, & fini dans le douzième. Ils composent encore les deux tiers des habitans. Leurs mœurs different suivant la position où ils se trouvent. Ceux qui devenus laboureurs, vivent sous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays, offrent au philosophe un exemple frappant de l'influence des loix sur les hommes. Soumis à un gouvernement tyrannique, ils ont perdu la bonne foi, la droiture qui caractérisent leur nation. Ils prennent parti dans les querelles de leurs maîtres. Les villages s'arment contre les villages, les villes contre les villes. Durant les révolutions sans cesse renaissantes au grand Caire, les campagnes présentent une scène effrayante de carnage & d'horreur. Les flammes dévorent les récoltes, & le sang des laboureurs inonde la terre où ils entretenoient l'abondance. Comme les haines sont inextinguibles parmi ces peuples, comme la mère fait sucer avec son lait le desir de la vengeance, à son fils au maillot, les hommes ne naissent que pour se détruire. Ces Arabes dégénérés, connus sous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très-dan-

gereuse. Ils attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, massacrent les voyageurs, s'emparent de leurs marchandises, & commettent toutes sortes de brigandages.

Une autre partie des Arabes que l'on peut aussi nommer agriculteurs, vivent sous l'empire de leurs *Scheiks*, qui possèdent diverses principautés dans la Thébaïde. Ce mot qui signifie *vieillard*, est le signe glorieux de leur puissance. Ils sont encore comme autrefois, les juges, les pontifes & les souverains de leurs peuples. Ils les gouvernent plutôt en pères de famille qu'en rois. Ces vénérables patriarches prennent ordinairement leurs repas à la porte de leurs maisons ou de leurs tentes, & y invitent ceux qui se présentent. Lorsqu'ils se lèvent de table, ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu, que celui qui a faim s'approche & mange.* Cette invitation n'est point une politesse stérile. Tout homme quel qu'il soit, a droit de s'asseoir & de se nourrir des alimens qui s'y trouvent. Permettez que je rapproche le passage de la Genèse (*i*), où Abraham reçoit les anges, afin que vous puissiez comparer les mœurs de ces peuples dans des siècles si éloignés.

(*i*) La Genèse, ch. 18.

« Abraham étoit aſſis à la porte de ſa tente
» pendant la plus grande chaleur du jour, dans
» la vallée de Mambré.

» Ayant levé les yeux, il apperçut trois
» hommes qui s'avançoient vers lui. A l'inſ-
» tant il ſe leva, marcha à leur rencontre,
» & s'inclinant profondément devant eux, leur
» dit : Seigneurs, ſi votre ſerviteur a trouvé
» grace devant vous, ne lui faites pas le dé-
» plaiſir de paſſer outre. J'apporterai de l'eau
» pour vous laver les pieds, & vous vous re-
» poſerez ſous cet arbre. Lorſque vous aurez
» pris un peu de nourriture pour réparer vos
» forces, vous continuerez votre route.

» Auſſi-tôt Abraham ſe rendit à ſa tente, &
» dit à Sara : Paîtriſſez vîte trois meſures de
» farine, & faites cuire des pains ſous la cen-
» dre. Il courut enſuite au troupeau, prit un
» veau gras & tendre, & le donna à un ſer-
» viteur qui ſe hâta de le rôtir; il ſervit à ſes
» hôtes du beurre, du lait, le veau rôti, &
» ſe tint debout à côté d'eux ſous l'ombrage ».

Les Arabes font la même réception aux étrangers & aux voyageurs qui abordent à leurs tentes. Des ſerviteurs leur lavent les pieds. Les femmes paîtriſſent des pains ſans levain qu'elles font cuire ſous la cendre, & on leur ſert des moutons rôtis, du lait, du miel, & les meil-

leurs alimens que l'on posſède. Les impoſitions légères que les Scheiks lèvent dans l'étendue de leurs domaines, ne foulent point leurs ſujets. Ils jouiſſent de leur affection. L'Arabe vient expoſer ſes affaires à leur tribunal. Elles ne ſont pas compliquées, & les lumières de la raiſon naturelle aidées des loix ſimples & claires du Coran, leur ſuffiſent pour les terminer ſur le champ. L'équité dicte preſque toujours leurs jugemens. Sous cet empire paternel, l'homme jouit de toute ſa liberté, & n'eſt attaché à ſon Prince que par les liens du reſpect & de la reconnoiſſance. Il peut donc lui parler librement; le louer ou le blâmer ſuivant les occaſions. Je vous citerai un trait qui prouve juſqu'où les Arabes portent cet eſprit de franchiſe.

« Elmanſor, le ſecond Calife Abaſſide, jetta » les fondemens de Bagdad l'an 769. Il ſe rendit fameux par ſes victoires, ſa puiſſance, » & l'art avec lequel il ſut gouverner d'immenſes états. Son affabilité étoit extrême. » Tant de belles qualités furent flétries par une » avarice ſans bornes. Un jour un Arabe l'aborda, & lui dit : Salut au père de Jafar! » Salut à toi, lui répondit Elmanſor. -- Tu es » le rejeton de la race généreuſe de Haſchem; » accorde-moi une petite partie des immenſes » tréſors que tu poſſèdes. -- Ce n'eſt point à

» moi, c'eſt à l'apôtre de Dieu que tes vœux
» doivent s'adréſſer. -- Mes habits ſont en lam-
» beaux ; les années ont épuiſé mes forces.
» — Changeons ; voici les miens. Il les dé-
» pouilla ſur le champ, & les lui donna. L'A-
» rabe s'appercevant qu'ils étoient uſés & rap-
» piécés, lui dit : Prince, ignores-tu cette ſen-
» tence du fils de Harima : *Le riche qui ſe couvre*
» *de haillons, n'en eſt pas moins ſujet à la mort.*

C'eſt avec cette liberté que les Arabes parlent à leurs chefs. Entiérement dévoués à leurs intérêts, au moindre ſigne de leur volonté, ils s'arment pour repouſſer l'oppreſſion des Turcs qui n'ont jamais pu les aſſujettir. Si la victoire ſe déclare en leur faveur, ils reſtent en poſſeſſion de leurs territoires. S'ils ſont vaincus, ils les abandonnent, & emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux au fond des déſerts. Ils profitent enſuite des temps de trouble & de déſordre, reviennent à main armée attaquer leurs ennemis, & rentrent dans leurs poſſeſſions. Si ces Chefs uniſſoient leurs forces, s'ils formoient une ligue contre les Turcs, ils les chaſſeroient ſans peine de l'Égypte, & s'en rendroient Souverains. La politique des Beys empêche ces alliances, en ſemant la diſſention parmi eux, en aidant le foible contre le fort, en ne confirmant que l'autorité de ceux qu'elle croit

favorable à ses desseins, & sur-tout en faisant périr par la fraude ou le poison, les Emirs dont elle redoute le pouvoir, les talens & l'ambition.

Ces Arabes sont le meilleur peuple de la terre. Ils ignorent les vices des nations policées. Incapables de déguisement, ils ne connoissent ni la fourbe, ni le mensonge. Fiers & généreux, ils repoussent une insulte à main armée, & ne se vengent point par la trahison. L'hospitalité est sacrée parmi eux. Leurs maisons & leurs tentes sont ouvertes à tous les voyageurs de quelque religion qu'ils soient. Ils traitent leurs hôtes avec autant d'égards & d'affection que leurs propres parens. Cette vertu honorable est portée si loin, que l'ennemi dont ils ont juré la mort, s'il peut se soumettre à venir boire le café chez eux, n'a plus rien à craindre pour ses jours. C'est la seule circonstance où ils oublient leur ressentiment, & où ils renoncent au plaisir de la vengeance. Le fait suivant dont j'ai été témoin vous donnera une idée de leur droiture. Depuis longtemps un Scheik arabe vient chaque année à la contrée des François. Il prend des marchandises d'un négociant sans autre gage que sa parole. L'année suivante il revient à pareille époque apporter le prix des étoffes & en acheter de nouvelles. Une année la maladie l'empêcha de se

rendre au terme marqué. Il envoya ſon fils porter l'or, & entretenir ce commerce qui fait également honneur aux deux nations.

La troiſième eſpèce d'Arabes eſt compriſe ſous la dénomination générale de *Bedaoui* habitans du déſert. Ces peuples paſteurs rempliſſent les ſolitudes brûlantes qui s'étendent à l'orient & à l'occident de l'Egypte. Diviſés en tribus, ils ne cultivent point la terre, & ſe nourriſſent d'orge, des fruits du dattier, de la chair & du lait de leurs troupeaux. Ils les conduiſent dans les vallées où ils trouvent de l'eau & des pâturages. Quand les productions ſont épuiſées, ils chargent leurs tentes, leurs femmes & leurs enfans ſur des chameaux, montent à cheval, & toute la tribu va former une autre habitation. Ces ſouverains des déſerts, ennemis de toutes les caravanes, les attaquent par-tout où ils les rencontrent, & les forcent à payer un tribut, ou à combattre. S'ils éprouvent trop de réſiſtance, ils ſe retirent ſans appréhender la pourſuite des ennemis. S'ils ſont vainqueurs, ils dépouillent tout le monde, partagent le butin, mais ils ne tuent jamais perſonne que pour venger le ſang de leurs compagnons. Le voyageur qui ſe met ſous leur protection n'a rien à craindre ni pour ſa vie, ni pour ſes richeſſes, car leur parole eſt ſacrée. Je n'ai point lu dans l'hiſtoire,

je n'ai point appris sur les lieux qu'aucun Arabe ait jamais violé la foi jurée. C'est un trait qui caractérise cette nation, & qui la sépare de toutes celles de la terre. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité. Elle n'est pas moins honorée chez eux que parmi les Arabes cultivateurs. M. de St. Germain après les malheurs qu'il éprouva dans sa traversée de Suès, étant arrivé mourant à la tente d'un Bédouin, dut la vie aux soins généreux de son hôte, qui le conduisit au grand Caire aussi-tôt que sa santé fut rétablie. M. Pagès fuyant à travers les sables de l'Arabie déserte, avec sept Arabes, perdit son eau & ses provisions. Tombé de chameau, il alloit être immolé au ressentiment d'une tribu qu'on avoit insultée. Un de ses compagnons descendit au péril de sa vie, fit monter le François en croupe derrière lui, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans un lieu de sureté. Pendant la route, les Arabes qui n'avoient par jour qu'un modique gâteau d'orge pour toute nourriture, le divisèrent en huit portions, & celle qu'ils donnèrent à l'étranger fut toujours double des leurs.

L'amour excessif de la liberté leur fait préférer des déserts affreux où ils vivent indépendans, aux riches plaines de l'Egypte qui les rendroient esclaves. Plus d'une fois le gouver-

» à des maîtres pour les conſerver. Les uns font
» paître des chameaux, les autres des brebis.
» Ces derniers ſont les plus riches; car outre les
» avantages qu'ils retirent de leurs troupeaux,
» ils viennent vendre dans les ports de mer,
» l'encens, la myrrhe & d'autres aromates pré-
» cieux qu'ils ont reçus des habitans de l'Arabie
» heureuſe. Extrêmement jaloux de leur liberté,
» à la nouvelle de l'approche d'une armée, ils
» ſe réfugient au fond des déſerts dont l'étendue
» leur ſert de rempart. En effet, les ennemis
» n'appercevant point d'eau, n'oſeroient les tra-
» verſer, tandis que les Arabes s'en étant four-
» nis dans des vaiſſeaux cachés ſous terre, &
» dont eux ſeuls ont la connoiſſance, ſe mettent
» à l'abri de ce beſoin. Tout le ſol étant com-
» poſé d'une terre argilleuſe & molle, ils trou-
» vent moyen d'y creuſer de profondes & vaſtes
» citernes de forme carrée, dont chaque côté
» eſt de la longueur d'un arpent. Les ayant rem-
» plies d'eau de pluie, ils en bouchent l'entrée
» qu'ils rendent uniforme au terrain des envi-
» rons, & ſur laquelle ils laiſſent quelque indice
» imperceptible qui n'eſt connu que d'eux
» ſeuls. Ils accoutument leurs troupeaux à ne
» boire que tous les trois jours (*m*), afin que

(*m*) Les Abyſſins qui partent de Girgé pour retourner

» dans

» dans les cas où il faudroit fuir à travers des
» sables arides, ils soient habitués à supporter
» la soif. Pour eux, ils vivent de chair, de lait,
» & de fruits communs & ordinaires. Ils ont
» dans leurs champs l'arbre qui porte le poi-
» vre (*n*), & beaucoup de miel sauvage qu'ils
» boivent avec de l'eau. Il y a d'autres Arabes
» qui cultivent la terre. Ils sont tributaires
» comme les Syriens, & ont avec eux d'autres
» conformités, excepté qu'ils n'habitent pas dans
» des maisons. Telles sont à-peu-près les mœurs
» de ces peuples ».

Ce tableau tracé par la main d'un historien éclairé, est d'une vérité frappante. On y reconnoît encore les Bédouins de nos jours. Qu'il me soit permis d'extraire du même Auteur un morceau qui peint merveilleusement & leur droiture & la fourbe des Grecs. « Les Arabes Na-
» bathéens avoient quitté leurs déserts, pour
» se rendre à une place de négoce, où se tenoit

---

dans leur pays, ayant un désert de sept journées à traverser, habituent leurs chameaux à passer tout ce temps sans boire.

(*n*) Je crois que Diodore se trompe, & que le poivre est apporté en Arabie par les vaisseaux qui viennent de l'Inde.

» une foire fameuſe. Avant de partir, ils avoient
» laiſſé dans les antres d'une montagne, leurs
» femmes, leurs enfans, leurs richeſſes. Ce
» rocher ſitué à deux journées de diſtance de
» toute habitation, & défendu par ſon aſſiette
» & par des ſolitudes brûlantes, leur paroiſſoit
» à l'abri des ennemis; mais les Grecs affamés
» d'or profitèrent de ce moment pour l'attaquer.
» Athenée, un des capitaines d'Antigone, partit
» de l'Idumée avec un corps de troupes armées
» à la légère, fit quatre-vingt onze lieues dans
» trois jours & trois nuits, & parvint à l'aſyle
» des Nabathéens. Il y entra de force, tua une
» partie des malheureux qui y étoient renfer-
» més, fit un grand nombre de priſonniers,
» enleva l'encens, la myrrhe, & quatre cents
» talens d'argent qu'on y avoit dépoſés. Il n'y
» demeura que trois heures, & s'enfuit à tra-
» vers le déſert, avec ſon butin. Arrivé à dix
» lieues du rocher, la chaleur & la fatigue le
» forcèrent à ſe repoſer. On dreſſa un camp à
» la hâte. Les ſoldats accablés de laſſitude, &
» croyant n'avoir rien à craindre, ſe livrèrent
» aux douceurs du ſommeil. Cependant des
» coureurs avoient appris aux Nabathéens l'in-
» vaſion des Grecs. Partis ſur le champ, ils
» s'étoient rendus à leur habitation. Le ſang de
» leurs vieillards, les plaintes des bleſſés les

» remplirent d'horreur. Ils coururent à la ven-
» geance, & en peu d'heures atteignirent leurs
» ennemis. Quelques prisonniers profitant de la
» négligence des Grecs, brisèrent leurs liens,
» & donnèrent avis de l'état où ils se trou-
» voient. A cette nouvelle, les Arabes atta-
» quèrent le camp de tous côtés, & y entrèrent
» à la faveur des ténèbres. Ils égorgerent les
» soldats qui étoient endormis, & percèrent de
» leurs traits ceux qui se levoient pour prendre
» les armes. Le massacre fut général. Il n'é-
» chappa que cinquante cavaliers la plupart
» blessés. Les Nabathéens ayant recouvré leurs
» prisonniers & leurs richesses, les ramenerent
» à leur habitation. Après avoir donné cette
» leçon aux Grecs, ils écrivirent à Antigone
» pour se plaindre d'Athénée, & justifier leur
» conduite. Ce Prince désavoua l'expédition de
» son Général, dit qu'il l'avoit entreprise sans
» sa participation, & que leur défense étoit lé-
» gitime. Il usoit de cette dissimulation pour
» les mettre hors de toute défiance, espé-
» rant profiter d'un instant favorable pour ven-
» ger la défaite de ses troupes; mais les Arabes
» comptant peu sur la foi des Grecs, se tinrent
» sur leurs gardes, & placèrent des sentinelles
» dans les endroits élevés pour donner avis de
» la marche des ennemis. Ils reconnûrent la

» sagesse de cette précaution. Quelques mois
» s'étant écoulés, Antigone envoya contre eux
» huit mille hommes d'élite commandés par
» son fils Démétrius. Ce corps d'armée marcha
» par des lieux détournés à dessein de les sur-
» prendre. Les Nabathéens avertis par leurs
» espions, firent retirer leurs troupeaux vers
» l'extrémité du désert, & se fortifièrent dans
» la montagne. Démétrius la trouva gardée par
» une brave jeunesse qui lui opposa une vigou-
» reuse résistance. Après l'avoir attaquée vai-
» nement avec toutes ses forces, il se retira &
» fit semblant de prendre la fuite. Le lende-
» main à la pointe du jour, il revint à l'assaut
» sans être plus heureux. Alors un Arabe lui
» cria d'une voix forte : Roi Démétrius, qui
» peut vous porter à faire la guerre à un peuple
» qui habite un désert sans eau, sans vin, sans
» provisions, en un mot manquant de toutes les
» choses qui font l'objet de votre cupidité & de
» vos concussions ? L'horreur de l'esclavage nous
» a conduits dans cette solitude privée de tous
» les biens que recherchent avidement les hom-
» mes. Elle nous a réduits à une vie solitaire
» & sauvage qui nous met hors d'état de vous
» nuire. Nous vous supplions donc vous & le
» roi votre père de nous laisser en repos. Nous
» vous ferons même des présens pour vous en-

» gager à retirer votre armée, & à mettre les
» Nabathéens au nombre de vos amis fidèles.
» Si ces raisons ne peuvent vous persuader,
» la nécessité vous obligera de quitter un dé-
» sert où vous manquerez bientôt d'eau & de
» vivres. Jamais vous ne nous assujettirez à
» d'autres coutumes. Qu'espérez-vous donc de
» cette expédition ? Elle se bornera tout au
» plus à nous enlever quelques esclaves qui ne
» vous serviront que malgré eux, & que vous
» ne plierez jamais à vos mœurs & à vos usages.
» Frappé de ce discours, Démétrius fit la paix
» avec les Nabathéens.

Tels étoient, Monsieur, les Arabes avant & après Alexandre, tels ils sont de nos jours. L'amour de l'indépendance vit encore dans leur cœur. Leur aversion pour toute domination étrangère, leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux. La liberté a tant de charmes pour eux, qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif, & les ardeurs dévorantes du soleil. Humiliés quelquefois, mais jamais soumis, ils ont bravé toutes les puissances de la terre, & repoussé les fers qui ont tour-à-tour enchaîné les autres nations. Les Romains, ces maîtres du monde, ont perdu les armées qu'ils ont envoyées à la conquête de leur pays. Les Egyp

tiens, les Perses & les Ottomans n'ont jamais pu les ſoumettre à leur puiſſance. Auſſi ce peuple fier eſt le ſeul qui ait conſervé cette hauteur de caractère, cette générosité, cette fidélité inviolable qui honorent l'humanité. La fourberie & le parjure leur ſont inconnus. Ignorans ſans mépriſer les ſciences, une raiſon ſaine, un eſprit droit, une ame élevée les diſtinguent de tous les Orientaux. Devant les étrangers comme devant leurs princes, ils gardent toujours la dignité de l'homme, & ne s'abaiſſent jamais à de viles flatteries. Sérieux ſans morgue, ſpirituels ſans oſtentation, francs ſans imprudence, ils connoiſſent les charmes d'une converſation, tantôt ſage, tantôt enjouée. L'amitié eſt ſacrée parmi eux, & les amis ſont des freres. Les délicateſſes du ſentiment ne leur ſont point étrangères. Leurs poëmes offrent la peinture de cet amour brûlant qu'ils reſpirent avec les feux du ſoleil, & quelquefois de cette galanterie qui ſemble être le partage des peuples policés. Tels ſont, Monſieur, ces Arabes que le génie d'un ſeul homme ſut réunir pour renverſer les trônes voiſins, conquérir des royaumes, & donner des loix aux deux tiers de la terre. Ils ont perdu leurs conquêtes, mais ils ont gardé leur caractère, leur religion & leurs mœurs. S'il ſe trouvoit dans l'Orient un

autre Mahomet capable de rassembler sous un même drapeau leurs tribus divisées, il pourroit encore soumettre l'Asie & l'Afrique à leur domination. C'est chez les Arabes que le philosophe devroit aller étudier l'homme primitif, & non parmi les peuples dont le despotisme & la servitude ont corrompu l'esprit, le cœur, & les affections.

Après les Cophtes & les Arabes, les Mograbins, ou Mahométans occidentaux, sont les habitans les plus nombreux de l'Egypte. Les uns se livrent au commerce, les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire. Ceux d'entr'eux qui embrassent le parti des armes sont des aventuriers presque tous coupables de grands crimes, & que la crainte de la justice a banni de leur patrie. Ces soldats mercenaires, sans foi, sans loi, s'abandonnent à tous les excès, & se vendent toujours au Bey qui leur promet une plus haute paye.

Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans ce pays. Les corps des Janissaires & des Azabs en sont composés. Ils abusent de leur pouvoir pour piller les Egyptiens & les étrangers, & employent tous les moyens pour amasser de grandes richesses. Quelquefois ils se rendent redoutables au Pacha & aux Beys, & vendent

leur ſuffrage à prix d'or. Ces troupes, ainſi que les Mograbins, n'ont aucune diſcipline, & ignorent abſolument l'art de l'artillerie. Il leur ſeroit impoſſible de réſiſter à la tactique Européene.

Les Chrétiens de Syrie, les Grecs, & les Juifs, s'occupent entièrement du commerce, du change, & des arts. La ſubtilité de leur eſprit les a rendu tour à tour directeurs des douanes, & intendans des revenus de l'Egypte. On ne peut compter ſur leur droiture. Il faut toujours être en garde contre leurs artifices. Lorſqu'ils ont du crédit ils s'en ſervent pour opprimer les négocians Européens, leur ſuſciter des avanies, & mettre des entraves à leur négoce. La plupart ſont orfèvres & travaillent l'or, l'argent, & les pierres avec aſſez de perfection. Leurs ouvrages en filagramme méritent l'eſtime des connoiſſeurs. Pluſieurs d'entr'eux ont établi des manufactures d'étoffes légères qu'ils fabriquent avec le coton du Bengale, & les ſoies de Syrie. Les naturels en achètent pour leur uſage. Ces étoffes bien tiſſues pèchent par la teinture. Les couleurs n'ont ni l'éclat, ni la durée de celles de l'Inde. C'eſt à l'ignorance des artiſtes qu'il faut s'en prendre ; car l'Egypte produit d'excellent indigo, le carthame, & diverſes ſubſtances colo-

rantes. Il en eſt de même de leurs toiles. Le lin d'Egypte autrefois ſi rénommé, n'a rien perdu de ſa qualité. Il eſt long, doux, ſoyeux, & formeroit du linge ſuperbe; mais le défaut de fileuſes qui ſachent l'employer, fait qu'on ne fabrique que des toiles groſſières.

Tous ces habitans, Monſieur, de mœurs, de religion, de nations différentes, ſe montent à près de quatre millions. Huit mille Mamlouks les gouvernent. Si vous êtes ſurpris que ce petit nombre d'étrangers puiſſe tenir ſous le joug ce grand troupeau, vous reviendrez de votre étonnement lorſque vous ſaurez que du temps d'Auguſte, trois Cohortes ſuffiſoient pour garder la Thébaïde. Strabon témoin oculaire, & l'un des plus ſages hiſtoriens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéreſſans.

« La nation Egyptienne extrêmement nombreuſe n'eſt point guerrière. Les peuples » voiſins ne le ſont pas davantage. Cornelius » Gallus le premier gouverneur romain envoyé » en Egypte, marcha contre les habitans d'Héroopolis (a) qui s'étoient révoltés, & les fit » rentrer dans le devoir avec un petit nombre

(a) Cette ville eſt abſolument détruite. Ses ruines ſont enſevelies ſous les ſables de l'iſthme de Suès.

» de ſoldats. La dureté des impôts ayant cauſé
» un ſoulevement général dans la Thébaïde,
» il parut, & la rébellion ſe calma ſur le
» champ. Après lui Pétrone à la tête de quel-
» ques cohortes arrêta l'impétuoſité de pluſieurs
» milliers d'Alexandrins qui l'avoient attaqué,
» & en laiſſa un grand nombre ſur le champ
» de bataille. Elius Gallus étant entré dans l'A-
» rabie avec une partie des troupes qui gar-
» doient l'Ægypte, montra par ſes victoires com-
» bien ces peuples étoient peu belliqueux, &
» auroit conquis l'Iemen ſans la trahiſon de
» Syllæus. Les Ethiopiens profitant de ſon ab-
» ſence firent une irruption dans la Thébaïde,
» renverſèrent les ſtatues de Céſar, empor-
» tèrent un riche butin, & emmenèrent pri-
» ſonnieres les foibles garniſons de Philé & d'E-
» léphantine. Pétrône les pourſuivit avec dix
» mille hommes d'infanterie, & huit cents
» chevaux; & quoique leur armée fut compoſée
» de trente mille ſoldats, il la força de ſe re-
» tirer à *Pſelcha* ville d'Ethiopie. N'ayant pu
» obtenir par ſes ambaſſadeurs la reſtitution des
» captifs, il pénetra dans l'intérieur du pays,
» & leur livra combat. Ces troupes mal-armées
» & ſans diſcipline, ne purent tenir contre la
» valeur des Romains. Les uns s'enfuirent dans
» les déſerts, d'autres ſe mirent à l'abri dans

» les murs de la capitale, & le plus grand » nombre se sauva à la nage dans une île » du fleuve. Parmi ces derniers se trouvoient » plusieurs Généraux de Candace femme guer- » rière, alors Reine d'Ethiopie. Pétrône tra- » versa le Nil sur des bateaux, les fit tous pri- » sonniers, & les envoya dans la ville d'A- » lexandrie. Il mit ensuite le siége devant Psel- » cha, & la prit. Une partie des habitans périt » dans cette attaque. Après cette conquête il » marcha vers Premnin ville fortifiée par la » nature, & traversa pour y arriver, les vastes » solitudes de sable, où l'armée de Cambyse fut » étouffée par les vents (*p*). L'ayant emportée » d'assaut, il alla assiéger Napata où se trouvoit » le palais de Candace avec son fils. La Reine » emfermée dans une forteresse voisine, envoya » des ambassadeurs au Général Romain pour » traiter de la paix, & lui offrir la restitu- » tion des captifs, & des statues enlevées. Sans » écouter ces propositions, il attaqua la place » & s'en rendit maître, mais le jeune Prince » se sauva par la fuite. Croyant qu'il seroit » difficile de pénétrer plus avant, il retourna sur

(*p*) Ce passage confirme ce que je vous ai raconté de ce désastre sur la foi d'Hérodote.

» ses pas, emportant avec lui de grandes ri-
» chesses. Il laissa quatre cents hommes de
» garnison à Premnin avec des vivres & des
» munitions pour deux ans, & rentra en Egypte.

Ce morceau, Monsieur, dévoile parfaitement la foiblesse des Egyptiens & des Ethiopiens du temps des Romains. Ils n'ont pas changé depuis. Un long esclavage n'a plutôt servi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils montrèrent alors. Leur ignorance dans le métier des armes surpasse encore leur lâcheté. Pendant ces jours de calamité où la guerre étoit allumée au grand Caire, nous entendions tirer les six pieces de canon du château contre la ville. Nous observâmes qu'il falloit aux artilleurs une demi-heure pour les charger, car il s'écouloit toujours cet espace de temps entre chaque volée. Jugez, Monsieur, si de semblables troupes pourroient tenir un instant contre quelques régimens Européens. Une nation guerrière qui attaqueroit l'Egypte s'en empareroit sans obstacle; elle pourroit avec autant de facilité conquérir l'Ethiopie, s'assurer de l'or de ces contrées, & maitresse des eaux du Nil, les faire couler à son gré dans l'Egypte, où elle entretiendroit une abondance intarissable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A M. L. M.

Observations sur le mariage parmi les Egyptiens.

Au grand Caire.

CHEZ les Chrétiens, Monsieur, le mariage élevé à la dignité de sacrement, devient un engagement indissoluble. Les loix en certains cas en suspendent l'effet, mais elles ne l'anéantissent jamais. Il importe donc que les parties contractantes se connoissent parfaitement, que leurs volontés soient libres, puisque leur félicité, & celle de leurs enfans, dépendent de cette connoissance, & de cette liberté. Les mœurs des Orientaux si différentes de celle de l'Europe, ont forcé les législateurs à ne pas faire de cet acte, un contrat indestructible. Parmi ces peuples, les deux sexes vivent séparés, & ne conversent point ensemble. Comment le jeune homme, & la vierge qui ne se sont jamais vus, pourroient-ils se jurer un amour, & une fidélité inviolables ? Ce serment en les exposant au parjure, seroit la source des plus

grands désordres. Mahomet qui connoissoit bien les hommes, & qui étoit autorisé, par l'exemple d'Abraham & des autres Patriarches, a donc permis la répudiation. Après s'être efforcé de la prevenir en prescrivant aux deux époux ces égards, cette tendresse, qui doivent faire le charme de leurs jours, il a dit : *ceux qui jureront de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, auront un délai de quatre mois* (q) ; *si pendant ce temps ils reviennent à elles, le Seigneur est indulgent & miséricordieux.*

Si le divorce est fermement résolu, Dieu voit & entend tout.

Ce précepte, Monsieur, autorise la répudiation, mais il laisse Dieu juge de la légitimité de cette action. Dans la suite de ce chapitre, qui est l'abrégé de toutes les loix des Mahométans, le législateur s'est efforcé de mettre de bornes à la fantaisie des hommes. Un Musulman ne peut épouser une femme sans lui assigner une dot proportionnée à ses facultés. S'il veut s'en séparer, il fait venir le juge, & dé-

(q) « Lorsqu'un Mahométan a fait serment de n'avoir » plus de commerce avec sa femme, il a quatre mois de » délai pendant lesquels il peut se réconcilier avec elle. » S'il laisse passer ce terme, il est obligé de la répudier. » Elle devient libre, & peut former de nouveaux nœuds ». Le Coran, chapitre second, p. 38.

clare en sa présence qu'il la répudie ; & lorsque les quatre mois de grace sont expirés, il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, & les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans, le mari retient les garçons, & la femme enmène les filles. Dès ce moment ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens. Les femmes ne sont point asservies, comme on le croit en Europe, à un esclavage éternel. Lorsqu'elles ont des causes graves de séparation, elles implorent la protection des loix, & brisent leurs chaînes. Elles perdent dans cette occasion, leur dot, & les richesses qu'elles ont fait entrer dans la maison du mari; mais elles recouvrent leur liberté.

Quelquefois uu Mahométan jure sans de justes raisons, qu'il n'aura plus de commerce avec sa femme. Ramené par le repentir, il peut se réconcilier avec elle, sans l'intervention du Cadi. Le législateur a mis un terme à ce caprice dans ce verset : *celui qui répudiera trois fois une femme, ne pourra la reprendre, qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre époux qui l'aura répudiée. Il leur sera permis alors de se réunir, s'ils croyent pouvoir observer les commandemens de Dieu* (r).

(r) Le Coran, chapitre second, p. 39.

Le coupable qui se trouve dans cette circonstance, & qui redoute une séparation dont il a prononcé l'arrêt, tâche d'éluder le précepte. Il cherche un ami sur la discrétion duquel il puisse compter, l'enferme avec son épouse en présence de témoins, & attend à la porte l'événement de cette scène singulière. L'épreuve est délicate, & ne réussit pas toujours au gré de ses désirs. Si l'officieux ami, dit en sortant: *voilà ma femme, & je la répudie*, le premier a droit de la reprendre; mais si oubliant l'amitié dans les bras de l'amour, il déclare qu'il la reconnoît pour son épouse, il l'emmène sans que l'on puisse s'y opposer. Telles sont les loix par lesquelles Mahomet a tâché d'assurer la paix & le bonheur des mariages. Il en a fait un état de société, dont les attentions réciproques & la naissance des enfans, doivent sans cesse resserrer les nœuds. Les contractans n'usent pas souvent de la liberté qu'il leur laisse. La répudiation est beaucoup plus rare parmi eux qu'on ne pense communément. Plusieurs même se contentent d'une seule épouse, & ne profitent pas des avantages de la loi, qui leur permet d'en avoir quatre à la fois. Il faut attribuer cette modération à la séparation des deux sexes, à la vie privée dont ils sentent vivement les charmes, & sur-tout

à

à la tendresse qui les attache de part & d'autre à leurs enfans, qui, élevés au sein de la maison paternelle deviennent l'appui, & la consolation des auteurs de leurs jours.

Ce sont les parentes d'un jeune homme, qui prennent soin de son établissement. Elles ont vu au bain la plupart des filles de la ville. Elles lui en font le portrait au naturel. Lorsque son choix est fixé, on parle d'alliance au père de la future, on spécifie la dot, & s'il se décide, on lui fait des présens. Lorsque les parties sont d'accord, les parentes, les amies, les connoissances de la jeune vierge, la conduisent au bain. On la deshabille avec solemnité. Elle est baignée, massée, parfumée. On donne aux ongles de ses pieds & de ses mains une couleur aurore avvec le *henné*. On noircit ses paupières avec le *Cohel*. On mêle dans ses cheveux des essences précieuses, & on lave tout son corps avec l'eau rose. Les dames sans autre ornement que les tresses flottantes de leur longue chevelure, promènent la jeune novice autour de l'appartement, & la préparent aux mystères de l'hymen. Elles calment les allarmes de son cœur timide, en lui parlant du bonheur dont elle va jouir, & en lui vantant la beauté, les richesses de son jeune époux. Le reste de la journée se passe en festins, en

danſes, & en chanſons analogues à la fête.

Le lendemain, les mêmes perſonnes ſe rendent chez la future, & l'arrachent comme par violence des bras de ſa mère éplorée. Elles la conduiſent en triomphe à la maiſon du mari. C'eſt ordinairement le ſoir que la marche commence. Des baladins, les pieds attachés ſur de longs bâtons la précèdent, un balancier à la main. De nombreux eſclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux deſtinés à l'uſage de la mariée. Des troupes de danſeuſes s'avancent en cadence au ſon des inſtrumens. Des matrônes richement vêtues, marchent gravement. La jeune victime paroît ſous un dais magnifique porté par quatre eſclaves. Sa mère, & ſes ſœurs la ſoutiennent. Un voile d'or enrichi de perles & de diamans la couvre entièrement. Une longue ſuite de flambeaux éclaire le cortége. De temps en temps, des chœurs d'Almé chantent des couplets à la louange des nouveaux époux. J'ai vu vingt fois la pompe que je décris paſſer dans les rues du Caire. On prend toujours la route la plus longue, parce que l'on eſt jaloux de montrer aux yeux du peuple toute la magnificence qu'on étale dans ces circonſtances.

Lorſqu'on eſt arrivé à la maiſon du mari, les femmes montent au premier étage, d'où

elles apperçoivent à travers les jaloufies d'une galerie tout ce qui fe paffe en bas. Les hommes raffemblés dans le falon ne fe mêlent point avec elles. Ils paffent une partie de la nuit en feftins, à boire le café, le forbet & à entendre de la mufique. Les danfeufes y defcendent, quittent leurs voiles, & font briller leur légéreté & leur adreffe. Elles jouent au bruit du tambour de bafque des cymbales & des caftagnettes, des fcènes muetes, dans lefquelles elles repréfentent les combats de l'hymen, la réfiftance de la jeune époufe & les rufes de l'amour. Rien n'égale la volupté de leurs mouvemens & la licence de leurs poftures. Il n'eft pas befoin de paroles pour entendre leurs pantomimes. Tout y eft peint d'une manière fi naturelle, que l'on ne fauroit s'y méprendre. J'ai affifté plufieurs fois à ces repréfentations, & toujours j'ai été furpris comment un peuple qui conferve en public un fi grand refpect pour les femmes, aime avec tant de paffion ces danfes lafcives. Lorfqu'elles font finies, un chœur d'Almé entonne l'épithalame célébré chez les Grecs, exalte les appas de la jeune époufe plus belle que la lune, plus fraîche que la rofe, plus odorante que le jafmin, & la félicité du mortel qui va jouir de tant de charmes. Durant la cérémonie, on la fait paffer plufieurs fois

devant ſon époux, toujours ſous des habits nouveaux pour montrer ſa grace & ſa richeſſe. Enfin quand l'aſſemblée s'eſt retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile ſe lève & il voit ſa femme pour la première fois. Quand c'eſt une fille, il faut que les ſignes de la virginité paroiſſent, autrement il eſt en droit de la renvoyer le lendemain à ſes parens, & c'eſt le plus grand déshonneur qui puiſſe arriver à une famille. Auſſi il n'y a point de pays ſur la terre, où les jeunes filles ſoient gardées avec plus de ſoin, & où l'on ſoit plus ſûr d'épouſer une vierge.

Telles ſont parmi les Egyptiens les loix & les cérémonies du mariage. Le pauvre comme le riche, les obſerve ſcrupuleuſement. La fille de l'artiſan eſt conduite de la même manière à ſon époux. Toute la différence conſiſte dans l'appareil qui l'entoure. Au lieu de flambeaux, on la promène à la lueur du bois de ſapin qui brûle dans des réchauts de fer portés ſur de longs bâtons. Au lieu de danſeuſes & de muſiciens, elle eſt précédée de tambours de baſque & de baladins. Enfin la fille du pauvre qui ne peut avoir un dais & un cortége, emprunte un voile, marche au bruit des cymbales, ou de morceaux de métal que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes obſervent à-peu-près les mêmes cérémonies; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de ſix à ſept ans. Un anneau qu'ils leur paſſent au doigt, eſt le ſigne de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permiſſion de les élever chez eux, juſqu'à ce qu'elles ſoient nubiles. La répudiation, les bains, la conduite pompeuſe de la mariée ſont auſſi d'uſage parmi ces Chrétiens ſchiſmatiques. Seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à la fois. Vous trouverez, Monſieur, dans les Contes Arabes des deſcriptions qui ont beaucoup de rapport à celle que je viens de vous offrir, parce que l'auteur de cet agréable ouvrage, connoiſſant parfaitement les mœurs & les uſages de ſon pays, les a décrits en peintre habile. Ce ſont ces peintures fidèles qui rendent ſon livre infiniment précieux. C'eſt auſſi dans ce point que pèchent les romanciers, qui n'ayant jamais voyagé dans l'Orient, nous donnent, ſous le nom de contes orientaux, les folies de leur imagination. Vous y voyez des Turcs, des Arabes, des Perſans, ridiculement traveſtis en François, & toujours des portraits groteſques au lieu de la nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Révolutions que le commerce d'Egypte a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

LES lettres précédentes, Monsieur, vous offrent quelques détails particuliers sur le trafic des principales villes de l'Egypte. Ces notions éparses seroient insuffisantes dans un siecle où toutes les cours de l'Europe regardent le commerce comme une source intarissable de richesses & de puissance. Je vais donc essayer de vous tracer le tableau rapide des révolutions qu'il a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Quelque difficile que soit ma tâche, l'utilité qui peut en résulter pour ma patrie m'encourage à l'entreprendre.

Les Pharaons Egyptiens connurent les avantages du négoce. Les canaux nombreux qu'ils firent creuser avoient un double objet; celui de répandre la fertilité avec les eaux du Nil, & celui de transporter auec facilité les productions du pays, d'un bout à l'autre de l'Empire.

Les foires qu'ils établirent dans le Delta & la Thébaïde réunissoient les habitans des provinces les plus éloignées. Chacun y apportoit le fruit de son industrie, & par des échanges mutuels, la nation entière jouissoit des inventions des arts & des productions de tout le royaume. Le charme des voyages sur l'eau, la fraîcheur qu'on y respire, la beauté des rives du fleuve, la nécessité de naviguer pendant l'inondation, rendirent les Egyptiens marins, & l'on pourroit croire que les premières barques sur lesquelles les hommes osèrent se confier à l'inconstance des flots furent construites en Egypte. Le plaisir, l'intérêt, la religion, ces puissans mobiles de nos actions, les faisoient voguer d'un temple à l'autre. C'étoient par-tout des fêtes, des illuminations & des assemblées où les commerçans, ainsi que les gens riches, trouvoient leurs avantages. Les Egyptiens doivent donc être regardés comme un des plus anciens peuples navigateurs. Ils voyageoient sur la mer Rouge bien avant l'expédition fameuse des Argonautes. Danaüs (*f*) porta dans la Grece encore barbare, l'art de la navigation & du commerce. Bientôt après, Sesostris son frère partit avec deux ar-

---

(*f*) Hérodote.

mées, l'une de terre, l'autre de mer, pour conquérir l'Asie. Tandis qu'il soumettoit les royaumes intérieurs, une flotte de quatre cents voiles s'emparoit des ports du golphe Arabique, debouquoit le détroit de *Bab Elmandel* (*t*) & pénétroit dans l'Océan Indien qui jamais n'avoit vu des vaisseaux d'une pareille grandeur. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le commerce de l'Egypte avec l'Asie. Depuis ces siècles reculés, il n'a point été interrompu.

Sesostris pendant le cours de ses conquêtes avoit fondé diverses colonies : l'une d'elles se fortifioit sur la côte de Phenicie. Tyr élevoit ses remparts, abattoit les cedres du Liban pour construire des vaisseaux, & se préparoit à disputer à la mere patrie la gloire de la navigation. Elle envoya ses navires jusqu'aux colonnes d'Hercule, & étendit par-tout les arts avec le commerce (*u*). De leur côté les Egyptiens

---

(*t*) *Bab Elmandel* signifie *la porte des Mouchoirs*, parce que c'est par-là que l'Égypte a reçu de tous temps, les toiles de coton dont on forme les mouchoirs que l'on nomme encore aujourd'hui *mandel*.

(*u*) Clément d'Alexandrie dit : « Les Phéniciens reçurent les lettres des Egyptiens, & les transmirent aux Grecs ». Il ajoute dans un autre endroit : « Cadmus le Phénicien les porta dans la Grèce, c'est pourquoi Hérodote donne aux caractères Grecs le nom de Phéniciens ».

remontant le Bosphore, entroient dans la mer Noire, échangeoient avec leurs frères établis (x) dans la Colchide, les productions de leur pays contre celles des contrées du Nord ; tandis que les flottes de la mer Rouge alloient chercher les perles, les diamans, les parfums & les étoffes précieuses des pays orientaux.

L'Egypte commerçante parvint bientôt à un haut degré de puissance. Elle élevoit de toutes parts ces statues colossales, ces temples, ces obelisques que l'on ne peut contempler sans admiration. Les colléges des prêtres étudiant continuellement le ciel, apprenoient aux navigateurs l'astronomie qui leur sert de flambeau à travers l'immensité des mers. Puissante au dehors, riche de ses productions, elle propageoit avec son négoce la lumière des sciences. Ayant répandu parmi les nations sauvages de la Grèce la culture du blé, elle les avoit disposées à la civilisation. C'est ainsi que les hardis marins de l'Europe, envoyés par des Rois, amis de l'humanité, tireront de la barbarie les insulaires de la mer du Sud, en leur communiquant nos productions & nos arts. Sans doute

(x) Hérodote assure que Sésostris avoit aussi laissé une colonie dans la Colchide, & que les Egyptiens commerçoient avec elle.

que le farouche antropophage de la nouvelle Zelande cessera de dévorer son semblable, lorsque nos brebis, nos vaches & nos grains, lui auront procuré une nourriture abondante & assurée. L'agriculture établira chez eux la société & les loix. Ils jouiront des avantages des peuples civilisés. Comme leurs îles ne paroissent renfermer aucuns des métaux précieux qui tentent la cupidité, ils ne seront point réduits à l'esclavage qui détruiroit le germe de leurs vertus. A l'exemple des Grecs qui déïfièrent leurs premiers bienfaiteurs, ils érigeront des monumens à Louis XVI & à George III. Voila les actions qui immortalisent les Souverains, & dont la postérité ne perd jamais le souvenir.

La Grèce éclairée par les grands hommes qui s'étoient instruits à l'école de Memphis & d'Héliopolis, s'étoit partagée en diverses républiques. Chacun de ces petits états vouloit avoir une marine & un commerce. Tyr continuoit d'envoyer ses vaisseaux dans toute l'étendue de la Méditerranée, & sa pourpre décoroit les Rois. Psammetique (y), ami des Grecs, leur ouvrit les ports de l'Egypte. Necos son fils, tenta de faire communiquer le Nil avec la

(y) Hérodote.

mer Rouge. Les grands obſtacles qu'il éprouva, la perte d'une multitude d'ouvriers, le firent renoncer à ce projet. Il forma une autre entrepriſe qui prouve à quel point l'art de la marine étoit porté alors (z). Il arma des vaiſſeaux à Suès dont il confia le commandement à des Capitaines Phéniciens, & leur ordonna de faire le tour de l'Afrique. Ces habiles navigateurs ſortirent du golfe Arabique, doublèrent le Cap de bonne-Eſpérance, remontèrent vers le nord, & après trois ans de navigation, arrivèrent aux colonnes d'Hercule, d'où ils revinrent en Egypte. C'eſt la première fois que l'on ait fait le tour de ce grand continent. Les difficultés d'un ſi long voyage, dans un temps où les vaiſſeaux étoient obligés de ne pas perdre les côtes de vue, fit renoncer à cette route. On ſe contenta de naviguer dans la Méditerranée & l'océan Indien. La marine d'Egypte étoit alors la plus puiſſante du monde, & cette contrée la plus riche de la terre.

Apriès fils de Necos, défit dans un combat naval les flottes réunies des Chypriots & des Tyriens, les deux peuples les plus renommés dans l'art de la navigation. Enhardi par ces

---

(z) Hérodote, liv. 4.

ſuccès, Amaſis envoya une flotte à la conquête de Chypre, & s'en empara. Il y trouva en abondance, les bois, & les matières propres à la conſtruction des navires. Ce Pharaon devint le maître de la Méditerranée. Pour donner plus d'activité au commerce, il appella les Grecs dans ſes états, & leur permit de bâtir Naucrate, preſque à l'entrée de la branche canopique. Pour empêcher ces nouveaux alliés de s'étendre trop dans le pays, il obligea leurs vaiſſeaux, à ne débarquer leurs marchandiſes que dans le port de cette ville (*a*). Les foires qu'on y établit, & l'arrivée continuelle des bâtimens la rendirent très-commerçante. Les Ioniens, les Doriens, les Eoliens, y conſtruiſirent des temples à frais communs. Quelle qu'en fut la magnificence, ils n'avoient point la ſolidité, des édifices Egyptiens, & aujourd'hui le voyageur en cherche vainement les ruines.

La proſpérité de ce royaume étoit à ſon comble. Les arts touchoient à leur perfection. L'aſtronomie prédiſoit les éclipſes avec juſteſſe. La ſculpture gravoit les pierres fines, & façonnoit à ſon gré les marbres les plus durs. La méchanique élevoit dans les airs des maſſes d'une grandeur étonnante. La chimie teignoit

(*a*) Hérodote, livre ſecond.

le verre, donnoit plus d'éclat aux pierres précieuses (b), & imprimoit aux étoffes des couleurs ineffaçables par le moyen de mordans. L'agriculture avoit enrichi ce pays des productions de l'Inde, présent qu'il a fait ensuite à la Grèce, à l'Italie & à l'Europe entière. Oui, Monsieur, toutes les fois que nous voyons sur nos tables, le pain blanc comme la neige, le riz, les pois, les fèves, & plusieurs autres légumes, nous devrions rendre des actions de grace aux Egyptiens, qui ont communiqué ces biens précieux aux Grecs, d'où ils ont passé aux Romains, & ensuite aux Gaulois.

Lorsque la famine exerçoit ses ravages chez les peuples voisins, semblables aux enfans de Jacob, ils venoient à Memphis chercher leur subsistance. De si grands avantages étoient dus en partie, au commerce des Pharaons, qui envoyoient leurs flottes depuis l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan, jusques dans les ports de l'Espagne. Les peuples policés de l'Afrique & de l'Europe recevoient d'eux les objets d'utilité, de luxe, & d'agrément. C'est en partie aux bénéfices prodigieux de leur négoce, qu'on doit attribuer les ouvrages admi-

(b) Pline.

rables dont ils font les auteurs. Jamais nation ne rassembla tant de trésors, ne cultiva les arts & les sciences avec plus d'ardeur ; jamais nation ne construisit d'aussi grands monumens. La poudre d'or, que roulent les torrens de l'Ethiopie, les perles d'Ormuz, les parfums de l'Arabie, les étoffes du Bengale abordoient à Memphis, devenue la ville la plus commerçante de la terre.

L'Egypte jouissoit de cet état florissant, lorsque Cambyse vint l'attaquer avec des armées innombrables. Amasis eut l'imprudence de mécontenter la milice du pays, en donnant la préférence aux troupes des Grecs, & cent cinquante mille hommes abandonnèrent leur patrie. Cette désertion fit tomber ce beau royaume dans les mains du Roi des Perses, qui le ravagea par le fer & le feu. Yvre de sa victoire, ce farouche conquérant détruisit les académies, & laissa sur les monumens qu'il ne put renverser, des marques barbares qui subsistent encore de nos jours. Après avoir perdu des milliers de soldats dans les folles expéditions qu'il entreprit contre le temple de Jupiter Ammon, & les Ethiopiens, il laissa un corps d'armée en Egypte, & retourna dans ses états. Le commerce souffrit de ses excès, mais l'impulsion étoit imprimée, & malgré les entra-

ves qu'on lui opposa, il suivit son cours. Darius, fils d'Hystaspe qui en connoissoit l'utilité, lui rendit sa première vigueur, & le favorisa dans l'étendue de son empire. Il voulut même continuer le canal commencé par Nécos, & ne cessa l'entreprise que sur le faux avis qu'on lui donna, que la mer Rouge plus haute que la Méditerranée inonderoit l'Egypte. Scylax ayant descendu par son ordre le fleuve Indus, reconnut les côtes d'une partie de l'Asie, d'Orient en Occident, & après deux années de navigation, gagna l'Isthme de Suès. Les lumières qu'il procura au Roi des Perses, le déterminèrent à porter ses armes dans l'Inde, & il y fit de grandes conquêtes. Les Egyptiens en profitèrent pour étendre leur négoce, réparer leur pertes, & rétablir leur marine. Ils servirent l'ambition de ce Prince contre les Grecs (c), fournirent des vivres à ses armées, l'aidèrent à construire le pont mémorable qui joignit les deux rives du Bosphore, & dans le combat naval livré près de l'île d'Eubée, ils s'emparèrent de cinq vaisseaux ennemis. Leur valeur, & leur habileté dans la marine, brillèrent aux journées de Salamine, & de Mycale; mais l'a-

(c) Hérodote, liv. 4.

mour de la liberté avoit enflammé les républiques de Sparte & d'Athènes, & les grands hommes qu'il produisit, arrêtèrent les efforts de l'Asie & de l'Afrique conjurées pour leur ruine.

Dans le siècle suivant, un Prince né avec un caractère impétueux, un génie élevé, & un courage indomptable, apprenoit en combattant contre la Grèce, l'art de vaincre tous les peuples du monde. Parvenu au trône, il partit à la tête de quarante mille hommes, terrassa les Satrapes de l'Asie mineure, détruisit l'orgueilleuse Tyr, qui refusoit de reconnoître un maître, & tourna ses armes contre l'Egypte. La nation supportoit impatiemment le joug des Perses. Elle courut au devant d'Alexandre, & le pays fut conquis sans combattre. Charmé de l'accueil que lui firent les Egyptiens, & enyvré des flateuses espérances de l'oracle d'Ammon (*d*), il leur laissa la même forme de gouvernement, & la même religion. Ce grand Prince dont l'esprit avoit été cultivé par un philosophe, & dont les vues ambitieuses embrassoient l'empire du monde, ne vouloit pas le conquérir pour le détruire. Afin de s'assu-

(*d*) Quinte-Curce.

rer l'Egypte dont il reconnoissoit l'importance, il y fonda une grande ville, environnée de trois ports, propres à recevoir les flottes de la Grèce & les marchandises de toutes les nations. Il traça lui-même le plan de commerce qui devoit lier ensemble les membres dispersés de ses vastes états; mais il fut enlevé à la fleur de son âge, & passa comme un torrent sur la terre. Ses Généraux divisèrent sa dépouille, & devinrent des monarques puissans. Ptolemée fils de Lagus, ayant eu l'Egypte en partage, s'efforça d'exécuter les grands desseins de son maître. Il appella les négocians de la Syrie, & de la Grèce dans la ville d'Alexandrie. La faveur constante qu'il leur accorda, rendit son royaume florissant, lui fournit les moyens de combattre avec avantage ses ennemis, & de conquérir l'île de Chypre. Les Rhodiens ses alliés fidèles, ayant refusé d'unir leurs flottes à celles d'Antigone pour lui faire la guerre, furent assiégés par Démétrius Poliorcète. Les secours puissans en blés, & en munitions navales que Ptolemée leur envoya, leur aidèrent à triompher de ce guerrier redoutable. La reconnoissance les engagea à donner à leur défenseur, le nom de *Soter* ou de Sauveur.

Au milieu du tumulte des armes, le premier des Ptolemées, s'occupoit avec zèle de la

prospérité de son nouvel état. Les côtes basses de l'Egypte en rendoient l'abord extrêmement dangereux. Souvent la tempête y brisoit les vaisseaux avant qu'ils eussent pu les reconnoître. Il éleva sur l'île de Pharos, cette superbe tour qui dominoit sur les mers, & où l'on avoit écrit en gros caractères : *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité de la navigation.* Le marbre blanc dont elle étoit composée, la faisoit distinguer de loin pendant le jour. La nuit, on y allumoit un fanal qui dirigeoit la course des navires. Toute l'antiquité a loué ce magnifique ouvrage. C'est ainsi que les François béniront la mémoire d'un Roi protecteur qui fait construire un port superbe, au milieu des vagues de la mer. Un jour en voyant des escadres en sûreté, derrière les digues qu'un ingénieur habile élève à Cherbourg d'une manière merveilleuse, la postérité dira : *Ici Louis XVI enchaîna les flots de l'Océan.*

Alexandrie recevoit par ses ports situés au couchant, au nord, & au midi, les marchandises de l'univers entier. Elle étoit, comme Strabon l'appèle, le plus grand marché du monde. Non content de ces soins, Ptolemée érigea une académie, dont les savans allèrent par son ordre reconnoître les divers pays de la terre, examiner leurs richesses, & leurs pro-

ductions. De nos jours les monarques de la France ont imité cet exemple, en envoyant des académiciens du Pôle à l'équateur mesurer des degrés du globe, & prendre des connoissances utiles à la géographie, & à la navigation. Malgré les guerres que le fils de Lagus eut à soutenir contre les Rois de Syrie, il rassembloit de toutes parts les manuscrits, qui devoient composer cette bibliothéque fameuse, dont le sort déplorable fait gémir. Les monumens de ce Prince ont péri, mais sa gloire ne s'éteindra point, parce qu'en même-temps qu'il éloignoit les ennemis des frontières de ses états, il travailloit à assurer le bonheur de ses peuples.

Ptolemée Philadelphe marcha sur les traces de son père, & rendit l'Egypte puissante & heureuse. La pompe qu'il étala lors de son avénement à la couronne, prouve l'étendue du commerce de ce royaume. Athenée la décrit longuement. Je n'en rapporterai que les principaux traits. On y voyoit rassemblées les productions de tous les climats. Des femmes esclaves de l'Asie & de l'Afrique, habillées à la manière de leur pays, ouvroient la marche. Des chameaux chargés d'encens, de safran, de canelle, & d'aromates précieux, les suivoient. Une troupe d'Ethiopiens portoit quatre cents

dents d'éléphant, & beaucoup de bois d'ébene. Des Abiſſins étoient chargés de la poudre d'or qu'ils recueillent ſur le bord de leurs torrens. Les Indiens étaloient aux yeux du peuple, les perles, les diamans, & les richeſſes de leurs contrées. Une foule d'animaux rares défiloient conduits par leurs guides. Les plus beaux oiſeaux de l'Afrique, des brebis de l'Abiſſinie, de l'Iemen, de la Grèce, des bœufs de l'Inde d'une blancheur éclatante, des ours du Nord, des leopards, des panthères, le linx, la giraffe, le rhinoceros, decoroient le cortège. Ces objets divers ne peuvent ſe rencontrer que chez une nation qui trafique avec tous les peuples du monde.

Ptolemée Philadelphe, ou mieux inſtruit du niveau des terres, ou plus heureux que Necos & Darius, continua le canal qui devoit joindre la mer Rouge au Nil, & eut la gloire de l'achever. Il commençoit à la branche Péluſiaque, & ſe prolongeoit juſqu'à Arſinoé aujourd'hui Aggerout (*e*). Des écluſes placées à ſon ouverture, empêchoient les eaux de s'y précipiter avec trop d'abondance. On l'avoit fait

(*e*) Aggerout eſt aujourd'hui éloignée de deux lieues du port de Suès. C'eſt l'eſpace dont le golphe Arabique s'eſt retiré depuis Ptolemée Philadelphe.

paſſer par des lacs qui l'alimentoient, & ſervoient de relâche aux bateaux. L'hiſtoire ne nous apprend point, ſi ce canal fut d'une grande reſſource au commerce; mais comme il falloit pour y arriver parcourir la longueur du Golfe Arabique, dont l'extrêmité eſt fort étroite, & très-dangereuſe, Ptolemée ouvrit une autre route aux commerçans. Il fonda à la hauteur de Siène, & ſur le bord de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de Bérenice ſa mère. Il conſtruiſit depuis cette ville juſqu'à Cophtos, des citernes, & des hôtelleries, où les caravanes trouvoient des rafraîchiſſemens au milieu des déſerts. Le chemin étoit de douze journées à travers des ſables brûlans, & Bérenice n'offroit qu'une plage ouverte à tous les vents. Dans la ſuite ces inconvéniens déterminèrent les navigateurs à ſe rendre au port du Rat, aujourd'hui *Coſſeir*, où ils trouvèrent un bon mouillage. Depuis ce moment le négoce de l'Inde ſuivit la voie, dont je vous ai donné la deſcription.

Pour protéger les négocians Egyptiens, les Ptolemées entretenoient une marine formidable dans la mer Rouge & la Méditerranée. Théocrite (*f*) aſſure qu'ils avoient quatre-vingt-

(*f*) Théocrite, Idylle 17.

dix-sept vaisseaux de la première grandeur, & dont plusieurs étoient de deux cents pieds de long, outre une multitude de petits bâtimens, & quatre mille barques destinées à porter leurs ordres dans toute l'étendue de leur empire. C'est avec de semblables moyens que Ptolemée Philadelphe étendit ses conquêtes bien avant dans l'Ethiopie, l'Iemen, & qu'il vit trente-trois mille villes soumises à sa domination. Ces faits paroîtroient incroyables s'ils n'étoient attestés par des écrivains dignes de foi, si l'on ne savoit à quel point de splendeur le commerce peut élever un état, & si l'on ne connoissoit les ressources infinies qu'un Empereur éclairé pouvoit tirer de la situation de l'Egypte communiquant avec deux mers, & jouissant des trésors d'un sol inépuisable.

Ptolemée Evergetes imita l'exemple de ses prédécesseurs, & fonda sa puissance sur le négoce. Il l'encouragea de tout son pouvoir, entretint les flottes de la mer Rouge, subjugua plusieurs des Rois Homérites qui régnoient dans l'Arabie heureuse, leur enjoignit de veiller à sûreté des chemins, & protégea puissamment les caravanes contre les Arabes. Pendant son règne les richesses des Egyptiens montèrent à leur comble. Cette abondance d'or & de biens de tout genre produisit à Alexandrie un luxe

prodigieux, & corrompit la cour des Rois. La plûpart des hommes gardent leur vertu dans la médiocrité. Le malheur élève leur ame, & fait briller leur énergie; mais l'excès de la prospérité les enerve, & en leur ouvrant la porte des vices, leur ferme celle du bonheur. Les Ptolemées au faîte de la puissance, s'abandonnèrent à la molesse, à la lâcheté, & à un débordement qui influa sur les mœurs de leurs sujets; car la corruption des états commence toujours par les grands: cependant le quatrième de ces Princes fit quelques actions estimables. A la priere des Rhodiens, il rendit la liberté à Andromaque père d'Achæus Souverain d'une partie de l'Asie mineure, qui s'étoit ligué avec les Bisantins, pour exiger un droit sur tous les bâtimens qui passeroient le détroit des Dardanelles. Achæus en reconnoissance de ce bienfait se détacha de ses alliés, qui renoncèrent à leurs prétentions, & le commerce délivré de cet entrave, reprit son cours ordinaire. Il entretint aussi la marine créée par ses ancêtres, & y fit des augmentations. On admira sous son empire des vaisseaux d'une grandeur qui tient du prodige, & que l'on n'a point égalée depuis. Plutarque (g) décrit une de ses galères qui avoit quarante rangs de rames, trois cents

(g) Plutarque, vie de Démétrius.

ſoixante-treize pieds de longueur, & ſoixante-quatre d'élévation à la poupe. Cet énorme bâtiment auprès duquel nos vaiſſeaux à trois ponts ne ſembleroient que de petites frégates, contenoit quatre cents matelots pour la manœuvre, quatre mille rameurs, & environ trois mille ſoldats deſtinés à combattre. Il falloit que l'art de la conſtruction, & celui de la navigation fuſſent bien perfectionnés chez les Egyptiens, pour former, & mouvoir ces immenſes navires qui devoient reſſembler à des villes flottantes.

Les règnes du reſte des Ptolemées ne préſentent qu'un luxe effréné dans la capitale, & des Princes livrés à tous les excès; mais ces faits même démontrent combien de tréſors ils retiroient du commerce, puiſqu'au milieu de leurs dépenſes exceſſives, le pays étoit riche & floriſſant. Du ſein des plaiſirs où ils étoient plongés, ils ſongeoient encore quelquefois à ſes avantages. Ptolemée Phyſcon envoya Eudoxe le Cyſicenien en ambaſſade à divers potentats de l'Inde. Les rapports de ce célèbre navigateur, ajoutèrent aux connoiſſances que l'on avoit de ces contrées, & augmentèrent l'avidité des commerçans. Ils firent de nouvelles expéditions pour l'Orient, & pénétrèrent par le Gange juſques dans le Bengale. Après la mort du Roi,

Cléopatre sa veuve ordonna à Eudoxe d'aller reconnoître les peuples de l'extrêmité de l'Afrique. Il s'embarqua sur la mer Rouge, & visita les habitans de la côte de Soffala. Ayant rencontré sur la plage la proue d'un navire qui fut reconnu pour être de Cadix, il forma le projet de côtoyer les rivages de ce grand continent. De retour en Egypte il trouva sur le trône Ptolemée Lathyre dont il n'étoit pas aimé, & tenta l'entreprise qu'il avoit méditée. Ayant débouqué le détroit de Bab Elmandel, il doubla la pointe de l'Afrique, & vint débarquer aux colonnes d'Hercule. C'étoit la seconde fois que l'on exécutoit cette hardie navigation. Dans des siècles où la boussole ne dirigeoit point la course des marins, on juge aisément, combien cette entreprise étoit difficile, & combien il falloit de talens & d'intrépidité pour surmonter les obstacles & les périls auxquels on étoit exposé. Ce voyage étoit alors moins aisé que n'est aujourd'hui le tour du monde.

Sous Ptolemée IX, les négocians d'Alexandrie continuoient de naviguer dans la mer Noire, en Espagne, dans le golfe Persique, & jusqu'aux extrêmités de l'Inde. Ce n'étoit pas à la bonne administration de ces Rois que l'Egypte devoit un commerce si étendu, mais il avoit été établi sur des fondemens solides, & lors-

qu'ils ne le gênoient pas avec excès, il suivoit la route qu'on lui avoit tracée.

Pendant la guerre d'Alexandrie que Ptolemée XII soutint quelque temps contre Jules César, ce Général brûla cent dix grands vaisseaux, & les Egyptiens eurent encore assez de ressources pour équiper une flotte capable de faire tête à l'ennemi; mais qui pouvoit résister aux talens sublimes de César? Les Alexandrins n'opposèrent que des efforts impuissans au conquérant des Gaules. Il étoit réservé à une femme de triompher de ce grand homme. La fameuse Cléopatre soumit le vainqueur & l'enlaça dans ses liens par des charmes irrésistibles. Cette reine étala durant le cours de sa vie une magnificence & une prodigalité dont l'histoire n'offre point un second exemple (*h*). Citée par Antoine, alors à Tarse de Cilicie, pour rendre compte de sa conduite, elle partit pour aller trouver le Général Romain. Ayant traversé la Méditerranée, elle remonta le fleuve Cydnus sur un vaisseau dont la description brillante ressemble à celle que les poëtes nous font de la conque de Vénus. Les voiles étoient de pourpre, la proue & les bords éteinceloient d'or. Des plaques d'argent couvroient les rames qui s'agitoient en cadence au son des instru-

(*h*) Plutarque, vie d'Antoine.

mens. La reine nonchalamment assise sous un dais enrichi d'or & de pierreries d'un prix inestimable, avoit assorti sa parure à la richesse du bâtiment. Les perles, les diamans, les vêtemens les plus riches voiloient ses charmes sans les couvrir. Telle que la déesse de Cythere, elle étoit entourée d'une foule d'enfans vêtus en amours. Ils rafraîchissoient avec l'éventail l'air que respiroit cette nouvelle divinité, tandis que des nuages de parfums qui brûloient sans cesse, embaumoient les deux rives de la rivière. Antoine qui vouloit punir Cléopatre éprouva bientôt le pouvoir de ses charmes. Il oublia qu'il étoit son juge pour devenir son amant. La reine d'Egypte ne dut pas sa victoire à sa beauté seule. Elle avoit beaucoup d'esprit, & il étoit très-orné. Elle savoit toutes les langues des contrées orientales. Parlant parfaitement le Grec, l'Ethiopien, l'Hébreu, le Parthe, le Syriaque & le Persan, elle entretenoit les étrangers qui abordoient sans cesse au port d'Alexandrie, chacun dans la langue de son pays. Cette ville, depuis la chûte de Carthage & de Corinthe, étoit devenue le centre du commerce du monde (i). On y comptoit trois cent mille

---

(i) Diodore de Sicile, livre premier.

perſonnes libres, & au moins le double d'eſclaves.

Cléopatre avoit attelé à ſon char Céſar & Antoine, mais ayant vainement eſſayé d'y attacher Auguſte, homme froid & ruſé, & craignant d'orner la pompe triomphale de ce vainqueur faſtueux, elle ſe donna la mort. L'Egypte paſſa ſous la domination des Romains. Cette conquête fut pour Rome ce que le Pérou a été pour l'Eſpagne, ce que le Bengale eſt pour l'Angleterre. Elle y répandit l'or & l'argent en ſi grande abondance, que les terres, les marchandiſes, les denrées doublèrent de prix. Elle hâta la ruine de cet empire.

Privés de leur monarques, & ſoumis aux Romains, les Egyptiens devinrent leurs facteurs. Les peuples de l'Italie ſe livrèrent avec ardeur au commerce de l'Inde, qui, au rapport de Pline, produiſoit le centuple. Ils y voyagèrent ſur les pas de leurs guides. Les uns entrant par l'Indus pénétrèrent dans l'intérieur du pays. Les autres abordèrent dans les ports de l'île de Ceylan, & quelques-uns doublant le cap Comorin remontèrent le Gange, juſqu'à Palibotra (*k*), cité puiſſante où les Egyptiens commerçoient depuis

---

(*k*) Strabon, liv. 15.

long-temps, & où l'on voyoit un concours de toutes les nations des contrées Orientales. Ils en rapportoient des toiles de coton, & des étoffes de soie dont Auguste porta les premiers vêtemens. Après lui les Romains recherchèrent le luxe des habits, & les perles, les diamans, les parfums devinrent pour eux des objets de nécessité. Aujourd'hui que le mûrier & l'insecte qui produit la soie, sont transplantés en Europe, des étoffes précieuses inconnues aux Consuls Romains, décorent les hommes de tous les états; cependant on n'a point encore atteint la qualité de celles du Bengale, & la durée inaltérable de leurs couleurs. Peut-être que la petite colonie Indienne, qu'un Amiral dont les vertus, les talens, les victoires honorent la France, a transportée dans notre patrie, revélera à nos fabricans les secrets des contrées Orientales.

A mesure que les Romains reculoient les bornes de leur empire, ils adoptoient les usages & les vices des peuples conquis. L'Egypte fut de tous les royaumes celui qui influa davantage sur leurs mœurs, parce qu'elle leur procura de plus grandes richesses. Les belles toiles de lin & de coton que l'on fabriquoit à Alexandrie, ses tapis magnifiques, ses crystaux de diverses couleurs furent transportés à Rome. Les

grains de la Thébaïde & ses productions abondantes nourrirent la capitale de l'Italie. Dès lors elle n'eut plus besoin de manufactures ; dès-lors elle cessa d'encourager les travaux de l'agriculture. Dans peu d'années elle fut entourée de parcs immenses & de jardins superbes. Aux lieux où les Dictateurs avoient conduit la charrue, aux lieux où ils avoient habité des toits rustiques, on vit s'élever des palais ornés de parterres, de cascades & de bosquets délicieux. La molesse Asiatique énerva la vigueur de ces fiers Républicains. En vain de sages Empereurs s'efforcèrent d'opposer une digue au torrent. Les maîtres du monde avoient goûté les charmes de la vie oisive ; les nations diverses leur payoient des tributs ; les blés de l'Egypte les dispensoient de labourer leurs champs. Ils crurent qu'ils n'avoient plus qu'à jouir des hommages de la terre, & des travaux des peuples conquis. La liberté dont Auguste éteignit le dernier rayon fit place à l'esclavage. Tous les vices qu'il traîne à sa suite levèrent la tête, & les Romains devinrent moins jaloux de commander qu'avides de fêtes & de spectacles. La soif de l'or acheva de les corrompre. Tout fut vénal à Rome ; il fallut acheter les soldats, les armées, & les Prétoriens mirent l'Empire à prix d'argent.

Constantin en transporta le siége à Rome,

& il ne tarda pas à être divisé. La destruction de ce grand Royaume suivit ce partage; celui d'occident succomba le premier parce qu'il manquoit des biens qui font la durée des états, l'agriculture & les mœurs. L'Italie n'étoit qu'un jardin. Les peuples amollis par le luxe ne purent résister aux efforts des barbares qui l'attaquèrent de toutes parts. L'Egypte soutint long-temps le trône chancelant des empereurs de Bisance. Malgré les rigueurs que plusieurs d'entre eux exercèrent contre elle; malgré les traitans qui y établirent un monopole destructeur qui de nos jours se renouvelle dans les grandes villes où les fortunes sont infiniment disproportionnées, le commerce continua de l'enrichir. Elle fournit à ses souverains de grandes ressources contre les peuples qui les attaquoient à l'envi. Cous en possession du trafic de l'Inde fleurit pendant plusieurs siecles & devint la rivale d'Alexandrie; ses flottes n'avoient point perdu la route du Bengale: elles alloient y charger les marchandises recherchées dans le reste de l'Empire. Le temps approchoit où la gloire de ce pays devoit tomber avec le commerce, l'agriculture & les arts.

Mahomet né avec un de ces génies propres à changer la face de la terre, créoit pour les peuples de l'Arabie une Religion qui devoit

réunir leurs tribus dispersées dans les déserts ; & les armer contre le reste du monde. Enhardi par ses succès, il avoit envoyé des ambassadeurs aux Empereurs de Perse, de Constantinople, d'Abyssinie, & au Gouverneur de Memphis, pour les inviter à embrasser l'islamisme, ou à lui payer tribut. Il n'est point dans les annales de l'histoire, de mission aussi hardie. [illegible]it le regarder comme un insensé s'il [illegible] eu dans son génie des moyens capables de soutenir cette audacieuse entreprise. Mais ses voyages lui avoient appris à connoître la foiblesse des nations voisines, & il savoit que les guerriers élevés à son école pouvoient tout entreprendre & tout exécuter. Les Grecs ayant assassiné un de ses envoyés, il arma trois mille hommes. Après que cette poignée de soldats eut traversé les solitudes de l'Arabie déserte, Khaled ayant vu périr les trois généraux nommés par le Prophète, se mit à la tête des Arabes, & par des prodiges de valeur vint à bout de terrasser cent mille Grecs. Encouragé par cette expédition, Mahomet partit avec trente mille hommes, & soumit tout le pays jusqu'aux frontieres de Syrie. La mort arrêta le cours de ses exploits ; mais ses successeurs animés par son exemple, & embrâsés du feu de l'enthousiasme qu'il leur avoit communiqué, ren-

versèrent les trônes voisins, conquirent l'Egypte & une partie de l'Orient.

Devenue province de l'empire des Califes, l'Egypte perdit peu-à-peu le commerce & les arts. Le féroce Amrou ayant brûlé la magnifique bibliotheque rassemblée par les soins des Ptolemées, les savans se sauvèrent à Constantinople & dans les îles de la Grèce. La ferveur des premiers Mahométans ne leur permettant pas de se lier avec les princes Chrétiens, ils négligèrent le commerce de la Méditerranée, & se bornèrent à celui de la mer Rouge & de l'intérieur du pays. Cependant l'agriculture florissoit encore, & quelques-uns des princes Arabes encouragèrent les sciences. Dans la suite, les Vénitiens trouvèrent moyen de s'ouvrir les ports de ce pays & d'y entretenir des Consuls. Ils obtinrent même la permission d'en établir dans les villes intérieures, & firent le commerce de l'Inde sous la protection des Egyptiens. Ils en retirèrent de très-grands avantages, & devinrent les premiers navigateurs de l'Europe, qu'ils approvisionnèrent de toutes les productions de l'Asie & de l'Afrique. Les Génois partagèrent quelque temps avec eux ces bénéfices; mais la marine des Vénitiens ayant pris des accroissemens rapides, domina seule dans la Méditerranée. Enhardis par leurs succès,

ils profitèrent de la ruine des Grecs pour enlever à la Porte Ottomane quelques débris de leur empire. S'étant emparés de la Morée, de Candie & de plusieurs îles de l'Archipel, ils envoyèrent leurs escadres jusqu'au détroit des Dardanelles, & humilièrent l'orgueil du Croissant. A Lepante ils battirent avec leurs alliés toutes les forces navales des Turcs. Cette République enrichie par le commerce de la mer Rouge & de l'Inde sauva l'Italie, & fut pendant deux siecles le boulevard de la Chrétienté.

Venise commerçante touchoit au plus haut point de sa prospérité, tandis qu'une nation courageuse excitée par un Prince géographe & astronome, travailloit à s'ouvrir une route nouvelle pour arriver aux Indes. Henri frere du roi de Portugal, instruit par l'histoire, savoit qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique. Il arma plusieurs vaisseaux qui à l'aide de la boussole, découvrirent les Açores & les Canaries. Un de ses capitaines s'avança jusqu'au Cap qui termine l'Afrique; il y fut assailli par des vents furieux, le nomma *Cap de la tempête*, & revint sur ses pas. Le Prince changea ce nom en celui de *bonne-espérance.* Ces tentatives long-temps infructueuses doivent donner une haute idée de l'art de la navigation chez les Egyptiens, puisqu'ils avoient exécuté deux fois cette entreprise,

ſans autres guides que la vue des étoiles & leur génie. Enfin la gloire de doubler ce Cap fameux étoit réſervée à Vaſco de Gama, gentilhomme Portugais, qui aborda ſur la côte de Malabar, & revint triomphant à Lisbonne. Les pierres précieuſes qu'il rapporta de ſon expédition, la deſcription pompeuſe qu'il fit des tréſors des Rois Indiens, enflammèrent les Portugais & dans peu d'années ils conquirent Cochin, Goa & pluſieurs autres villes d'où ils retirèrent d'immenſes richeſſes.

Les Ottomans avoient enlevé l'Egypte aux Arabes. Excités par les Vénitiens qui leur fournirent des matériaux, & des bois de conſtruction, avec leſquels ils armèrent une flotte ſur la mer Rouge, ils tentèrent d'arrêter les conquêtes des Portugais, & de les chaſſer de leurs nouveaux établiſſemens. Albukerque qui les gouvernoit alors, combattit glorieuſement la marine Ottomane, pénétra dans le golfe Arabique, s'empara de pluſieurs ports, & réſolut d'anéantir l'Egypte. Ayant conclu un traité d'alliance avec l'Empereur d'Abyſſinie, il l'engagea à verſer les eaux du Nil dans la mer Rouge. A quelles horreurs l'ambition porte les hommes! Pour aſſurer à ſa nation le commerce excluſif de l'Inde, cet Amiral ne balançoit pas à faire périr quatre millions d'habitans, en réduiſant

leur pays en un affreux désert. Après ce que l'on a vu dans ces lettres de la possibilité de détourner le Nil, on a droit de penser que l'entreprise étoit praticable. Heureusement pour les Egyptiens, la mort enleva le fougueux Albukerque, & l'Empereur d'Abyssinie n'exécuta point son infâme projet.*

Pendant que les Portugais disputoient aux Vénitiens & aux Egyptiens les richesses des contrées Orientales, les Espagnols conduits par le génie de Colomb avoient découvert l'Amérique. Bientôt le nouveau monde ne suffit plus à leurs desirs ambitieux. Les marins de Lisbonne marchant sur les traces de Vasco de Gama, touchoient à la côte de Malabar & pénétroient dans l'Archipel Indien. Les navigateurs de Cadix abordèrent aux Moluques. Ces deux peuples rivaux partant à-peu-près du même pays, & parcourant chacun la moitié de la circonférence du globe, se rencontrèrent à l'extrêmité du monde en venant de deux côtés opposés. Ils partagèrent ensemble les trésors de ces climats, non sans les arroser de leur sang, & de celui des malheureux habitans des Célèbes qu'ils dépouillèrent à l'envi, après les avoir réduits en esclavage. Les aromates, les épiceries, l'or & les diamans dont ils revinrent chargés, tirèrent de leur assoupisse-

ment les Cours de l'Europe, qui avoient rejetté comme un songe les grands projets de l'immortel Colomb. L'Angleterre & la France créèrent une marine, & voulurent avoir part aux nouvelles découvertes. Ce fut l'époque de la décadence de Venise. Le négoce de l'Egypte & de l'Inde étoit le fondement de sa puissance. La perte de cette source de richesses la précipita dans le néant d'où elle étoit sortie. La ruine de sa marine suivit celle de son commerce, & l'empêcha de défendre ses provinces éloignées. Les Turcs lui arrachèrent la Morée, Candie, & les îles qu'elle possédoit dans l'Archipel. Maintenant il ne lui reste plus qu'un ou deux rochers que la Porte lui laisse, parce qu'elle n'en retireroit aucune utilité.

Aujourd'hui que les puissances maritimes de l'Europe ont fondé la prospérité de leurs états sur la base du commerce, chacune d'elles s'efforce de faire pencher la balance en sa faveur. La Russie trop élevée dans le nord pour envoyer ses flottes dans l'Inde, par le Cap de bonne-Espérance, & entrer en concurrence avec les nations situées plus favorablement, s'ouvre une route connue des Romains & des Génois. Elle fait descendre ses navires par le Volga, jusqu'à la mer Caspienne, & ses commerçans tâchent d'attirer vers eux les marchandises de la Perse

& des provinces ſeptentrionales du Mogol. Déja les belles ſoies du Guilan deviennent l'objet de leurs ſpéculations, & ſans doute qu'à la première révolution Catherine II envahira ces riches contrèes. D'un autre côté, l'Angleterre, la France & la Hollande approviſionnent l'Europe des productions des pays orientaux. Les Anglois ſur-tout ayant formé dans le Bengale un royaume d'une vaſte étendue, ſont devenus, pour ainſi dire, les maîtres de ce commerce, & diſputent à tous les peuples la gloire de la navigation.

Dans cet état des choſes, l'Egypte ſans arts, ſans marine, & gémiſſant ſous la tyrannie de vingt-quatre Beys, ne peut profiter de ſa ſituation pour entrer en concurrence avec les Européens. Ses marins ignorans ne naviguent plus dans l'Inde; à peine oſent-ils parcourir l'étendue de la mer Rouge. Leurs plus grandes expéditions ſe bornent à faire chaque année le voyage de Moka. Leurs Saïques mal armées, & incapables de défenſe, y chargent le café de l'Iemen, les parfums de l'Arabie, les perles des îles Baharem, les mouſſelines & les toiles du Bengale qui leur ſont apportées par les Banians. Ce commerce borné leur procure encore de grands bénéfices. Le café qu'ils achetent huit ſous la livre à Moka, ils le vendent trente au

Caire. Cet article seul se monte à onze millions. Ils en envoient la plus grande partie à Constantinople, dans la Grèce, à Marseille, & sur la côte de Syrie. Le reste est consommé dans le pays.

Les Anglois ont déja tenté de leur enlever cette branche de commerce ; mais les Egyptiens ont porté leurs plaintes au gouvernement, & s'y sont fortement opposés. Lorsqu'Ali Bey eut établi la sûreté des caravanes, & ouvert l'Egypte aux marchands étrangers, quelques navires Anglois abordèrent à Suès, chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouvèrent un débit fort avantageux. Des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, & les Egyptiens en sont restés en possession. Mais que peut un peuple sans marine contre les escadres des Européens ? Il faudra tôt ou tard qu'ils se soumettent à recevoir des étrangers les marchandises précieuses qu'ils tirent à grands frais de Moka, & qu'on leur fournira à meilleur marché. D'ailleurs il y auroit moyen d'obtenir d'eux-mêmes la permission de faire ce transport lucratif.

Cependant l'Egypte malgré sa décadence, peut reparoître avec éclat parmi les royaumes puissans, parce qu'elle renferme dans son sein la source des vrais richesses. Ses grains abondans avec lesquels elle nourrit l'Arabie, la Syrie,

& une partie de l'Archipel ; son riz qu'elle envoie dans toute la Méditerranée & jusqu'à Marseille ; la fleur du chartame dont les Provençaux chargent chaque année plusieurs bâtimens ; son sel armoniac que l'on transporte dans toute l'Europe ; la soude qu'elle produit en abondance ; son lin superbe recherché des Italiens ; les toiles teintes en bleu dont elle vêtit une partie des peuples voisins, tous ces objets nés sur son terroir lui attirent encore l'argent de la plûpart des peuples qui commercent avec elles. Les Abyssins lui apportent en tribut de la poudre d'or, des dents d'éléphant, & des substances précieuses qu'ils échangent contre ses productions. Les draps, le plomb, les armes, & quelques galons de Lyon que la France y envoie, ne suffisent pas pour payer les divers articles qu'elle reçoit en retour. Elle acquitte le reste avec les piastres de Constantinople. La vaisselle de cuivre, & les pelleteries que les Turcs débarquent dans le port d'Alexandrie, ne balancent pas le blé, le riz, les lentilles, le café, les parfums qu'ils y chargent, la plus grande partie se paye en argent. En un mot, excepté Moka & la Mecque où les Egyptiens laissent chaque année beaucoup de séquins, tous ceux qui trafiquent avec eux leur portent de l'or & de l'argent. Ces métaux précieux sont encore en

ſi grande quantité dans le pays, qu'Ali Bey en fuyant dans la Syrie, emporta quatre-vingts millions, & qu'Iſmaël Bey qui quelques années après ſe ſauva du même côté, chargea cinquante chameaux de ſequins, de pataques (*k*), de perles & de pierreries.

Si l'Egypte dépourvue de marine, de manufactures, & preſque réduite aux ſeuls avantages de ſon ſol, poſsède encore de ſi grandes richeſſes, jugez, Monſieur, ce qu'elle deviendroit entre les mains d'un peuple éclairé. Quels draps on fabriqueroit avec la belle laine de ſes brebis! Quelles toiles avec ſon lin ſuperbe! Quelles mouſſelines avec les deux eſpèces de coton qui y croiſſent, l'un annuel, l'autre vivace! Quelles étoffes avec la ſoie qu'il ſeroit ſi aiſé d'introduire dans un pays où les vers qui la produiſent proſpéreroient ſous un ciel ſans pluies & ſans orages! Quelle affluence de biens ne ſe procureroit-on pas en creuſant les canaux, rétabliſſant les digues, & en rendant à l'agriculture le tiers des terres enſévelies ſous les ſables? Avec quel ſuccès ne fouilleroit-t-on pas ſes mines d'émeraudes fameuſes par leur dureté preſqu'égale à celle du diamant? Le granit, le porphire & l'albâtre

(*k*) Piece d'argent qui vaut ſix livres.

tourner leur courroux; car il n'est donné qu'à l'homme éclairé par une philosophie sublime de reconnoître un seul moteur dans l'univers, & de regarder la pluralité des Dieux comme contradictoire. Cependant je suis persuadé que des écrivains ou prévenus, ou superficiels, ont souvent calomnié le culte des nations, en leur faisant adorer la pierre insensible, ou de vils animaux. Le marbre sculpté par leurs mains, le bœuf consacré par la Religion n'étoient que les emblêmes des Divinités auxquelles leurs vœux s'adressoient, de même que les statues & les images qui remplissent nos temples, ne sont que les représentations des saints ou du dieu pour lequel brûle notre encens. Si les insulaires d'Otahiti, à peine entrés dans la civilisation, ne regardent les bananes & les animaux déposés dans l'enceinte de leurs *Morais*, que comme des offrandes faites à leurs *Eatoas* (*l*), pourquoi voudroit-on que les Egyptiens eussent encensé comme des dieux l'oignon & le crocodile (*m*)? Cette opinion dépourvue de

(*l*) Dieux invisibles des peuples de la mer du Sud. Voyez Cook.

(*m*) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Ælien, parlent tous des animaux sacrés de l'Egypte. Aucun d'eux ne leur donne le nom de dieux. Au contraire, ils les

LETTRE V.

A M. L. M.

Sur l'ancien culte des Egyptiens, & particulièrement sur Athor, *une de leurs divinités.*

Au grand Caire.

LA Religion, Monsieur, naît avec l'homme. C'est la fille du besoin & de la reconnoissance. Placé sur un globe où l'expérience lui fait sentir à chaque instant sa foiblesse, il cherche des protecteurs qui puissent mettre ses jours à l'abri des dangers qui l'environnent. Lorsqu'il n'a point été favorisé de la révélation, les objets qui étonnent ses regards, dont il reçoit de plus grands bienfaits, ou qu'il redoute davantage, attirent tour à tour sa vénération. Il adresse des prières au soleil, à la mer, aux tempêtes, aux fleuves, & leur élève des autels. Moins il connoît les phénomènes de la nature, plus il les suppose occasionnés par des intelligences supérieures. Tous les peuples de la terre ont adoré sous différens noms ces esprits invisibles, soit pour attirer leur protection, soit pour dé-

tourner leur courroux; car il n'est donné qu'à l'homme éclairé par une philosophie sublime de reconnoître un seul moteur dans l'univers, & de regarder la pluralité des Dieux comme contradictoire. Cependant je suis persuadé que des écrivains ou prévenus, ou superficiels, ont souvent calomnié le culte des nations, en leur faisant adorer la pierre insensible, ou de vils animaux. Le marbre sculpté par leurs mains, le bœuf consacré par la Religion n'étoient que les emblêmes des Divinités auxquelles leurs vœux s'adressoient, de même que les statues & les images qui remplissent nos temples, ne sont que les représentations des saints ou du dieu pour lequel brûle notre encens. Si les insulaires d'Otahiti, à peine entrés dans la civilisation, ne regardent les bananes & les animaux déposés dans l'enceinte de leurs *Morais*, que comme des offrandes faites à leurs *Eatoas* (*l*), pourquoi voudroit-on que les Egyptiens eussent encensé comme des dieux l'oignon & le crocodile (*m*)? Cette opinion dépourvue de

(*l*) Dieux invisibles des peuples de la mer du Sud. Voyez Cook.

(*m*) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Ælien, parlent tous des animaux sacrés de l'Egypte. Aucun d'eux ne leur donne le nom de dieux. Au contraire, ils les

fondement, ne sauroit entrer dans l'esprit d'un homme censé. Le peuple qui fut nommé sage par excellence, qui cultiva les sciences avec tant de succès, chez qui Solon alla puiser les belles loix qu'il donna aux Athéniens, où Platon apprit à reconnoître l'immortalité de l'ame, pouvoit-il adopter une théologie si barbare? Non, Monsieur, les philosophes de l'Egypte n'ont jamais divinisé les animaux; ils n'ont pas même, comme les Grecs, élevé des héros au rang des dieux. L'astronomie & les phénomènes de la nature étoient le fondement de leur religion. Mais ils plaçoient au-dessus des astres un esprit invisible auquel ils attribuoient cette harmonie merveilleuse qui règne dans l'univers. Il est vrai que le vulgaire, dont la foible vue ne peut s'élever au-dessus des choses sensibles, adora souvent le symbole au-lieu de la divinité. Je vais tâcher de dévoiler leurs opinions religieuses. Le savant Jablonski l'a fait avant moi avec beaucoup de succès. Je marcherai sur ses traces, & je rapporterai en preuves les passages des plus graves historiens de l'antiquité; car dans une matière aussi importante, il faut,

---

regardent comme des images vivantes, qui rappelloient au peuple les divinités auxquelles ils étoient consacrés.

autant qu'on peut, ne rien donner à l'imagination, au hasard & aux conjectures.

Une des plus anciennes divinités de l'Egypte est *Athor*, qui en langue Cophtique signifie la nuit (*n*). Les prêtres ne désignèrent pas d'abord par ce nom l'obscurité qui règne après le coucher du soleil, mais ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création, que l'Eternel anima de son soufle, & dont il tira tous les êtres. Cette nuit mystérieuse étoit dans leur opinion l'origine des choses (*o*). Damascius dit en parlant de la théologie des anciens Egyptiens: « Ils établissent pour premier principe les té» nèbres que l'intelligence humaine ne sauroit » comprendre, & qu'ils célèbrent trois fois dans » leurs hymnes sacrées ». Sanchoniaton imbu de cette doctrine, dit : du vent *Kolpia* & de son épouse *Baaou*, les mortels ont été créés (*p*). Kolpia, mot hébreu, signifie le soufle de Dieu, & Baaou, le vide. Ainsi c'est la voix du créateur qui fait sortir les êtres du néant. Cette théologie differe peu de celle de la Genèse,

(*n*) Jablonski Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

(*o*) Damascius, cité par Cudworth.

(*p*) Jablonski, tome premier.

où le prophète s'exprime ainsi (*q*) : « La terre » étoit informe & vide. Les ténèbres couvroient » la face de l'abîme, & le souffle de Dieu » étoit porté sur les eaux ». Aussi Simplicius (*r*) prétend-il que ces mots : *Le créateur appella la lumière jour, & les ténèbres nuit*, ont été tirés des fables Egyptiennes ; mais quand Moyse auroit pris cette doctrine des prêtres de Memphis, comme il l'a dégagée des absurdités qui l'enveloppoient, elle n'en seroit pas moins divine. Cet ancien peuple descendu de Misraïm, petit-fils de Noé, pouvoit, ainsi que les Hébreux, avoir reçu de leur père commun le flambeau de la révélation. S'il en a obscurci la pureté, le chef des Israëlites lui a rendu son premier éclat.

Orphée initié aux mystères des Egyptiens, porta le premier dans la Grèce leurs opinions religieuses, & les chanta en vers harmonieux. « Au commencement du monde, dit-il, apparut l'Ether créé par Dieu ; de son sein sortit » le chaos, & la nuit ténébreuse. Elle couvrit » tout ce qui étoit au-dessous de l'Ether ». Dans le dialogue de Jupiter & de la nuit, le

(*q*) Genèse, chapitre premier.

(*r*) Physique d'Aristote, liv. 8.

poëte usant de ses droits la personifie, & fait parler ainsi le créateur (*f*) : « Nourrice des » Dieux, nuit immortelle.... Comment pro» céderai-je avec sagesse à la création des dieux » immortels ? Comment ferai-je que l'univers » forme un seul tout, & que chaque chose » existe séparément ? *La nuit* : Environne la » création de l'Ether immense, place le ciel » au milieu, & dans le ciel, la terre entourée » de la mer, & des astres qui composeront sa » couronne ».

Les Grecs reçurent avidement la religion que chantoit Orphée. Elle étoit émanée des idées primitives que les anciens Egyptiens avoient sur l'origine du monde. Les Physiciens la couvrirent d'un voile impénétrable au peuple, & les poëtes ayant personifié les élémens, en composèrent une théogonie fabuleuse, à travers laquelle il fut difficile de reconnoître la vérité cachée sous tant de voiles. Cependant les opinions religieuses de l'Egypte se conservèrent long-temps dans les temples de la Grèce. Pausanias, parcourant ce pays, vit à Mégare l'*Oracle de la nuit*, & dans le temple de Diane à Ephèse, *le sanctuaire de la nuit*, où l'on en-

(*f*) Voyez Eschenbach.

seignoit

ſeignoit vraiſemblablement tout ce qui concernoit *Athor*.

Cette divinité ſymbolique par laquelle les Egyptiens déſignoient le principe paſſif des choſes, devint dans le langage des philoſophes Grecs, Vénus, ou la mère du monde. Ce fut encore Orphée qui leur enſeigna cette comparaiſon (*t*) » : Je chanterai la nuit la mère des » Dieux & des hommes, la nuit l'origine de » toutes les choſes créées, & nous la nommerons » Vénus ». Bientôt les poëtes s'emparèrent de cette idée métaphyſique ; & comme il falloit une divinité propre à embellir leurs chants, ils la firent naître de l'écume de la mer, éclatante en beauté, & la créèrent la déeſſe des plaiſirs. Elle anima le monde. Elle donna la vie à tout ce qui reſpire, & Ovide célébra ſon pouvoir dans ces vers allégoriques :

(*u*) Vénus régit l'univers de ſon ſceptre glorieux.
Aucune divinité n'égale ſa puiſſance.
Elle donne des loix au ciel, à la terre, & aux eaux féeondes.
Elle conſerve les êtres en uniſſant les ſexes.
Tous les dieux lui doivent l'exiſtence.
Elle fait croître les arbres, & germer les moiſſons.

(*t*) Jablonski, tome premier.
(*u*) Les faſtes, liv. 4.

l'astre des nuits, & enfin, marquer le temps où le soleil s'éloigne de nous. Vous avez remarqué par quelle analogie les Orientaux, les Grecs & les Latins, l'ont nommée Vénus la Reine du monde, & la mère des plaisirs. C'est toujours la même doctrine; mais elle change de forme en passant chez les différens peuples, & dans la bouche des poëtes & des physiciens.

Athor eut des temples en Egypte. Hérodote qui rapporte le nom Egyptien de plusieurs lieux remarquables du pays, fait mention d'*Atharbeki*, la ville d'Athor, que Strabon (*a*) & Diodore de Sicile rendent (*b*) par celui d'*Aphroditopolis* la ville de Vénus. (*c*). Ælien en parlant d'un bourg situé dans le Nome Hermopolitain dit: » Dans ce bourg on adore Vénus. On y honore » aussi la vache d'un culte particulier ». Le même auteur nous apprend qu'on représentoit Isis ou la lune avec les cornes d'une vache. Ainsi cet animal étoit l'emblême de l'astre de la nuit, & le voile noir dont on le couvroit lorsque le soleil parcouroit les signes d'hiver

(*a*) Strabon, l. 17.

(*b*) Diodore, livre premier.

(*c*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

pouvoit n'exprimer aux regards du peuple que la diminution des jours, & la douleur d'Isis; mais certainement, il rappeloit aux prêtres ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création. En jettant vos yeux sur la carte d'Egypte vous appercevrez trois villes que les Géographes Grecs ont nommées *Aphroditopolis*, mais que les naturels appelloient *Atharbeki*.

Telles sont, Monsieur, les foibles lumières que nous pouvons tirer des lambeaux que les anciens nous ont conservés au sujet des opinions religieuses des Egyptiens sur *Athor*. Si leurs livres n'avoient pas péri dans l'incendie de la bibliothèque des Ptolemées, si les hiéroglypes ne voiloient pas les connoissances qu'ils ont transmises à la postérité, sans doute que nous trouverions chez un peuple si savant, & si près de la source commune du genre humain des idées plus claires & plus satisfaisantes. Jouissons au moins de ce qui nous reste, & tâchons de pénétrer peu à peu dans les mystères de leur religion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VI.

A M. L. M.

De Phtha, Neith *&* Cneph, *noms sous lesquels l'être suprême fut adoré en Egypte.*

Au grand Caire.

Je vous ai dit, Monsieur, que les anciens Egyptiens révéroient sous le nom d'*Athor* ou de nuit, les ténèbres répandues sur l'abyme avant la création. Ce chaos chanté par les Poëtes de la Grèce & de Rome, ne pouvoit rien produire de lui-même. Les philosophes de l'Egypte reconnnûrent un esprit qui en tita l'univers, & établit cet ordre admirable qui y règne sans altération. Ils lui donnèrent le nom de *Phtha*, ordonnateur (*d*). Jamblich (*e*) nous l'apprend en ces mots : « Les Egyptiens appellent *Phtha* » l'esprit artisan qui fait tout avec vérité &

(*d*) La croix, trésor épistolaire, liv. 3. Jablonski, livre premier, dit : *Phtha* signifie en Cophte, *ordonnateur des choses.*

(*e*) Mystères Egyptiens, section 8.

» sagesse. Les Grecs l'ont nommé Vulcain en » ne considérant que l'art avec lequel il pro» duit ». Ils plaçoient cet esprit avant tout, enseignoient qu'il avoit donné d'abord au chaos la forme d'un œuf, & qu'il en avoit ensuite créé tous les êtres. Thalès de Milet instruit à l'école des prêtres de Memphis, disoit (*f*) : « L'eau est le » principe des choses, & Dieu est cet esprit » qui a formé l'univers du principe humide. Ce passage de la Genèse (*g*) *Le soufle de Dieu couvoit sur les eaux*, a beaucoup de rapport avec la doctrine des Egyptiens sur la création. Il est naturel de penser que Moyse élevé à la cour des Pharaons y puisa une partie de ses connoissances, & qu'ensuite il dégagea la vraie lumière des mystères & des fables qui l'enveloppoient. Pour peindre le créateur d'une manière sensible, les Egyptiens lui attribuoient les deux sexes, c'est-à-dire, qu'ils reconnoissoient en lui cette puissance, par laquelle il peut produire sans le concours d'un autre être. Aussi Synesius imbu de cette ancienne théologie, a dit de l'esprit infini : *Tu es le père, tu es la mère, tu es le mâle, tu es la femelle* (*h*).

(*f*) Cicéron, liv. 4. De la nature des Dieux.

(*g*) Chapitre premier.

(*h*) Synésius, hymne 3.

Sur l'obélisque de granit transporté d'Egypte à Rome, on lisoit parmi les hiéroglyphes dont Hermapion a donné l'interprétation, ce passage remarquable au sujet de Ramestès, Roi d'Héliopolis (*i*) : *C'est lui que Phtha père des Dieux a élu*. Ces mots, père des Dieux, désignent les astres que les sages de l'Egypte regardoient comme les plus frappans emblêmes de la Divinité, & que le peuple adoroit réellement. Dès le temps d'Hérodote (*k*), le feu, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le soleil, le jour & la nuit recevoient en ce pays les honneurs divins; mais ces Divinités étoient celles du vulgaire. Les personnes initiées aux mystères avoient une autre croyance. Elles ne reconnoissoient que l'Auteur de la nature qui avoit tiré tous les êtres du néant.

La première dynastie de Manethon comprend le règne des Dieux en Egypte (*l*). Il place à leur tête *Phtha* ou Vulcain, & après lui, le Soleil son fils. Ce passage pris dans un sens allégorique n'est point contraire à la saine théologie. Le soleil étant l'ouvrage du créateur peut être considéré comme son fils; & les Egyptiens pour

---

(*i*) Ammien Marcellin, livre 17.

(*k*) Hérodote, liv. 2.

(*l*) Manethon, au rapport de Syncelle.

ennoblir leur origine, adoroient le créateur comme le premier de leurs Rois. Manethon assigne à chacun de ces Dieux matériels les années de leur règne, ce qu'il faut entendre des divers cycles solaires & lunaires inventés par les astronômes (*m*). Cette dynastie prouve que *Phtha* précède le temps & ces déités visibles dont l'ordre constant commença d'en régler le cours lorsque les hommes étudièrent le Ciel. Le Prêtre Egyptien le déclare positivement (*n*) : » On ne sauroit assigner d'époque déterminée » à *Phtha*, parce qu'il brille toujours au sein » des ténèbres, comme pendant le jour ». En effet, les astres du firmament paroissent & disparoissent tour à tour. Leur empire n'est pas éternel puisqu'il a commencé ; mais l'Esprit invisible existoit avant le temps. Sa puissance brille perpétuellement dans ses ouvrages, & son regne est immuable.

Les prêtres Egyptiens renfermèrent dans les sanctuaires de leurs temples cette doctrine sublime que les premiers hommes leur avoient transmise, ou à laquelle ils s'étoient élevés, ainsi qu'Abraham (*o*), par l'effort de la raison, &

(*m*) Voyez Vignoles, tome 2.

(*n*) Manethon, au rapport de Syncelle.

(*o*) S. Clément d'Alexandrie assure qu'Abraham s'é-

l'étude de l'astronomie. L'ayant revêtue d'allégories dont eux seuls possédoient l'intelligence, ils laissèrent le peuple plongé dans l'aveuglement, & favorisèrent son idolâtrie, en prononçant, à la mort de chaque particulier, cette prière (*p*) : « O Soleil, & vous autres Dieux, » qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi, » rendez-moi aux Dieux éternels, afin que j'ha» bite avec eux ».

Les Grecs même prétendirent que dans l'opinion des Egyptiens, *Phtha* n'étoit autre chose que le feu le plus pur, le plus subtil, élevé au-dessus de l'éther, d'où les ames se détachoient pour animer les corps ; c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom de Vulcain qui préside à cet élément. « Les Sages de l'Egypte, dit Ser» vius (*q*), embaument les corps afin de les

leva à la connoissance d'un Dieu unique par l'étude de l'astronomie. Il paroît que ce sentiment étoit celui des Arabes. Mahomet qui avoit recueilli les traditions de son pays, représente le patriarche des croyans, les regards tournés vers le ciel, & après qu'il a observé avec étonnement l'apparition & la disparition des étoiles, du soleil & de la lune qu'il avoit pris d'abord pour des divinités, il s'écrie : *Non je n'adorerai point des Dieux qui se lèvent & qui se couchent.*

(*p*) Porphyre, liv. 4.

(*q*) Servius sur l'Ænéide, liv. 3.

» conserver, & que les ames leur demeurant » long-temps attachées, ne les quittent pas » pour en animer d'autres. Les Romains au » contraire les brûlent sur le champ, pour » qu'elles retournent à leur nature première ». C'est la métempsycose qu'Hérodote (*r*) prétend avoir passé de l'Egypte dans tous les pays de la terre. Si l'on en croit ces auteurs, les Egyptiens regardoient *Phtha*, ou la partie supérieure de l'éther, comme l'essence divine qui donnoit successivement la vie à tout l'univers. Les Platoniciens & les Pythagoriciens professoient la même croyance. Ils publioient que l'ame, immortelle de sa nature, retournoit au sortir du corps se répandre dans l'ame du monde d'où elle tiroit son origine (*s*).

Quoi qu'il en soit de ces opinions, ce sont les Grecs qui parlent, & l'on ne peut douter qu'ils n'aient altéré la religion de l'Egypte, en y mêlant les rêveries de leurs métaphysiciens. Les faits que j'ai cités dans la première partie de cette lettre, prouvent que *Phtha* fut regardé anciennement comme l'esprit ordonnateur, & le grand architecte de l'univers. Les habitans de

---

(*r*) Hérodote, liv. 2.

(*s*) Plutarque, liv. 4. Sur la doctrine des philosophes.

Memphis lui élevèrent un temple où il étoit principalement adoré (t). Mais, comme je l'ai rapporté, le culte des Dieux visibles l'emporta parmi le peuple sur celui de l'Etre suprême, & les Prêtres seuls brûlèrent de l'encens sur ses autels.

On ne doit point séparer de *Phtha* le Dieu que les Egyptiens révéroient sous le nom de *Neith*, puisque c'est aussi l'esprit créateur. En effet, *Neith* signifie : *Celui qui dispose toutes choses* (u). Mais par le premier de ces attributs, on entendoit Dieu pris dans un sens général, & par le second, on caractérisoit plus particulièrement sa sagesse. Son culte florissoit à Saïs, ville du Delta, où les Prêtres avoient un collége fameux. Platon (x) qui l'avoit fréquenté, s'exprime ainsi : « Saïs capitale de la préfecture Saïtique, est » une ville considérabe dont Amasis fut Roi. » *Neith* à qui les Grecs ont donné le nom de » Minerve, en est la divinité tutélaire. » L'inscription suivante gravée en caractères hiérogly-

(t) Hérodote & Diodore de Sicile ont décrit ce temple. Suidas ajoute : les habitans de Memphis adorent Vulcain, sous le nom de *Phtha*.

(u) Jablonski, tome premier.

(x) Timée de Platon.

phiques sur la porte du temple de *Neith*, marque l'idée sublime qu'ils en avoient conçue (y) : « Je » suis ce qui est, ce qui sera, ce qui a été. » Aucun mortel n'a soulevé ma tunique. Le fruit » que j'ai engendré est le soleil ». Cette définition ne peut convenir qu'à l'Etre suprême qui existant par son essence, & n'ayant ni commencement ni fin, renferme en lui-même le passé, le présent & l'avenir (z). Cet esprit incompréhensible se dérobe aux regards de l'homme borné qui ne sauroit soulever le voile qui le couvre. Ces mots : *Le fruit que j'ai engendré est le Soleil*, démontrent clairement que *Neith* & *Phtha* sont la même divinité ; car Manethon assure aussi dans un sens figuré que *Phtha* est le père du soleil. Les Phéniciens qui avoient reçu leur religion & leurs connoissances des

(y) Proclus, savant commentateur de Platon, rapporte cette inscription dans le Timée. Plutarque la cite dans le traité d'Isis & d'Osiris.

(z) L'homme peut être considéré comme l'image de Dieu, car il renferme à certains égards en lui-même le passé, le présent & l'avenir. Le souvenir de ce qu'il a été, le sentiment de son existence actuelle, l'espérance de ce qu'il sera, le font jouir en même-temps de ces trois manières d'être, aussi le créateur a-t-il dit dans la Genèse : *Faisons l'homme à notre image.*

Egyptiens leurs frères, reconnoissoient également (*a*) Minerve ou *Neith* pour l'artisan de la nature.

Les prêtres de l'Egypte adorant plus particuliérement sous le nom de Neith la sagesse divine qui dirige la marche du monde & éclaire les humains, avoient mis les arts sous sa protection. Le guerrier portoit à son doigt un anneau sur lequel étoit gravée la figure d'un Scarabée. Horapollo nous en apprend la raison (*b*). « Les Egyptiens, dit-il, prétendent que le » monde est composé de parties mâles & fe» melles. Ils peignent un Scarabée pour repré» senter Minerve(*c*)». Cet anneau qui distinguoit les soldats, étoit un signe par lequel ils rendoient hommage à la Divinité dont ils portoient l'emblème, & qui tenoit dans ses mains le sort des combats. Un Pharaon nommé *Psammeniti* (*d*)

(*a*) Julien, oraison 4.

(*b*) Horapollo, hieroglyphes, livre premier.

(*c*) J'ai déja dit que les Egyptiens, pour marquer d'une manière sensible la puissance productive du créateur, le peignoient avec les deux sexes; or, comme ils attribuoient les deux sexes au Scarabée, ils en firent le symbole de *Neith*.

(*d*) Jablonski, tome premier.

instruit par *Neith*, annonce que les Rois se mettoient sous la protection du Dieu suprême, & croyoient tenir de lui leurs lumières.

Cadmus le Phénicien fut le premier qui porta ce culte dans la Grèce. Il donna le nom de *Neïth* (*e*) à l'une des sept portes de Thèbes en Béotie. La Théologie Egyptienne y fut enseignée. Bientôt les Poëtes y mêlerent leurs allégories brillantes. Ils appellèrent *Neith* Minerve, la firent sortir toute armée du cerveau de Jupiter, la célébrèrent comme la Déesse des combats & la mère des arts. Les Philosophes appercevoient encore la vérité à travers le voile dont on l'avoit obscurcie, mais le peuple ne put la reconnoître, & il encensa une Divinité fabuleuse.

« La première femme, dit Eustathius (*f*), » qui forma un tissu, fut une Egyptienne. Elle » étoit assise; c'est pourquoi les Egyptiens repré- » sentèrent Minerve assise ». Ils prétendîrent sans doute en lui donnant cette posture, rappeller aux hommes qu'elle leur avoit enseigné les arts, & qu'ils tenoient d'elle leurs connoissances. Les anciens Grecs imitant en tout leurs précep-

(*e*) Jablonski, livre premier.

(*f*) Eustathius, observations sur l'Iliade, livre premier.

teurs, peignirent, gravèrent & sculptèrent Minerve assise (*g*).

Les Egyptiens après avoir adoré la puissance du créateur sous le nom de *Phtha*, sa sagesse sous celui de *Neith*, honorèrent sa bienfaisance en le nommant *Cneph*, ou *bon par excellence* (*h*). « Les prêtres de l'Egypte, dit Eusebe (*i*), » appellent *Cneph* l'architecte de l'univers ». Strabon parle de son Temple bâti dans l'île d'Eléphantine. Ce beau monument subsiste encore de nos jours tel que je l'ai décrit lettre 13eme. Le symbole de ce Dieu étoit un serpent, comme l'atteste Eusebe. « Le serpent au » milieu d'un cercle qui le touche dans les » deux points opposés de sa circonférence, » désigne le bon génie ». On avoit choisi pour cet objet une espèce particulière dont Hérodote (*k*) nous offre la description suivante : « On trouve aux environs de Thèbes des ser» pens sacrés qui ne sont point malfaisans (*l*).

(*g*) Strabon, l. 13

(*h*) Jablonski, tome premier.

(*i*) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*k*) Hérodote, liv. 2.

(*l*) Cette espèce de serpens honorée du nom de *Ha-*

» Ils

» Ils portent deux cornes au sommet de la » tête. Lorsqu'ils meurent, on les ensevelit » dans le temple de Jupiter ». Le nom de *Cneph* (*m*) ou de bon génie leur fut donné, ainsi qu'à la Divinité qu'ils représentoient, & probablement que la vénération du peuple s'arrêtoit à l'image. « Un jour, dit Plutarque (*n*), » je vis en Egypte deux hommes qui se disputoient; l'un d'eux ayant apperçu un serpent, » le nomma *Agathò Daimon* bon génie, & s'efforça de le prendre ».

Il ne faut pas confondre les bons génies des Grecs & des Romains avec celui des Egyptiens. Les premiers entendoient par cette dénomination des êtres d'un ordre intermédiaire entre la nature divine & humaine; les autres l'employoient pour désigner la bienfaisance de celui qui préside au ciel & à la terre, & dont la volonté puissante fait mouvoir les astres à travers l'immensité de l'espace.

---

ridi, joue encore de nos jours un rôle assez brillant entre les mains des prêtres mahométans d'Achmim.

(*m*) Eusèbe, préparation évangélique, livre 3, dit: Les Phéniciens appellent le serpent bon génie, par cette même raison les Egyptiens le nomment *Cneph*.

(*n*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

Telles sont, Monsieur, les opinions religieuses des Egyptiens au sujet de *Phtha*, de *Neith* & de *Cneph*, trois attributs sous lesquels ils adoroient le même Dieu, mais par lesquels ils caractérisoient sa sagesse, sa puissance & sa bonté. Ce culte s'effaça peu-à-peu. Il demeura enseveli dans les temples, & les peuples, ou trompés par les Prêtres qui ne présentoient à leurs regards que des figures symboliques, ou incapables de s'élever à la connoissance de l'esprit infini qui par-tout marque sa présence, & par-tout échappe à nos sens, honorèrent ses ouvrages, & leur adresserènt des vœux & des offrandes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VII.

A M. L. M.

*Des Dieux visibles des Egyptiens, & principalement d'*Osiris*, divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Au grand Caire.

« Les anciens Egyptiens, dit Diodore de » Sicile (*o*), ayant contemplé la voûte des cieux » élevée sur leurs têtes, & admiré l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, regardèrent le soleil & la lune comme des Dieux » éternels, & les honorèrent d'un culte particulier. Ils nommèrent l'un Osiris, & l'autre Isis. « L'assertion de cet historien est trop générale. Pour écrire d'une manière plus conforme à la vérité, il auroit dû faire un exception en faveur des Pharaons, des personnes initiées aux mystères, & sur-tout des prêtres, qui ne croyoient point l'idolâtrie à laquelle ils

(o) Diodore de Sicile, livre premier.

avoient asservi le peuple. Encore est-il raisonnable de penser que d'abord ils l'avertirent que ces astres éclatans étoient les ouvrages du très-haut. Quoi qu'il en soit, les Egyptiens adorèrent dès la plus haute antiquité le soleil & la lune sous les titres pompeux de Roi (*p*) & de Reine du Ciel. L'astre des jours se nomma d'abord *Phré* (*q*). Le beau-père du patriarche Joseph s'appeloit suivant la version des Septante, *Petephre* prêtre du soleil. Les astronomes ayant observé son cours, & ses principaux effets, lui donnèrent le nom symbolique d'Osiris qui fut consacré par la religion (*r*). « Il est re-» connu, dit Macrob, qu'Osiris n'est autre chose » que le soleil. Lorsque les Egyptiens veulent » le désigner avec leurs caractères hiéroglyphi-» ques, ils peignent un sceptre & un œil ».
Ils ne pouvoient figurer d'une manière plus sensible, l'astre qui éclaire le monde, & auquel ils attribuoient l'empire du Ciel. Aussi Martien Capella (*s*) dans la belle hymne qu'il com-

(*p*) Jérémie, chapitre 7 & 44.

(*q*) Jablonski, tome premier.

(*r*) Macrob, saturnales, livre premier.

(*s*) Martien Capella, liv. 2.

posa en l'honneur du père du jour dit :

Œil du monde, brillant flambeau de l'Olympe ;
Le Latium t'appelle soleil, parce qu'après ton auteur,
Tu es la source éclatante de la lumière. Le Nil te nomme
Sérapis ;
Et Memphis te révère sous le nom d'Osiris.

Quelques auteurs ont aussi appellé le Nil Osiris. Plutarque explique cette opinion (*t*). « Les Egyptiens regardent le Nil comme le » conservateur de leur pays, & comme tirant » sa source d'Osiris ». En effet les vapeurs élevées par le soleil, condensées ensuite dans l'atmosphère, retombent en pluies, & forment le grand fleuve qui fait la richesse de l'Egypte. C'est aussi dans ce sens qu'Homère l'appelle toujours, *l'écoulement de Jupiter* (*u*).

Les Egyptiens, dit Hérodote (*x*), prétendent qu'Osiris est le même que Bacchus. Ce sentiment a trouvé beaucoup de partisans parmi les Grecs, & il n'est pas sans vraisemblance. Les prêtres d'Egypte faisoient voyager Osiris d'un bout à l'autre du monde. Ils le peignoient

(*t*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*u*) Jupiter étoit le même que le soleil ou Osiris.

(*x*) Hérodote, liv. 2.

comme un Roi puiſſant qui avoit conquis la terre, & comblé les hommes de biens. Les Grecs qui attribuoient les mêmes dons, les mêmes conquêtes à Bacchus, ont écrit qu'il étoit le même qu'Oſiris. Mais dans la langue ſacrée de l'Egypte, ces voyages repréſentoient uniquement le cours du ſoleil, & les avantages qu'il procure aux humains. Ces allégories ont de tout temps été en uſage parmi les Orientaux & le Pſalmiſte s'en ſert quand il s'exprime ainſi (z) « : Semblable à un époux qui ſort du » lit nuptial, il s'élance comme un Géant dans » la carrière. Il part de l'extrêmité du Ciel & » en parcourt la vaſte étendue. Rien ne peut ſe » dérober à ſa chaleur ». Tibulle ſuivant à la à la lettre les opinions des Grecs, les a rendues en vers pleins de grace & d'harmonie:

(a) Oſiris fut le premier qui d'une main habile façonna la charrue,
Et ſillonna avec le fer le tendre ſein de la terre.
Le premier il lui confia des ſemences fécondes,
Et cueillit ſur les arbres des fruits juſqu'alors inconnus,
Il enſeigna l'art de ſoutenir ſur des pieux les rameaux flexibles de la vigne,
Et de tondre avec la faucille ſa verte chevelure.

(z) Pſeaume 19.

(a) Tibulle, livre premier, élégie 8.

Un fait reconnu des plus graves écrivains de l'antiquité, démontre jusqu'à l'évidence, combien les Grecs se trompoient en voulant établir entre Bacchus & Osiris une ressemblance parfaite. On honoroit le premier comme l'auteur de la vigne, & les Egyptiens loin d'en attribuer la culture à Osiris abhorroient le vin comme un poison ». Les Egyptiens, dit Plutarque (*b*), » n'avoient jamais bu de vin avant Psamméti- » que (*c*). Regardant cette liqueur comme le » sang des Géants qui, ayant fait la guerre aux » Dieux, avoient péri dans le combat, ils ne » leur en offroient point des libations, & pen- » soient qu'elle leur étoit odieuse. Ils assuroient » même que de ce sang mêlé avec la terre, » la vigne avoit pris naissance ».

Cette fable sacrée avoit passé de l'Egypte dans la Perse, & jusqu'aux extrêmités de l'Inde (*d*). St. Clément d'Alexandrie rapporte que les Mages s'abstenoient de vin avec un soin extrême. Les Arabes avoient une loi qui leur en interdisoit l'usage (*e*). Enfin Ovington (*f*) qui a voyagé

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Ce prince fut un des derniers Pharaons Egyptiens.

(*d*) Stroma 3.

(*e*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*f*) Voyage d'Ovington, tome premier.

dans l'Inde, assure que de nos jours les Brachmanes détestent cette liqueur, & n'en ont pas moins d'horreur que Manès qui la regardoit comme le sang des Démons. Il est difficile de dire d'où provenoit cette aversion des Orientaux pour le vin; mais elle existoit réellement, & c'est probablement une des raisons qui ont porté Mahomet à le défendre (*g*). Peut-être doit-on chercher la cause de cette prohibition dans la malédiction de Noé prononcée contre son fils Cham qui l'ayant surpris dans l'ivresse, avoit insulté à son état. Quoi qu'il en soit, les Egyptiens qui l'avoient en horreur, ne pouvoient attribuer la culture de la vigne à Osiris.

Mais que signifie ce nom? à quelle occasion fut-il donné au soleil? Cette question a excité les recherches des anciens & des modernes, & ils se sont efforcés de la résoudre. Diodore de Sicile (*h*) & Horapollo (*i*) disent qu'Osiris signifie *Poliophtalmos* celui qui a beaucoup d'yeux. Cette interprétation convient au soleil,

(*g*) Le vin est une abomination inventée par satan. *Le Coran.*

(*h*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*i*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

mais elle n'explique pas le mot Osiris. Car si *Os* ou *Osch* peut se rendre par *beaucoup* en Egyptien, *Iris* n'a aucun rapport avec œil. « Le nom » d'Osiris, dit Plutarque (*k*), désigne un grand » nombre de choses, & peut être interprété » de diverses manières. Il exprime la force » efficace & la bienfaisance ». Cette explication ne rend point encore le sens littéral. Le savant Jablonski (*l*) interprète ce mot d'une manière plus naturelle. « Osiris, dit-il, vient » d'*Osch Iri*, *celui qui fait le temps* ». Les Egyptiens entendoient par cette expression, ce que Dieu déclare en parlant du soleil & de la lune (*m*): « que ces deux luminaires soient un signe par » leurs éclipses & la division du temps, en » mois, en jours & en années ». Le passage suivant de St. Clément d'Aléxandrie favorise ce sentiment (*n*). « Les Egyptiens peignent le soleil » porté dans un vaisseau ou sur un crocodile. » Cet emblême donne à connoître que l'astre

(*k*) Traité d'Isis & d'Osiris.

(*l*) Jablonski, tome premier.

(*m*) Genèse, livre premier, verset 14.

(*n*) Saint Clément, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

» des jours voyageant à travers l'air doux & humide, engendre le temps ».

Les Aſtronômes de l'Egypte après bien des obſervations, réglèrent l'année ſur le cours du ſoleil. Le grand cercle d'or de 365 coudées qu'ils placèrent ſur le ſommet du tombeau d'Oſimandué, & où l'on voyoit le lever & le coucher des aſtres pour chaque jour de l'année, eſt une preuve éclatante de leurs travaux & de leurs découvertes. « Les Prêtres de Thèbes, dit » Strabon (*o*), s'appliquent principalement à » l'étude de l'aſtronomie & de la philoſophie. » Ils ſe ſervent du ſoleil & non de la lune, » pour meſurer le temps ». Jules-Ceſar qui paſſa une année parmi eux, s'inſtruiſit dans leurs connoiſſances, & réforma le calendrier romain qui étoit extrêmement défectueux. « Ce Prince, » dit Macrob (*p*), imitant les Egyptiens, les » ſeuls qui ſoient parfaitement inſtruits des » choſes divines, forma l'année ſur le mouve» ment du ſoleil qui acheve ſa révolution en » 365 jours & un quart ». Le même auteur entrant dans l'eſprit des aſtronômes, regarde

(*o*) Strabon, livre 17.

(*p*) Macrob ſaturnales, livre premier.

cette mesure de l'année comme la principale vertu du soleil.

L'année solaire fut trouvée par l'Académie d'Héliopolis sous le regne d'Aseth (*q*), 1325 ans avant J. C. & 320 après la sortie des Israélites. Les Prêtres qui jusqu'alors avoient honoré le soleil sous son nom propre de *Phré*, lui donnèrent, en mémoire d'un événement aussi important, celui d'*Osiris*, ou de l'*Auteur du temps*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*q*) Vignoles, chronologie, tome premier.



LETTRE VIII.

A M. L. M.

D'Ammon & d'Hercule, *emblêmes du soleil.*

Au grand Caire.

Les Egyptiens, Monsieur, appliqués à l'étude de l'astronomie, s'apperçurent que le soleil paroissoit sous des aspects différens, suivant les points du Zodiaque où il se trouvoit. Ils observèrent qu'il ralentissoit son mouvement aux solstices, qu'il le précipitoit aux équinoxes, & que son influence étoit plus ou moins grande dans ces circonstances. Ils désignèrent par des dénominations caractéristiques ces divers phénomènes. Ayant adopté dans leur théologie l'usage de la langue hiéroglyphique qui ne parle que par symbole, ils peignirent tour-à-tour le soleil sous la forme d'un enfant, d'un homme fait & d'un vieillard, tantôt joyeux, tantôt triste, ou resplendissant de lumière. Les Prêtres ne reconnoissoient sous ces emblêmes que des effets astronomiques ou physiques. Le vulgaire accoutumé à voir ces figures dans les temples,

oublia l'objet qu'elles repréſentoient, & les adora comme des Divinités. Macrob qui avoit pénétré dans les myſtères de cette antique religion, nous les dévoile en ces termes (*r*) : « Les Egyptiens au ſolſtice d'hiver, voulant marquer le » jour le plus court de l'année, tirent du ſanc- » tuaire le ſimulacre du ſoleil ſous la forme d'un » enfant. Il prend des accroiſſemens rapides, » ce qu'ils déſignent, en lui donnant à l'équi- » noxe du printemps, la figure d'un jeune » homme. Au ſolſtice d'été, où il eſt parvenu » au terme de ſa croiſſance, une face pleine » ornée d'une longue barbe, fait connoître ſon » âge. Enfin on le montre ſous les traits d'un » vieillard, pour marquer la diminution des » jours ».

Ces repréſentations adoptées ſans doute avant l'uſage de l'écriture, & conſervées par les Prêtres, exprimoient d'une manière emblématique les quatre âges du ſoleil, & les ſaiſons de l'année. Examinons d'abord ce que les Egyptiens entendoient par le nom d'Ammon ſi célèbre dans l'antiquité. *Amoun*, dit Plutarque (*ſ*), dont nous

(*r*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*ſ*) Traité d'Iſis & d'Oſiris. Hérodote & Diodore de Sicile donnent auſſi à Jupiter le ſurnom d'Ammon.

avons fait Ammon, eſt le nom Egyptien de Jupiter. Ce Dieu étoit particuliérement adoré à Thèbes, que les livres ſacrés appellent *Hamon-no* la poſſeſſion d'Hamon, & les Septante (*t*), *la ville d'Ammon*. Hérodote nous apprend ſous quelle forme on l'honoroit (*u*). « Les habitans de » Thèbes regardent le bélier comme ſacré, & ne » ſe nourriſſent point de ſa chair. Cependant cha» que année, lorſque la fête de Jupiter arrive, ils » coupent la tête d'un bélier dont ils enlèvent » la peau, & en couvrent la ſtatue du Dieu ». Proclus nous enſeigne l'objet de cette cérémonie (*x*) : Les Egyptiens, dit-il, avoient une vénération ſingulière pour le bélier, parce que le ſimulacre d'Ammon portoit ſa tête, & que ce ſigne, le premier du Zodiaque, étoit le préſage des fruits. Euſebe (*y*) ajoute que ce ſymbole marquoit la conjonction du ſoleil & de la lune dans le ſigne du bélier.

Vous vous rappelez, Monſieur, la céré-

(*t*) Ezéchiel, chapitre 30. Les Grecs & les Romains la nommèrent *Dioſpolis*, la ville de Jupiter.

(*u*) Hérodote, livre ſecond.

(*x*) Timée de Platon.

(*y*) Euſebe, préparation évangélique, liv. 3.

monie qu'obſervoient les Prêtres du temple d'Ammon, lorſqu'on alloit conſulter cet oracle. Fidèles obſervateurs des opinions adoptées par leurs pères qui faiſoient voyager le ſoleil ſur un vaiſſeau, ils portoient dans un bateau la ſtatue de ce Dieu, formée de pierres précieuſes & ſurmontée d'une tête de bélier. Tant d'autorités & de faits démontrent évidemment que parmi les aſtronômes de l'Egypte, Ammon repréſentoit le ſoleil. C'eſt dans ce ſens que Diodore de Sicile a pu dire (z) : *Oſiris eſt le même qu'Ammon*. Cependant ces deux noms ne peignoient pas les mêmes phénomènes. Le premier, ainſi que vous l'avez remarqué, faiſoit connoître cet aſtre comme auteur du temps, le ſecond annonçoit le printemps & le commencement de l'année aſtronomique qui arrivoient dans le ſigne du bélier, ce qui étoit déſigné par la figure ſymbolique de cette Divinité. Le mot *Amoun* compoſé d'*Am-ouein* (a), *reſplendiſſant*, marquoit les effets déſirés que produiſoit le ſoleil parvenu à l'équateur, tels que l'augmentation des jours, une lumière

(z) Diodore de Sicile, livre premier.

(a) Jablonski, tome premier.

plus éclatante, & ſur-tout le préſage fortuné de l'inondation & de l'abondance.

Les Prêtres, dans les fêtes d'Ammon, avoient coutume d'aſſocier Hercule à ſon culte. Après qu'ils avoient couvert de la peau du bélier la ſtatue de Jupiter, ils approchoient de ce Dieu emblématique, le ſimulacre d'Hercule (*b*), qu'ils nommoient dans leur langue *Dſom* ou *Dſiom* (*c*) *la force*. Cette expreſſion caractériſoit la vertu de l'aſtre des jours, arrivé à la ligne équinoctiale. Auſſi diſoient-ils, au rapport de Plutarque (*d*), qu'Hercule placé dans le ſoleil, tournoit avec lui. Cette obſervation n'a point échappé à Macrob (*e*). « Le nom ſeul d'Her» cule (Heracleos) montre qu'il déſignoit le » ſoleil. En effet, *Heras* ſignifie *de l'air*, *Cleos* » la gloire; & à qui peut-on attribuer cette » épithète, ſi ce n'eſt à l'aſtre qui remplit l'u» nivers de ſes feux, & qui en ſe retirant, le » laiſſe plongé dans les ténèbres »? Delà ſont nées les allégories brillantes des Grecs qui

---

(*b*) Hérodote, livre ſecond.

(*c*) Jablonski, tome premier.

(*d*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(*e*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

avouent

avouent eux-mêmes que les douze travaux de ce héros n'ont rapport qu'au ſoleil parcourant les douze ſignes du Zodiaque dans ſa révolution annuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IX.

A M. L. M.

De Horus, *divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Au grand Caire.

HORUS, divinité renommée dans l'antique Egypte, étoit aussi, Monsieur, un symbole du soleil. Plutarque le dit positivement (*f*) : cette vertu qui préside au soleil, tandis qu'il se meut dans l'espace, les Egyptiens la nomment *Horus*, & les Grecs Apollon.

Trois villes marquées de ce nom (*g*) dans la Thébaïde, annoncent quelle devoit être la vénération des peuples pour ce Dieu (*h*). L'épervier représentoit également Osiris & Horus. C'étoit leur emblême commun, & quelquefois

(*f*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*g*) Leur nom Egyptien étoit *ville d'Horus*. Les Grecs les appelèrent villes d'Apollon.

(*h*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

on reconnoissoit en eux les mêmes attributs. L'interprétation qu'Hermapion a laissée des hiéroglyphes gravés sur l'obélisque d'Héliopolis, offre ces mots remarquables (*i*) : *Horus est le Seigneur suprême & l'auteur du temps.* Vous savez, Monsieur, que l'on attribuoit principalement à Osiris ces qualités ; pour qu'elles pussent convenir à Horus, il falloit nécessairement qu'il désignât l'astre des jours dans certaines circonstances ; c'est ce que nous fait entendre l'oracle d'Apollon de Claros :

> Apprends que le premier des Dieux est *Iao*.
> On le nomme *invisible* en hiver, *Jupiter* au printemps (*k*),
> *Le soleil* en été, & vers la fin de l'automne le tendre *Iao*.

L'astre des jours parvenu au solstice d'été, & nommé par excellence *soleil*, est le même que Horus. En effet, les Egyptiens le représentoient porté sur des lions (*l*), ce qui désignoit son entrée dans le signe du lion. Ceux qui présidoient aux choses divines, plaçoient

(*i*) Ammien Marcellin.

(*k*) C'est-à-dire *Amoun*. Ces diverses dénominations seront expliquées dans la suite de ces lettres.

(*l*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

alors des ſphinx à la tête des canaux & des fontaines ſacrées, pour avertir le peuple de l'inondation prochaine. Macrob qui nous apprend pourquoi les Grecs donnoient à Horus le nom d'Apollon, confirme encore ce ſentiment (*m*) : « Dans les myſtères, dit-il, on » découvre comme un ſecret qui doit être in» violable, que le ſoleil parvenu dans l'hémiſ» phère ſupérieur, ſe nomme Apollon ». Ces témoignages concourent à prouver que cette divinité emblématique n'étoit autre choſe que l'aſtre des jours parcourant les ſignes de l'été.

Ces connoiſſances peuvent nous conduire à l'explication de la fable ſacrée que les prêtres publioient au ſujet de Horus; car ils enveloppoient de myſtères tous les points de leur religion. Plutarque (*n*) la rapporte longuement. Je n'en citerai que les principaux traits. Ils diſoient qu'il étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, que Typhon après avoir tué Oſiris ſon frère, s'étoit emparé du royaume; que Horus ſe liguant avec Iſis, avoit vengé la mort de ſon père, chaſſé le tyran du trône ſans lui ôter la vie, & régné glorieuſement en Egypte. Pour peu qu'on ait

---

(*m*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*n*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

voyagé dans ce pays, on reconnoît aisément des phénomènes physiques cachés sous le voile de la fable. Au printemps le vent *Khamsin* y cause souvent de grands ravages. Il élève des tourbillons de sables embrasés qui suffoquent les voyageurs, obscurcissent les airs, & couvrent la face du soleil de manière que la terre reste quelquefois plongée dans les ténèbres. Voilà la mort d'Osiris, & le règne de Typhon. Ces ouragans se déchaînent ordinairement pendant les mois de février, mars & avril. Lorsque le soleil approche du signe du lion, il change l'état de l'atmosphère, dissipe ces tempêtes, & ramène les vents étésiens, qui chassent devant eux les vapeurs malfaisantes, & entretiennent en Egypte la fraîcheur & la salubrité sous un ciel en feu. C'est le triomphe de Horus sur Typhon, & son empire glorieux. Comme les Physiciens avoient reconnu l'influence de la lune sur l'état de l'atmosphère, ils l'unissoient à ce Dieu pour chasser l'usurpateur du trône. Les prêtres en considérant Osiris comme le père du temps, pouvoient donner à Horus qui régnoit pendant trois mois de l'année, le nom de son fils. Voilà, je crois, l'explication naturelle de cette allégorie. Au reste, toutes les personnes éclairées devoient entendre ce langage qui leur étoit familier. Le

peuple seul dont la foible vue s'attache à l'enveloppe sans pénétrer le sens des choses, pouvoit regarder ces personnages allégoriques comme des dieux réels, & leur décerner des prières & des offrandes.

(o) Jablonski qui a interprété l'épithete d'*Arueri*, que les Egyptiens donnoient à Horus, prétend qu'elle signifie *vertu efficace*. Ces expressions caractérisent parfaitement les phénomènes qui arrivoient pendant le règne de ce Dieu. En effet, c'est en été que le soleil déploie toute sa puissance en Egypte. C'est alors qu'il grossit les eaux du fleuve des pluies élevées dans les airs, & chassées sur la cîme des monts Abissins; c'est alors que les laboureurs comptent sur les trésors de l'agriculture. Il étoit naturel que pour marquer ces heureux effets, on l'honorât du nom d'*Arueri* ou de *vertu efficace*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(o) Jablonski, tome premier.



LETTRE X.

A M. L. M.

De Sérapis céleste, *symbole du soleil.*

Au grand Caire.

Les Ptolemées ayant apporté de Synope ville du Pont, dans celle d'Alexandrie la statue d'un Dieu qui reçut à son arrivée le nom de Sérapis, propagèrent son culte dans toute l'Egypte. Le temple superbe qu'ils élevèrent en son honneur, & que l'on comparoît au capitole, pour la grandeur, la beauté des ornemens, & la majesté de l'architecture, les fêtes qu'ils établirent, les cérémonies brillantes qu'ils instituèrent, attirèrent à cette nouvelle divinité la vénération des peuples. Sérapis devenu le Dieu de la cour fit presque oublier ceux des anciens Egyptiens. Les provinces à l'envi lui bâtirent des temples, & brûlèrent de l'encens sur ses autels. C'est à cette célébrité qu'il faut attribuer l'opinion des écrivains qui ont prétendu que son culte avoit été introduit dans cette contrée par les Ptolemées, & qu'il y étoit

inconnu avant leur règne. Divers passages tirés d'historiens mieux instruits démontrent le contraire. Plutarque (*p*) dans la vie d'Alexandre le Grand introduit un homme qui lui dit: Sérapis m'a apparu, & après avoir brisé mes fers m'a envoyé vers toi. Les Athéniens ayant décerné à ce conquérant les honneurs de Bacchus, Diogènes le Cynique (*q*) s'écria: *Qu'on me fasse donc Sérapis.* Ces traits prouvent que cette divininité étoit connue avant les Ptolemées. D'autres passages nous apprènent qu'elle avoit pris naissance sur les rives du Nil. On voit en Egypte, dit Pausanias, plusieurs temples de Sérapis (*r*). Alexandrie possède le plus magnifique; le plus ancien est à Memphis. Enfin Tacite dont le témoignage ne sauroit être révoqué en doute, s'exprime ainsi en parlant du Dieu de Synope transporté à Alexandrie (*s*): « Un temple digne » de la grandeur de cette ville, fut construit » sur le terrain qu'on nomme Rachotis (*t*). Il

(*p*) Plutarque, vie d'Alexandre.

(*q*) Diogènes de Laerce, vie de Diogènes le Cynique.

(*r*) Pausanias, dans les Attiques.

(*s*) Annales de Tacite, liv. 4.

(*t*) Du temps d'Alexandre, Rachotis n'étoit qu'une bourgade habitée par des pêcheurs. Elle devint dans la suite un fauxbourg considérable d'Alexandrie. Aujourd'hui on y voit une montagne de décombres qui a près

» y avoit eu dans cet endroit une chapelle an-
» tique consacrée à Sérapis & à Isis » Ces autorités ne laissent aucun doute sur l'antiquité du Sérapis Egyptien. L'histoire nous enseigne aussi qu'il étoit à certains égards le Pluton des Grecs, & un des symboles du soleil.

» Lorsque le Dieu de Synope, dit Plutarque (*u*),
» eut été transporté dans la ville d'Alexandrie,
» l'interprète Timothée, & Manethon de Sé-
» bennytus, conjecturèrent à la vue du cerbère
» & du dragon qui ornoient sa statue, qu'elle
» représentoit Pluton, & persuadèrent à Pto-
» lemée que ce Dieu étoit le même que Sé-
» rapis; car il ne portoit pas ce nom dans le
» pays d'où on l'avoit tiré. Il reçut donc à son
» arrivée celui de Sérapis que les Egyptiens
» donnent à Pluton ». Cependant il ne faut pas croire que le Pluton Egyptien fut comme celui des Grecs, le souverain des enfers, le Roi des ombres, & le juge de morts. Cette théologie née dans la Grèce étoit étrangère à Memphis (*x*). Porphyre nous l'enseigne en termes formels:
» Les prêtres d'Egypte entendoient par Pluton

de cent pieds d'élévation, & sous laquelle sont ensevelies les restes du *Serapeum*.

(*u*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*x*) Porphyre cité par Eusèbe, préparation évangélique, liv. 3.

» le soleil inférieur qui, près du solstice d'hi-
» ver demeurant sous la terre, parcourt, &
» éclaire un monde inconnu ». Voila pourquoi Callisthènes appelle Sérapis *le Dieu invisible de Synope*. Voilà pourquoi Julien en parlant de Pluton dit (y) : » Platon assure que les ames subli-
» mes des hommes vertueux sont portées de-
» vant ce Dieu que nous nommons aussi Sé-
» rapis, parce qu'il est invisible ».

On lui donnoit le nom d'invisible, parce que le soleil en approchant du solstice d'hiver demeure plus long-temps caché sous la terre, & semble se hâter de se dérober aux regards des peuples septentrionaux. Pour marquer son séjour de six mois dans l'hémisphère boréal, & de six autres dans les signes de l'hémisphère austral (z), on le peignoit sous deux couleurs différentes, tantôt lumineux, tantôt d'un bleu foncé. Le premier s'appeloit *Amoun* étincelant, ou supérieur; le second *Sérapis* ou *inférieur*. Voilà ce que les anciens, & sur-tout Jablonski, nous ont laissé de plus vraisemblable au sujet de cette divinité emblématique. Probablement que dans l'opinion des anciens phi-

(y) Julien, oraison 4.

(z) Macrob, saturnales, livre premier.

losophes de la Grece Pluton n'étoit aussi que le soleil inférieur; mais que sous le pinceau brillant des poëtes il devint le monarque des enfers.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XI.

A M. L. M.

De Harpocrates, *emblême du soleil.*

Au grand Caire.

MACROB nous apprend, Monsieur, que les Egyptiens tiroient du sanctuaire le simulacre du Soleil sous la forme d'un enfant, pour annoncer aux peuples le jour le plus court de l'année. Cette divinité emblématique se nommoit *Harpocrates* (*a*). Les Grecs en firent le Dieu du silence, parce qu'il étoit né tenant un de ses doigts sur sa bouche. Isis, dit Plutarque (*b*), enfanta au solstice d'hyver le tendre Harpocrates. Ce nom Egyptien signifie boiteux (*c*). On le représentoit avec cette incommodité pour marquer le mouvement lent & presqu'insensible du soleil arrivé au tropique. Horapollo, dans l'explica-

(*a*) Saturnales, livre premier.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

tion qu'il nous a laissée des hiéroglyphes, l'assure en ces termes (*d*) : « Les deux pieds » d'Harpocrates étoient joints ensemble de ma» niere qu'ils n'en formoient qu'un seul. Les » Egyptiens figuroient par cet emblême le cours » du soleil au solstice d'hiver ». Plutarque ajoute (*e*) qu'on le peignoit assis sur la fleur du lotus. On ne pouvoit donner à ce Dieu un symbole plus expressif, car ce superbe lis du Nil, comme l'appelle Hérodote, n'épanouit son calice qu'à la fin de l'automne.

Les Prêtres qui enveloppoient du voile de la fable les phénomènes les plus frappans de la nature, & qui en avoient composé une théologie énigmatique, disoient que Jupiter (Ammon) ayant eu d'abord les pieds joints ensemble, ne pouvoit marcher librement, que la honte qu'il ressentit de cette difformité, l'engageoit à vivre dans la solitude ; qu'Isis touchée de son sort, lui rendit l'usage de ses jambes en les séparant. On reconnoît à travers cette allégorie, Harpocrates, ou le soleil stationnaire au solstice d'hiver ; & par l'opération d'Isis, Ammon,

---

(*d*) Horapollo, hiéroglyphes, livre second.

(*e*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

ou l'aſtre des jours s'avançant d'un mouvement plus rapide lorſqu'il eſt parvenu à l'équateur.

Au reſte, les Egyptiens n'étoient pas les ſeuls à s'exprimer d'une manière ſymbolique. Tous les anciens peuples, ſur-tout dans l'enfance des langues, furent forcés d'adopter l'uſage des paraboles & des allégories. Avant l'invention des lettres, il falloit des figures ſenſibles pour parler à l'eſprit, & les métaphores que l'Hébreu & l'Arabe emploient ſi ſouvent, mettent le ſceau à leur antiquité. « Les Paphlagoniens, » au rapport de Plutarque (*f*), diſoient que le » ſoleil dormoit en hiver & veilloit en été; » & les Phrygiens, qu'il étoit enchaîné pen- » dant l'hiver, & qu'au printemps, il marchoit » délivré de ſes fers ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*f*) Traité d'Iſis & d'Oſiris.



LETTRE XII.

A M. L. M.

De Mendès, *ſymbole du ſoleil.*

Au grand Caire.

LA divinité dont je vais vous entretenir, Monſieur, fut vraiſemblablement le premier ſymbole du ſoleil. Les Egyptiens ayant reconnu qu'ils devoient à cet aſtre les richeſſes de leur pays, qu'il étoit la principale cauſe de l'inondation, que ſes rayons bienfaiſans portoient la chaleur & la vie dans toute la nature, qu'ils faiſoient germer les plantes & mûrir les moiſſons, le regardèrent comme la ſource première de la fertilité. Ils l'adorèrent ſous le nom de *Mendès* qui ſignifie *très-fécond* (g). Pour déſigner d'une manière ſenſible la puiſſance productive dont ils le croyoient doué, ils lui conſacrèrent le bouc comme le plus fécond des animaux. Cet animal fut nourri dans le temple de

(g) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

Mendès, comme l'image vivante du Dieu qu'il repréſentoit. Les habitans de la province Mendéſienne célébrèrent des fêtes en ſon honneur, portèrent le deuil à ſa mort, & eurent pour lui une vénération ſi extraordinaire, que la décence ne me permet pas de rapporter ce qu'Hérodote, Pindare, Plutarque & pluſieurs autres hiſtoriens en ont écrit, tant la ſuperſtition peut égarer les foibles humains ! Le père de l'hiſtoire (*h*) trompé par ce culte, a cru que *Mendès* ſignifioit véritablement *un Bouc.* Pluſieurs des écrivains de la Grèce ont adopté cette erreur. D'autres l'ont reconnue, & ont obſervé que *Mendès* étoit la divinité ſymbolique de la fécondité, le bouc ſon image vivante, & le ſoleil le principe. Suidas l'aſſure poſitivement (*i*): « Les Egyptiens, dit-il, honorent le bouc parce » qu'il eſt conſacré à la vertu générative ». Diodore de Sicile (*k*) & Horapollo (*l*) ſont du même ſentiment.

Les Grecs qui repréſentoient Pan avec les

(*h*) Hérodote, livre ſecond.

(*i*) Suidas au mot Mendès.

(*k*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*l*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

cornes,

cornes, les pieds & la queue d'un bouc, trouvèrent de l'analogie entre lui & le Dieu Egyptien. Ils donnèrent donc à Mendès le nom de Pan, & ils appelèrent *Panople* la ville de *Chemmis*, aujourd'hui *Achmim*, dans laquelle Mendès avoit un temple. Mais cette ressemblance n'étoit qu'apparente. Leur Pan gardien des bois, des cavernes, des montagnes, n'avoit que le titre de demi-Dieu, & celui de l'Egypte étoit au nombre des huit grandes Divinités. « Hercule, Bacchus & Pan, dit Hérodote (*m*), ont » été nouvellement reçus dans les temples de la » Grèce. Pan (c'est-à-dire) Mendès) est le plus » ancien des huit grands Dieux de l'Egypte ». Diodore de Sicile ajoute (*n*): « Les Egyptiens » honorent Pan d'un culte particulier. Presque » tous les temples possèdent sa statue, & les » Prêtres qui héritent du sacerdoce se font » initier d'abord à ses mystères ».

Ces passages nous autorisent à regarder *Mendès* comme le premier emblême du soleil. La raison même porte à le penser. En effet, avant d'être astronomes, avant d'avoir imaginé les tropiques, l'équateur, & observé les divers phénomènes

---

(*m*) Hérodote.

(*n*) Diodore de Sicile, livre premier.

que produit la révolution du ſoleil, les Egyptiens avoient dû remarquer ſa vertu productive. Pour la peindre d'une manière ſenſible, ils créèrent une Divinité emblématique que l'on nomma *Mendès*, *très-prolifique*, & dont le bouc fut l'image. Voilà pourquoi Diodore de Sicile (*o*) déclare que *Mendès* eſt le même qu'Oſiris. Effectivement l'un & l'autre repréſentent l'aſtre des jours, mais chacun d'eux peint des attributs différens. Ce qui ajoute un nouveau degré d'évidence à cette vérité, c'eſt que le *Phallus*, ſymbole de la génération, & particuliérement de *Mendès*, décoroit tous les Dieux dont je viens de parler, & ſervoit d'ornement à l'habit ſacerdotal des Egyptiens.

Je vous ai entretenu, Monſieur, des diverſes dénominations ſous leſquelles le ſoleil étoit adoré dans l'ancienne Egypte. Vous avez vu que ſous le nom fameux d'Oſiris, on le regardoit comme l'auteur du temps, qu'Ammon marquoit ſon paſſage à l'équateur, annonçoit le printemps, & le renouvellement de la lumière, qu'Hercule déſignoit alors ſa force bienfaiſante, que le règne glorieux d'Horus, le repréſentant dans les ſignes de l'été, annonçoit aux peuples l'ex-

(*o*) Diodore de Sicile, livre premier.

tinction des vents du sud, & les progrès de l'inondation; que Serapis étoit l'emblême de cet astre retournant de la ligne équinoctiale vers le tropique du capricorne, qu'Harpocrates marquoit la lenteur de son cours lorsqu'il est arrivé au solstice d'hiver, enfin que Mendès étoit le symbole de sa vertu fécondante. Ces attributs divers personifiés par les Prêtres, composèrent une théologie fabuleuse que le peuple regarda comme sacrée, & qui lui fit encenser des Divinités chimériques. Dans les lettres suivantes, je vous parlerai d'Isis & des Déités qui avoient du rapport avec elle. Par-tout vous reconnoîtrez le même esprit. Par-tout vous verrez des Prêtres étudier la nature, observer des effets astronomiques & physiques, & couvrir leurs découvertes d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIII.

A M. L. M.

D'Isis, ou de la Lune, divinité Egyptienne.

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, eurent pour la lune une vénération sans bornes. Dès la plus haute antiquité ils l'honoroient comme la Reine du Ciel (*p*). D'abord ils l'adorèrent sous son nom propre d'*Ioh* (*q*). Inachus le premier Roi d'Argos porta ce culte dans la Grèce cent vingt ans avant la naissance de Moyse (*r*) : « C'est là, dit » Eustathius (*s*) qu'une vache est le symbole d'Io » ou de la lune ; car dans la langue des Ar» giens la lune est appellée *Io* ». Jean Malala (*t*)

(*p*) Jérémie.

(*q*) *Ioh* en Egyptien signifie la lune. Pantheon Ægyptiacum de Jablonski, tome second.

(*r*) Jablonski, tome second.

(*s*) Commentaire sur Denis Periegetes.

(*t*) Chronologie de Jean Malala.

confirme ce ſentiment. « De nos jours les Grecs » appellent la lune Io dans un ſens myſtique & ca» ché». Après que la langue grecque eut prévalu ſur l'égyptienne, ce nom étranger parut myſtérieux, & ne fut d'uſage que dans l'enceinte des temples, où l'on conſervoit l'origine des anciens cultes, voila pourquoi Malala l'appelle myſtique.

Dans la ſuite les prêtres de l'Egypte attachés à l'obſervation des phénomènes de la nature, ayant remarqué dans la lune une influence directe ſur l'atmoſphère, les vents & les pluies, la regarderent, ainſi que le ſoleil, comme la ſource de l'inondation. Ils cherchèrent donc une expreſſion qui pût caractériſer cet effet, & la nommèrent *Iſis* qui en Egyptien ſignifie (*u*) *la cauſe de l'abondance*. Cet événement arriva 320 ans après le départ des Iſraélites. Ils donnèrent à cette époque au ſoleil & à la lune des ſurnoms propres à fixer leurs découvertes, & offrirent au peuple une nouvelle théologie. C'eſt à ce changement que l'on doit attribuer l'origine de la fable grecque, qui fait traverſer la mer à *Io* changée en vache, & la conduit en Egypte où elle reçoit le nom d'*Iſis* (*x*).

(*u*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome ſecond.

(*x*) Lucien, dialogue des Dieux, livre premier.

Lucien parfaitement inſtruit de l'ancienne mythologie met ces mots dans la bouche de Jupiter : « Conduiſez *Io* ſur les rives du Nil à travers les vagues de la mer. Qu'elle devienne » *Iſis* : qu'elle ſoit la Déeſſe des Egyptiens : » qu'elle augmente les eaux du fleuve & dé» chaîne les vents ».

La crue du Nil étant l'événement le plus important de ce pays, puiſque la vie de toute la nation en dépend, on en rechercha les cauſes avec un ſoin extrême. Les prêtres initiés aux myſtères, c'eſt-à-dire, inſtruits du ſens naturel des allégories dont ils berçoient la crédulité du vulgaire, connurent tout ce qui avoit rapport à l'inondation, & à quels ſignes on pouvoit juger ſi elle feroit médiocre, ou favorable. Leurs liaiſons intimes avec les Ethiopiens leur avoient procuré ſur ce point des lumières précieuſes qu"ils gardèrent pour eux. « Les pluies abon» dantes, dit Euſtathius (y), qui tombent pen» dant l'été dans l'Ethiopie, font enfler le Nil, » comme l'aſſurent Ariſtote, & Eudoxe, qui » diſent tenir cette connoiſſance des prêtres » Egyptiens ». Ils ſavoient auſſi que ces pluies devoient leur origne aux vents du nord. On

(y) Savant commentateur d'Homère ; Odyſſée, livre 4.

attribue, dit Pline (z), les pluies de l'Abissinie » aux vents étesiens qui y portent pendant l'été » les nuages des contrées septentrionales ». Ces effets sont purement physiques, & les savans ne l'ignoroient pas; mais pour dominer sur l'esprit du peuple, & le tenir asservi au joug de la religion, ils les enveloppoient de mystères, & étoient les seuls dépositaires de la science.

Le Nil commençant à croître à la nouvelle lune qui suit le solstice, les prêtres qui regardoient cet astre comme la mère des vents (le vautour symbole d'Isis, annonçoit qu'elle avoit la puissance d'engendrer & de lâcher les vents) (a) lui decernèrent l'honneur de ce phénomène. « Isis, dit Servius (b), est le génie du Nil. » Le sistre qu'elle porte à la main droite désigne » la crue & l'écoulement des eaux. Le vase » qu'elle tient de la gauche marque leur abon- » dance dans tous les canaux ». On lui érigea des temples dans les divers provinces, & elle eut par-tout des autels & des sacrificateurs. « Cophtos, dit Eusthathius (c) est une ville de

(z) Pline, livre 5, & Pomponius Mela, livre premier

(a) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(b) Servius, observations sur l'Ænéide, livre 8.

(c) Eusthathius le Grammairien.

la Thébaïde où *Io* est adorée sous le nom d'Isis. C'est dans ses fêtes qu'on célèbre avec le sistre la crue du Nil. Le peuple d'après le langage allégorique des prêtres crut qu'il devoit ce bienfait aux larmes de cette divinité. Les Egyptiens, au rapport de Pausanias étoient persuadés que les pleurs d'Isis avoient la vertu d'augmenter le Nil, & de le faire monter sur les campagnes. Les Cophtes ne sont point guéris de cette superstition. De nos jours ils disent qu'au solstice, il tombe une rosée qui fait fermenter les eaux du fleuve, & produit leur débordement. Ne sont-ce pas là les pleurs de la Déesse si célèbres parmi les anciens Egyptiens leurs pères ? Enfin on voulut établir une analogie marquée entre les phénomènes du cours de la lune, & ceux de l'inondation. Ils disoient comme l'assure Plutarque (*d*) « que les degrés de l'élé» vation des eaux répondoient aux phases de » cet astre, qu'à Eléphantine elles montoient » de vingt-huit coudées, nombre égal aux jours » de sa révolution, qu'à Mendès où se trouve » la crue la plus foible, elles approchoient de » sept coudées suivant les jours qu'elle met à » devenir moitié pleine, que le terme moyen

(*d*) Traité d'Isis & d'Osiris.

» de la crue qui se trouvoit à Memphis, étoit » de quatorze coudées, & avoit du rapport avec » le temps de la pleine lune ». Ce passage démontre avec quelle attention on cherchoit à connoître tout ce qui concernoit un événement qui intéressoit si particuliérement la félicité publique.

Les Egyptiens ayant nommé la lune *Isis* ou *la cause de l'abondance*, donnèrent cette épithete à la terre comme à la mère des fruits. On sait dit Macrob (*f*) qu'Osiris est le soleil, & Isis la terre. Isis en langue Egyptienne, ajoute Servius, designe la terre. Considérée sous ce rapport elle avoit beaucoup d'affinité avec la Cérès des Grecs. Cette observation n'a point échappé à Hérodote (*g*), qui déclare que c'est la même divinité. Cependant pour ne pas s'écarter de la théologie Egyptienne, il ne faut pas étendre cette dénomination au globe en général. Plutarque parfaitement instruit (*h*) de cette

---

(*e*) Servius sur l'Ænéide, liv. 8.

(*f*) Macrob, saturnales, livre premier.

(*g*) Hérodote, livre second.

(*h*) Plutarque a composé un traité complet sur Isis & Osiris, où l'on trouve des choses très-curieuses.

matière nous enseigne que les Prêtres ne décoroient du nom d'Isis que la partie de l'Egypte que le Nil arrose, & seulement en faisant allusion à sa fécondité; il ajoute que dans la langue sacrée, on appelloit l'inondation, le mariage d'Osiris avec Isis.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIV.

A M. L. M.

De Sothis, *étoile consacrée à Isis.*

Au grand Caire.

L'ASTRONOMIE ayant observé le cours de Sothis, & ses rapports avec Isis & l'inondation, proposa cette étoile à la vénération des peuples. Elle devint donc consacrée par la religion, & jouit d'une telle célébrité que plusieurs auteurs l'appelèrent Isis. Horapollo (*i*) s'exprime ainsi : » Isis est aussi le nom d'une étoile, appelée en Egyptien Sothis, & en grec Astrocyon. Les Egyptiens, ajoute Damascius (*k*), assurent que Sothis est la même qu'Isis.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, il est certain que Sothis ne désignoit point Isis, mais simplement la canicule, & particulièrement l'étoile qui brille à la tête de cette constella-

(*i*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(*k*) Damascius, vie d'Isidore.

tion. Les Egyptiens datoient de ſon lever le commencement de leur année civile. « En » Egypte dit Plutarque, on nomme Sothis l'é- » toile que les Grecs appellent la canicule, » & Sirius. Les conſtellations d'Orion, & du » chien, ſont conſacrées à Horus, & à Iſis ». L'aſtronome Théon (a) vient à l'appui de ce ſentiment. « Le chien ſe leve vers onze heu- » res de la nuit. C'eſt à cette époque que com- » mence l'année Egyptienne. Cet aſtre, & ſon » lever ont été conſacrés à Iſis ». Porphyre va plus loin : « le verſeau, dit-il, n'eſt point à » Memphis, comme à Rome, le commence- » ment de l'année, mais le cancer. Près de » ce ſigne eſt Sothis que les Grecs nomment le » chien. Les Egyptiens regardent le lever de » cette étoile comme le premier jour du mois, » & comme l'inſtant de la naiſſance du monde ». On peut joindre à ces autorités celle de Macrob : « L'antiquité aſſigne au ſoleil & à la » lune le lion & le cancer, parce qu'ils ſe

---

(*l*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(*m*) Phénomènes de Théon.

(*n*) Porphyre, de l'antre des Nymphes.

(*o*) Macrob, ſonge de Scipion, livre premier.

» trouvèrent dans ces ſignes lors de la création » de l'univers ». On peut croire que ces derniers mots marquent le temps, où les hommes après des nombreuſes obſervations ſur le mouvement des corps céleſtes formèrent de leurs découvertes un corps de doctrine auquel ils donnèrent le nom d'aſtronomie. Ils datèrent de cette époque *la naiſſance du monde.* Si cette conjecture eſt vraie elle prouve que les Egyptiens ſont les plus anciens aſtronomes de la terre, car c'eſt à eux que les écrivains attribuent ce langage allégorique.

Les citations que j'ai rapportées, Monſieur, démontrent que Sothis ne réprenſentoit point Iſis, mais qu'elle lui étoit ſimplement conſacrée. Les aſtronomes formèrent deux périodes qu'ils nommèrent ſothiques, parce qu'elles commençoient au lever de cet aſtre. Dans la première qui comprenoit 1461 ans, ils conſiderèrent principalement le cours du ſoleil, qui après cette longue révolution revenoit au même point du ciel dont il étoit parti. Dans la ſeconde dont la durée fut de 25 ans, ils eurent égard au cours du ſoleil & de la lune. Ils remarquèrent qu'après cet eſpace de temps les nouvelles lunes revenoient au même jour de l'année ſans cependant ſe trouver au même point du zodiaque. Ils ſe ſervirent de ce cycle

qui comprenoit exactement 309 révolutions lunaires pour régler les fêtes; car ils faisoient beaucoup d'attention aux néoménies.

Entre les raisons qui les portèrent à consacrer la canicule à Isis, celle-ci fut la principale : ils regardoient cette divinité comme la cause de l'inondation, & comme ils pouvoient au lever de Sothis juger du degré où les eaux s'éleveroient, ils la lui dédièrent. Horapollo nous le fait connoître d'une manière indubitable (*p*) : « Le lever de la canicule annonce par des signes » certains les événemens de l'année ». Ce passage doit s'entendre de la crue du Nil qui étoit le phénomène le plus important pour l'Egypte. Aussi Diodore de Sicile (*q*), nous apprend que les Egyptiens appelloient Sothis, *l'astre qui fait croître les eaux*.

Bochart & Kircher qui savoient que chez les Grecs Sothis étoit appellée *cynos* chien, & chez les Latins canicula, ont prétendu que ce mot avoit la même signification en Egyptien. C'est une erreur que Jablonski (*r*) a relevée d'une manière convaincante. Il prouve que ce nom

(*p*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(*q*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*r*) Pantheon Ægyptiacum, tome second.

vient de *Soth-Ois*, *le commencement du temps.* On ne pouvoit désigner d'une maniere plus convenable un astre du lever duquel on datoit le renouvellement de l'année civile, & d'une maniere allégorique la naissance du monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XV.

A M. L. M.

De Bubaste, divinité symbolique qui représentoit le croissant.

Au grand Caire.

VOUS savez, Monsieur, que les Egyptiens donnèrent différens noms au soleil pour caractériser ou ses effets, ou ses rapports avec la terre; ils suivirent la même méthode à l'égard de la lune. Chæremon écrivain sacré de l'Egypte, ne laisse aucun doute à ce sujet : « (*s*) tout » ce qu'on publie d'Osiris & d'Isis, toutes les » fables sacerdotales ont pour objet, & les pha- » ses de la lune, & le cours du soleil ».

Bubaste fut un des principaux attributs d'Isis. La théologie l'ayant personifié en forma une divinité en l'honneur de laquelle on bâtit une ville de même nom avec un temple qu'a décrit Herodote (*t*), & où l'on se rassembloit de

(*s*) Voyez porphyre, épître à Anebon.
(*t*) Hérodote, livre second.

toutes

toutes les parties de l'Egypte à certaine époque de l'année. Un chat étoit le ſymbole de cette déeſſe. Les prêtres le nourriſſoient d'alimens ſacrés, & lorſqu'il mouroit, ils embaumoient ſon corps, & le portoient en pompe au tombeau qu'on lui avoit deſtiné. Les anciens ont expliqué ce culte de diverſes manières, qui toutes me paroiſſent peu naturelles & que je ne rapporterai point. Les Grecs prétendent que quand Typhon déclara la guerre aux Dieux, Apollon ſe changea en vautour, Mercure en Ibis, & Bubaſte en chat, & que la vénération du peuple pour ce dernier animal avoit pris naiſſance dans cette fable; mais ils prêtent leurs idées aux Egyptiens qui penſoient bien différemment. Quoi qu'il en ſoit, le chat étoit extrêmement honoré en Egypte, & un ſoldat Romain ayant eu l'imprudence d'en tuer un, fut incontinent aſſommé par la populace.

Bubaſte dans le langage des prêtres étoit cenſée la fille d'Iſis, & la repréſentoit même en certaines circonſtances; voilà pourquoi les Grecs qui honoroient la lune du nom de Diane le donnèrent auſſi à la divinité Egyptienne. Bubaſte, dit Herodote (*u*), eſt appellée Diane

---

(*u*) Hérodote, livre ſecond.

par les Grecs. Les Egyptiens lui attribuoient la vertu de secourir les femmes enceintes, comme l'atteste l'antiquité. (*x*) Nicharche l'assure aussi en parlant d'une Dame qui avoit heureusement accouché sans l'invoquer. « C'est ainsi » que l'office de Bubaste a été rendu inutile. » Si les femmes enfantent de la même manière » que *Philænium*, que deviendra le culte de la » Déesse ?

Les Grecs & les Latins, disciples des Egyptiens reconnurent dans Diane la même puissance, & Horace ne crut point indigne de son pinceau de lui adresser cette strophe (*y*):

Gardienne des forêts, vierge pure,
Qui invoquée trois fois, viens au secours
Des filles enceintes, déesse à trois visages,
Dont le pouvoir les ravit à l'empire de la mort.

Le Philosophe cherchera l'origine de cet ancien culte dans les loix que la nature impose aux femmes, & qui suivent en quelque sorte les révolutions lunaires. Les physiciens & les poëtes le couvrirent d'allégories inintelligibles au peuple.

Une ressemblance parfaite n'existe point

(*x*) Antologie, livre premier.

(*y*) Horace, liv. 3. Ode 22.

entre les deux divinités dont je viens de parler. Les Grecs constituoient Diane reine de la chasse & des forêts, attribut que les Egyptiens ne reconnoissoient point en Bubaste. Les premiers ajoutoient qu'elle étoit fille de Jupiter & de Latone, & Bubaste devoit le jour à Osiris & à Isis.

Une coutume barbare s'étoit introduite dans les fêtes célébrées en l'honneur de Bubaste que les Grecs appelèrent aussi *Ilithia* ou *Lucine*, pour marquer qu'elle présidoit aux accouchemens. Les Egyptiens l'adoroient sous ce nom dans la ville d'*Ilithia* située près de Latopolis (z). » Dans cette ville, dit Plutarque (a), on brûloit » des hommes vivans, appellés Typhons, » comme l'assure Manethon. On dissipoit leurs » cendres en les jettant aux vents ». « Amosis, » continue Porphyre (b) qui cite le même fait, » abolit ces sacrifices sanguinaires, & substitua » aux victimes humaines des figures de cire » de grandeur naturelle ». D'un autre côté Hé-

(z) Strabon, livre 17, fait mention de cette ville dont on ne retrouve plus aujourd'hui les ruines.

(a) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(b) Porphyre, de l'abstinence.

rodote (*c*) ſoutient avec chaleur que les Egyptiens ne ſe ſont jamais rendu coupables de ce crime. » Comment, s'écrie-t-il, un peuple qui ſe » réſout à peine à immoler un petit nombre » d'animaux, auroit-il pu verſer le ſang humain » ſur les autels des Dieux ? »

Les témoignages étant très-poſitifs de part & d'autre, il eſt raiſonnable de penſer que les Arabes paſteurs qui ſubjuguèrent l'Egypte, bien avant l'arrivée des Iſraélites, y portèrent un uſage barbare, établi parmi eux, dès la plus haute antiquité (*d*). Ce qui donne de la vraiſemblance à cette opinion, c'eſt que les

---

(*c*) Hérodote, livre ſecond; au rapport de cet hiſtorien, les Egyptiens n'immoloient que des porcs, des veaux, des bœufs & des oies.

(*d*) Les Arabes Dumaténiens égorgeoient chaque année un enfant, & l'enſeveliſſoient ſous l'autel. Ils ſe ſervoient de ſon cadavre comme d'un ſimulacre divin. *Porphyre de l'abſtinence, livre ſecond.* Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que les Arabes immoloient des victimes humaines. Mahomet qui leur reproche avec force cette coutume abominable, l'a abſolument détruite parmi eux. En parcourant la terre d'une extrêmité à l'autre, & en remontant à l'origine des peuples, on voit avec étonnement qu'il n'en eſt point chez leſquels la ſuperſtition n'ait offert aux Dieux des hommes en ſacrifice.

Egyptiens cessèrent de verser le sang humain, aussi-tôt que le Pharaon Amosis eut enlevé Héliopolis à ces féroces conquérans, & les eut chassés vers les frontières de l'Arabie.

Il me reste, Monsieur, à résoudre une question qui se présente ici naturellement. Comment pouvoit-on appeller Bubaste la fille d'Isis, puisqu'elle étoit également un symbole de la lune ? La théologie Egyptienne explique facilement ces contradictions apparentes. Isis étoit le nom général de la lune, Bubaste un attribut particulier. Le soleil en conjonction avec l'astre des nuits formoit le mariage céleste d'Osiris & d'Isis ; le croissant qui paroît trois jours après se nommoit allégoriquement leur fille. C'est dans ce sens que les Hébreux appelèrent le même phénomène *la naissance de la lune*, & qu'Horace dit : (*e*) Rustique Phidilé, si tu lèves les mains au ciel, au moment de la lune naissante, &c. Ces observations nous apprennent pourquoi dans la ville d'Ilithia où l'on adoroit Bubaste, le troisième jour du mois lunaire étoit consacré par un culte particulier (*f*). En effet,

(*e*) Horace, ode 23.

(*f*) Eusebe, préparation évangélique, livre 3, rapporte ce fait.

c'eſt trois jours après la conjonction que la lune dégagée des rayons du ſoleil, paroît en croiſſant, & eſt viſible à nos regards. Les Egyptiens célébroient donc alors une ſolemnité en l'honneur de Bubaſte, qui dans leur langue ſignifie *lune nouvelle* (g). Le croiſſant dont ſa tête étoit couronnée, exprime d'une manière ſenſible l'intention des prêtres en créant cette divinité ſymbolique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(g) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome ſecond.



LETTRE XVI.

A M. L. M.

De Butis, divinité symbolique qui représentoit la pleine lune.

Au grand Caire.

Les Egyptiens, Monsieur, revérèrent aussi sous le nom de *Buto* ou de *Butis*, une Divinité emblématique, qui, à certains égards, étoit la même qu'Isis. Ils construisirent en son honneur la ville de Butis sur la branche du Nil, qui, coulant près de Sebennytus, aujourd'hui Samanout, se décharge dans le lac de Bourlos. Cette déesse y fut adorée dans le temple magnifique dont je vous ai donné la description d'après Hérodote (*h*), & dont le sanctuaire composé d'un seul bloc de granit de soixante pieds en tout sens, est la pierre la plus grande & la plus pesante dont il soit parlé dans l'histoire des na-

(*h*) Lettres sur l'Egypte, tome premier.

tions (i). L'oracle de Butis devint très-fameux & on alla le consulter de toutes les provinces de l'Egypte. Les Grecs qui ont tiré leur mythologie des fables sacerdotales, donnèrent à cette divinité le nom de Latone (i). Les Egyptiens prétendoient qu'elle avoit nourri Horus & Bubaste, & que l'île où son temple étoit bâti, flottoit sur les eaux. Les Grecs imitant leurs précepteurs, publièrent que Latone mère d'Apollon & de Diane (k), s'étoit réfugiée à Delos qui voguoit au gré des vents. Cette réflexion du

---

(i) Le bloc qui composoit ce sanctuaire n'avoit que cinq côtés, car le plafond étoit formé d'une autre pierre. Ces côtés avoient 60 pieds en carré, & six d'épaisseur, ce qui donne 84,808 pieds cubiques. Or, ce nombre étant multiplié par 184 livres, qui sont le poids d'un pied cube de granit, donne 15,604,672 livres, & en retranchant de ce calcul 604,672 livres pour l'ouverture de la porte dont l'historien ne donne pas les dimensions, il restera pour la pesanteur de cette pierre énorme 15,000,000 de livres. Cette masse surpasse de beaucoup toutes celles qui ont été mues sur la terre par la puissance humaine.

(i) Hérodote, liv. 2.

(k) Vous avez vu qu'Apollon & Diane adorés dans la Grèce, étoient les mêmes que Horus & Bubaste.

père de l'histoire (*l*) : comment une île peut-elle être mobile & surnager, ne les arrêta point. Ils adoptèrent l'allégorie Egyptienne, & s'accommodèrent à leur théologie. Les poëtes la revêtirent ensuite de couleurs brillantes, & le peuple qui ne pouvoit en pénétrer le sens, encensa des chimères.

Examinons, Monsieur, quel étoit le but des prêtres en la publiant, car ce doit être l'objet de nos recherches. Vous savez qu'ils étudioient avec soin tous les phenomènes de la nature. Sous un climat dont la température est beaucoup plus constante que celle de l'Europe, ils en suivoient les variations avec plus de facilité. Des observations de plusieurs siecles (*m*) conservées dans les archives sacrées, & déposées dans les sanctuaires, leur avoient appris à prévoir ce qui devoit arriver dans chaque saison de l'année. Ils avoient remarqué que pendant le temps de la nouvelle lune, les rosées étoient plus rares, & qu'elles devenoient extrêmement abondantes quand elle étoit pleine. Ils attri-

---

(*l*) Hérodote, liv. 2.

(*m*) Un peuple qui avoit une période de 1461 ans, devoit depuis un grand nombre de siècles, avoir observé ciel & tous les phénomènes de la nature.

buoient à cet aſtre une grande influence ſur l'atmoſphère, la vertu d'attirer les vapeurs des lacs & des fleuves, & de les verſer enſuite ſur la terre en gouttes inſenſibles. Ils firent donc de la pleine lune une divinité qu'ils nommèrent Butis. D'après leurs principes, ils placèrent ſon ſéjour ſur le bord d'un grand lac, comme ſi elle eût dû plus facilement s'abreuver de ſes eaux. Cette doctrine, ſoit qu'elle ait paſſé de l'Egypte dans les autres parties du monde, ſoit que les phyſiciens l'aient cru fondée ſur des phenomènes véritables, a été adoptée par pluſieurs des anciens & des modernes.

« (*n*) Les Stoïciens prétendoient que le ſoleil » enflammoit ſes rayons des eaux de la mer, » & que la lune attiroit à elle l'humidité douce » des lacs & des fontaines. On rapporte, dit Pline (*o*), que les eaux douces ſont l'aliment de la lune, & que le ſoleil ſe nourrit de celles de la mer. « Lorſque la lune eſt pleine, dit » Macrob (*p*), l'air ſe réſout en pluies, ou ſi » le ciel eſt ſerein, il diſtille une roſée abon» dante ; c'eſt ce qui a fait dire au Lyrique

(*n*) Plutarque.

(*o*) Pline, livre ſecond.

(*p*) Macrob, ſaturnales, livre 8.

» Alcman que la rosée étoit fille de l'air ». Parmi les naturalistes modernes, M. Mile (q) a adopté ce sentiment : « Dans un beau jour & » sur-tout au printems, une vapeur subtile & » froide est attirée par la lune dans la région » moyenne de l'air. Condensée bientôt en gouttes » insensibles, elle humecte la terre d'une rosée » abondante, & fournit aux plantes une nour- » riture convenable ».

Je ne cite point, Monsieur, ces autorités comme des faits indubitables. On ne peut disconvenir que la lune n'ait beaucoup d'influence sur l'air qui environne notre globe ; mais je crois qu'il seroit difficile de prouver qu'elle soit douée de la puissance d'élever vers elle les exhalaisons des eaux. Cette vertu est celle du soleil, qui dilatant les particules de l'élément humide, & les rendant plus légères que l'air ambiant, les force à monter dans l'atmosphère jusqu'à ce qu'elles y soient en équilibre. Mais les anciens ont-ils ignoré l'attraction ? Les passages que j'ai cités ne tendent-ils pas à prouver qu'ils connoissoient ce phenomène, & qu'ils savoient qu'il étoit plus sensible lorsque les deux astres qui nous éclairent se trouvoient en op-

(q) Histoire naturelle, tome second.

position ? Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens placés ſous un ciel brûlant, preſque jamais rafraîchi par les pluies ſalutaires qui tombent dans les autres climats, & qui ſeroit inhabitable ſi les roſées (*r*) des nuits ne rendoient la vie aux végétaux, obſervèrent avec ſoin ce qui pouvoit les produire. S'étant apperçus qu'elles étoient plus abondantes pendant la pleine lune, ils en créèrent une divinité qui préſidoit aux roſées.

C'eſt ſur-tout quand la lune eſt pleine, dit Plutarque (*ſ*), que la roſée tombe en plus grande abondance (*t*). En Egypte, à Bactres & à Babylone, ajoute Théophraſte, où les pluies déſaltèrent rarement la terre, les roſées ſont l'aliment des plantes. Voilà pourquoi l'Ecriture-Sainte (*u*) promet ſouvent aux Iſraélites qui habitoient un climat aſſez ſemblable à celui de l'Egypte, la roſée comme une faveur inſigne,

(*r*) Ces roſées ſont ſi abondantes, ſur-tout pendant l'été, que la terre en eſt profondément imbibée, & qu'on croiroit le matin qu'il eſt tombé de la pluie pendant la nuit.

(*ſ*) Plutarque, liv. 3.

(*t*) Théophraſte, hiſtoire des Plantes, liv. 8.

(*u*) Genèſe, chapitre 28.

& annonce ſon refus comme un châtiment. Pour ſentir vivement l'effet de ces promeſſes & de ces menaces, que l'on tranſporte pour un moment le ſoleil dévorant de ces contrées en France, & que l'on examine ce qui arriveroit dans ce riche royaume, ſi ſeulement pendant une année, le ciel devenu d'airain n'y répandoit ni pluie, ni roſée. On verroit bientôt les campagnes brûlées, les ſources de la fecondité taries, & les animaux périr.

Enfin les Egyptiens obſervateurs attentifs avoient diviſé (x) le temps depuis le croiſſant juſqu'à la pleine lune en trois parties égales. Ils appeloient la première époque *un don imparfait*, & la troiſième qui comprend depuis le onze juſqu'au quinze, étoit nommée par excellence *le don parfait*, parce qu'alors les roſées tombent en abondance. Le nom de Butis ſous lequel ils honoroient leur divinité ſymbolique, marquoit préciſément le phenomène dont ils la croyoient la cauſe, car il ſignifie : *l'aſtre qui attire l'humidité*, ou *la mère de la roſée* (y).

Vous jugez bien, Monſieur, d'après le génie des prêtres, qu'ils avoient caché ſous des allé-

---

(x) Proclus, Timée de Platon.

(y) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome ſecond.

gories ces effets naturels. Voici la fable qu'ils avoient inventée, & qu'Hérodote (z) nous a conservée : « Les Egyptiens disent que Latone » (Butis) qu'ils mettent au nombre des huit » grandes divinités, habitant la ville de Butis » où l'on voit son oracle, reçut Horus en dépôt » des mains d'Isis, & le cacha dans une île qui » surnage. Elle le conserva contre les attentats » de Typhon, qui, cherchant le fils d'Osiris, se » rendit en ce lieu ; car ils prétendent qu'Horus, » autrement Apollon, & Bubaste que nous » nommons Diane, doivent le jour à Osiris & » Isis ».

Vous connoissez, Monsieur, les effets destructeurs du vent du sud qui élève des tourbillons de poussière enflammée, & étouffe les hommes & les animaux surpris au milieu des sables. Un des plus pernicieux est d'empêcher absolument les rosées de tomber, & de priver l'Egypte de cet aliment nécessaire à la vie des végétaux. Ce fléau est le tyran Typhon qui cherche le fils d'Osiris pour le mettre à mort. Mais Isis l'a confié à la garde de Butis, dont le séjour est placé au milieu des eaux ; c'est-à-dire que le soleil en pompant leurs exhalaisons,

(z) Hérodote, liv. 2.

& la pleine lune en exerçant ſon influence ſur l'atmoſphère, font ceſſer les maux que cauſe le *Khamſin*, & rendent à la terre les roſées ſalutaires qui raniment toute la nature. Voilà, je crois, l'interprétation naturelle de cette fable ſacerdotale.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVII.

A M. L. M.

Du Nil *adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.*

Au grand Caire.

JE vous ai représenté, Monsieur, le Nil comme un fleuve auquel l'Egypte doit sa fertilité & ses richesses; je vais maintenant vous le peindre comme une divinité à laquelle la superstition érigea des autels. Vous concevez de quelle importance il est pour cette contrée, puisque sans le secours de ses eaux fécondes, elle se convertiroit en un désert. La grandeur des avantages qu'il procure marqua le terme de la vénération des peuples. Ils la portèrent jusqu'au délire (*a*). La religion, dit Plutarque, n'offrit à aucun des Dieux un culte plus solemnel qu'au Nil. Au reste les Egyptiens n'ont pas été les seuls à déifier les fleuves (*b*). Les anciens Grecs

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.
(*b*) Maxime de Tyr.

&

& les Indiens leur accordèrent aussi les honneurs divins. Mais les prêtres de l'Egypte les surpassèrent par la pompe de leurs cérémonies. Ils ne semblèrent même adorer Osiris & Isis qu'à cause de leurs rapports avec le Nil, & de leur influence marquée sur ses eaux.

Ils l'appelèrent d'abord *Iaro* (c) qui signifie *fleuve*. Long-temps il conserva cette dénomination générale, & l'on peut croire que lorsqu'Homère écrivoit, il n'en avoit point d'autre, puisque ce poëte géographe le nomme simplement le fleuve d'Egypte. Après que l'on eut observé, peut-être pendant des siècles, les phénomènes de sa crue, on lui donna l'épithète de *Neilon*, *qui croît à certaine époque* (d). Cette expression caractéristique adoptée par tous les peuples de la terre fit oublier l'ancien nom. Hésiode est le premier auteur qui l'ait employée, d'où l'on peut conjecturer que ce poëte est postérieur à Homère. Thétis, dit-il, a produit

(c) Genèse, chapitre 41. Ce nom en Cophte signifie aussi fleuve. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

(d) Ce mot vient de l'Egyptien *Nei Alei*, *qui croît à certaine époque*. Les Grecs en ont fait *Neileon*, & les Latins Nilus. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

de l'Océan les grands fleuves, le Nil, l'Alphée, & l'Eridan fameux par ses gouffres profonds (*e*).

Les Ethiopiens & les Egyptiens le désignoient sous des noms différens. Dénis Périégètes (*f*) nous l'apprend en ces mots : « Le fleuve qui arrose » dans ses longs détours les campagnes de l'E» thiopie s'appelle *Siris*, mais à l'instant où il » baigne de ses eaux azurées les murs de Siène, » il reçoit le nom de Nil ». Les ruisseaux, ajoute Priscien (*g*), qui forment ce grand fleuve se précipitent des montagnes situées à l'Orient de la Libye. Les Ethiopiens le nomment *Siris* & les cultivateurs de Siène *Nil*.

Le peuple d'Egypte ne crut pouvoir assez faire éclater sa reconnoissance envers un fleuve auquel il devoit en partie son existence. Aussi les dénominations pompeuses de père (*h*), de conservateur du pays, & d'Osiris terrestre, lui furent-elles prodiguées. On publia que les Dieux avoient pris naissance sur ses bords (*i*) ; ce qui

---

(*e*) Théogonie d'Hésiode.

(*f*) Denis Périégetés, description de l'univers.

(*g*) Priscien, Pline, livre 5, & Solin confirment ces autorités.

(*h*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*i*) Diodore de Sicile, livre premier.

doit ſe prendre dans un ſens allégorique. Nilopolis (*k*) fut fondée en ſon honneur, & l'on y bâtit un temple ſuperbe. Hérodote (*l*) nous apprend que dans les villes conſidérables il ſe trouvoit des prêtres conſacrés au Nil, dont l'occupation principale étoit d'embaumer les corps de ceux qui avoient été tués par des crocodiles, ou qui s'étoient noyés dans ſes eaux. « On voyoit, dit Pallade (*m*), dans un bourg » de l'Egypte, un temple remarquable par » ſa grandeur, où l'on avoit placé une ſtatue » de bois fameuſe par l'adoration des peuples. » Les prêtres impies la portoient de ville en » ville, en l'honneur du Nil. La fécondité de » ce pays, ajoute Libanius (*n*), eſt un don du » Nil. On invite ce Dieu par des cérémonies » ſacrées à aſſiſter au feſtin ſplendide qu'on lui » prépare tous les ans, afin qu'il inonde les » terres. Si ceux qui préſident aux choſes di» vines manquoient d'obſerver cette ſolemnité » au temps marqué, il ceſſeroit de porter la » fertilité dans les plaines de l'Egypte.

(*k*) La ville du Nil. Voyez Etienne de Byſance.

(*l*) Hérodote, livre ſecond.

(*m*) Pallade, chapitre 57.

(*n*) Libanius, oraiſon pour les temples.

Il eſt évident, Monſieur, que les prêtres abuſant de la crédulité du vulgaire, inſtituerent ce culte ſuperſtitieux dont ils connoiſſoient la vanité, pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, & être regardés comme les diſpenſateurs de l'abondance. La théologie énigmatique qu'ils avoient compoſée, & dont le voile des hiéroglyphes déroboit la connoiſſance au peuple, ſervoit merveilleuſement leurs vues, & ils employoient toutes les lumières de leur eſprit pour la rendre reſpectable. Ces obſervations peuvent s'appliquer à bien des nations.

La grande fête du Nil arrivoit au ſolſtice d'été, temps où l'inondation commence. « Cette ſolemnité, dit Héliodore (o), eſt la plus célèbre du pays. Les Egyptiens accordent à leur fleuve les honneurs divins, & le révèrent comme la première de leurs divinités. Ils publient qu'il eſt le rival du ciel, puiſque ſans le ſecours des nuages & des pluies, il arroſe les campagnes ».

Un nilomètre étoit le ſymbole de ſa crue. Au moment où elle commençoit, les prêtres le tiroient du temple de Sérapis, & le portoient

(o) Héliodore, liv. 9.

en pompe dans les bourgs & les villes. C'est la ſtatue de bois contre laquelle Pallade ſe déchaîne. Lorſque les eaux baiſſoient, ils la dépoſoient dans le ſanctuaire. Outre cet emblême ils avoient encore ſculpté ſur la pierre une image de l'inondation, conſacrée au dieu du Nil. Voici ce qu'en rapporte Pline (*p*) en parlant des Baſaltes: « La plus grande que l'on con-
» noiſſe, eſt celle qui fut placée dans le temple
» de la paix par l'empereur Veſpaſien. Elle
» repréſente le Nil avec ſeize enfans qui jouent
» autour de lui. Ils déſignent le nombre des
» coudées où montent les eaux ».

Telles furent, Monſieur, les opinions religieuſes des anciens Egyptiens au ſujet du Nil, & les fêtes que la ſuperſtition établit en ſon honneur. Elles ne ſont pas entiérement éteintes de nos jours. La pompe avec laquelle on ouvre chaque année le canal qui porte les eaux au grand Caire, en conſerve encore la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*p*) Pline, liv. 36.



LETTRE XVIII.

A M. L. M.

D'Apis, bœuf sacré de l'Egypte, adoré par le peuple.

Au grand Caire.

APIS devint fameux en Epypte, & la renommée porta son nom chez les peuples voisins. Pomponius Mela (*q*), Ælien (*r*) & Lucien (*ſ*), qui rapportent les temoignages des prêtres, nous disent qu'il étoit généralement adoré dans le pays, & que sa divinité étoit prouvée par des caractères évidens (*t*). Alexandre après avoir conquis ce royaume, ne dédaigna pas de lui offrir des sacrifices. Titus (*u*), Adrien (*x*), & Ger-

(*q*) Pomponius Mela, livre premier.

(*r*) Ælien, livre 11.

(*ſ*) Lucien.

(*t*) Arrien, expédition d'Alexandre.

(*u*) Suétone, vie de Titus.

(*x*) Spartien, vie d'Adrien.

manicus (*y*) allèrent le visiter & lui rendirent des hommages. Sans doute que ces grands princes reconnoissoient la vanité de ce culte ; mais la curiosité les portoit à s'instruire des mystères dont les Prêtres enveloppoient leur Dieu, & le désir de gagner l'affection des Egyptiens les engageoit à encenser leur idole.

Les écrivains les plus sages, & les mieux instruits de la religion Egyptienne, nous enseignent qu'Apis n'étoit qu'une divinité symbolique. « Parmi les animaux consacrés à d'an- » ciennes observations, dit Ammien Marcel- » lin (*z*), Mnevis & Apis sont les plus célè- » bres. Le premier est un emblême du soleil, » le second de la lune ». Porphyre (*a*) nous apprend qu'Apis portoit les signes caractéristiques de ces deux astres, & Macrob (*b*) qui confirme cette opinion, ajoute qu'il leur étoit également consacré.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un bœuf

(*y*) Annales de Tacite, liv. 2.

(*z*) Ammien Marcellin, livre 22.

(*a*) Porphyre cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*b*) Macrob, saturnales.

devenu l'objet de l'adoration publique ne devoit pas naître comme le reste des animaux. Aussi les prêtres publioient que son origine étoit céleste. « Rarement il naît un Apis, dit Pom- » ponius Mela (*c*). Il n'est point produit suivant » les loix de la génération ordinaire. Les Egyp- » tiens assurent qu'il doit le jour au feu céleste ». Plutarque (*d*) explique ce passage : les prêtres prétendent que la lune répand une lumière générative, & qu'aussitôt qu'une vache qui appéte le mâle en est frappée elle conçoit Apis. Aussi remarque-t-on en lui des signes de cet astre.

Telles étoient les fables qu'avoient soin de répandre ceux qui présidoient aux choses divines. Le vulgaire auquel ce Dieu emblématique présageoit l'abondance, les recevoit avec avidité, & les croyoit aveuglément. Pline (*e*) a décrit les caractères qui faisoient reconnoître ce bœuf sacré : « Une tâche blanche semblable au croissant » placée sur le côté droit, une grosseur sous » la langue étoient les signes distinctifs d'Apis ».

(*c*) Pomponius Mela, livre premier.

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, livre second, dit la même chose.

(*e*) Pline, liv. 8. Ælien, liv. 11, confirme cette description.

Lors donc qu'une vache que l'on jugeoit atteinte des rayons lunaires avoit mis bas, les écrivains ſacrés alloient examiner le veau, & s'ils le trouvoient conforme à cette deſcription, ils annonçoient au peuple la naiſſance d'Apis & la fécondité.

« Auſſi-tôt, dit Ælien (*f*), on bâtiſſoit au » nouveau Dieu un édifice tourné vers le ſoleil » levant, ſuivant les préceptes de Mercure, » & on l'y nourriſſoit de lait pendant quatre » mois. Ce terme expiré, les prêtres ſe rendoient » en pompe à ſa demeure, & le ſaluoient du » nom d'Apis ». Ils le plaçoient enſuite dans un vaiſſeau magnifiquement orné, couvert de riches tapis, & tout brillant d'or, & le conduiſoient à Nilopolis en chantant des Hymnes & en brûlant des parfums. On l'y gardoit quarante jours (*g*). Durant cet eſpace de temps, les femmes ſeules avoient la permiſſion de le voir, & le ſaluoient d'une manière que je ne rapporterai pas, mais qui eſt conſtatée par des autorités reſpectables. Le reſte de ſa vie, elles n'étoient plus admiſes en ſa préſence. Après

---

(*f*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

(*g*) Diodore de Sicile, livre premier. Euſebe, préparation évangélique, liv. 3, rapporte le même fait.

que le Dieu avoit été inauguré dans cette ville le même cortège suivi d'une multitude innombrable de bateaux somptueusement décorés, le transportoit à Memphis (*h*). On y achevoit les cérémonies de son inauguration, & il devenoit sacré pour tout le monde. (*i*) Apis étoit superbement logé, & le lieu où il couchoit se nommoit mystiquement *le lit*. Strabon (*k*) ayant visité son palais le décrit ainsi : « L'édifice où » l'on renferme Apis, est situé près du tem- » ple de Vulcain. On le nourrit dans un appar- » tement sacré devant lequel s'ouvre une grande » cour. La maison dans laquelle on garde la » vache qui l'a produit en occupe un des côtés. » Quelquefois pour satisfaire la curiosité des » étrangers, on le fait sortir dans cette cour. » On peut en tout temps le voir par une fenêtre ; » mais les prêtres le produisent aussi aux re- » gards du public ». Une fois par an, dit *Solin*, on lui présente une genisse & le même jour on la met à mort.

Un bœuf né d'une manière si merveilleuse

(*h*) Ammien Marcellin.

(*i*) Pline, liv. 8.

(*k*) Strabon, l. 17.

devoit avoir une ſcience ſurnaturelle. Auſſi les prêtres publioient qu'il prédiſoit l'avenir par des geſtes, des mouvemens & d'autres manières qu'ils interprêtoient à leur fantaiſie. » Apis, dit Pline (*l*), a deux temples appelés » lits, qui ſervent d'augure au peuple. Quand » on vient le conſulter, s'il entre dans l'un, le » préſage eſt favorable, & funeſte s'il paſſe dans » l'autre. Il donne des réponſes aux particu- » liers en prenant de la nourriture de leurs » mains. Il en refuſa de celle de Germanicus » qui mourut bientôt après ». Il ſeroit injuſte de penſer que cet écrivain reſpectable ajoutât foi à des ſemblables augures. Il rapporte les opinions des Egyptiens, & ſe contente de citer des faits ſans produire ſon jugement.

(*m*) Diogènes de Laerce nous apprend auſſi que pendant le ſéjour de l'aſtronome Eudoxe en Egypte, Apis parut lécher le bord de ſa robe, & que les prêtres prédirent qu'il deviendroit célèbre, mais que ſa carrière ſeroit de courte durée. Enfin divers hiſtoriens rapportent que les enfans qui jouoient autour du bœuf ſacré ſe ſentant tout-à-coup inſpirés pénétroient

(*l*) Pline, livre 8.

(*m*) Diogènes de Laerce, liv. 7.

dans l'avenir, & dévoiloient les événemens futurs. Jusqu'à quel point la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes ! & ils se glorifient de leurs connoissances !

Vous avez vu, Monsieur, l'installation d'Apis. Chaque année on célébroit sa naissance pendant sept jours. (*n*) Les peuples s'assembloient pour lui offrir des sacrifices, & ce qui doit surprendre, on lui immoloit des bœufs (*o*). Cette solemnité ne se passoit point sans prodige. Ammien Marcellin qui a recueilli les témoignages des anciens nous les fait connoître en ces mots : (*p*) Durant les sept jours où les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis, les crocodiles oublient leur férocité naturelle, deviennent doux, & ne font de mal à personne.

Cependant ce bœuf si honoré ne devoit point passer un terme mystérieux fixé à ses jours. » Apis, dit Pline (*q*), ne peut vivre au-delà » d'un certain nombre d'années. Lorsqu'il y est

---

(*n*) Nicetas.

(*o*) Hérodote, livre second, rapporte ce fait.

(*p*) Ammien Marcellin, livre 22. On peut ajouter le témoignage de Solin, qui cite le même fait.

(*q*) Pline, liv. 8.

» parvenu, on le noie dans la fontaine des » prêtres, car il n'eſt pas permis, ajoute Am» mien Marcellin, de le laiſſer prolonger ſa » vie au-delà de l'époque que l'autorité des livres » ſacrés lui a preſcrite ». Lorſque cet événement arrivoit, on l'embaumoit & on le deſcendoit ſecrétement dans les ſouterrains deſtinés à cet uſage. Dans cette circonſtance les prêtres annonçoient qu'Apis avoit diſparu ; mais quand il mouroit naturellement avant ce terme, ils publioient ſa mort & portoient ſon corps ſolemnellement dans le temple de Sérapis.

» (r) On voyoit à Memphis un temple an» tique de Sérapis, dont l'abord étoit défendu » aux étrangers, & où les prêtres eux-mêmes » n'entroient que lorſqu'on inhumoit Apis. C'é» toit alors, dit Plutarque (ſ), que l'on ouvroit » les portes appellées *Lethès* & *Cocythe* (de » l'oubli & des lamentations,) qui rendoient un » ſon rude & perçant ».

Ammien Marcellin & Solin peignent d'une manière énergique la déſolation générale des

---

(r) Pauſanias.

(ſ) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris. Ces portes étoient celles du temple de Sérapis.

Egyptiens qui demandoient au ciel un autre Apis, avec des cris & des gémiffemens, & Lucien (*t*) la repréfente fort plaifamment. « Lorf- » qu'Apis meurt, eft-il quelqu'un affez amou- » reux de fa longue chevelure pour ne pas la » couper fur le champ, & faire éclater fur fa » tête tondue les fignes de fa douleur » ?

Il importe, Monfieur, de connoître le terme prefcrit aux jours d'Apis, parce qu'il nous indiquera quel étoit le but des prêtres en créant ce Dieu fymbolique. Plutarque nous donne quelques éclairciffemens à ce fujet (*u*) : le nombre de cinq multiplié par lui-même, égale les lettres de l'alphabet Egyptien, & les années d'Apis. Sa vie étoit donc de vingt-cinq ans. Or vous favez que ce nombre défignoit une période du foleil & de la lune, & que ce bœuf étoit confacré à ces deux aftres. Voici une obfervation de Syncelle (*x*) qui pourra nous procurer quelque lumière. Lorfqu'il eft arrivé au trente-deuxième Pharaon, nommé Afeth, il dit :

(*t*) Lucien, des facrifices.

(*u*) Plutarque, traité d'Ifis & d'Ofiris.

(*x*) Chronographie de Syncelle.

» Avant Aseth, l'année solaire n'étoit que de » 360 jours. Ce prince en ajouta cinq pour en » completer le cours. Sous son regne un veau » fut mis au rang des Dieux, & nommé Apis ». Le passage suivant nous éclairera encore davantage (y). « On avoit coutume d'inaugurer les rois » d'Egypte à Memphis dans le temple d'Apis. « Pour la première fois on les y initioit aux » mystères, & on les revêtoit religieusement. » Après quoi, il leur étoit permis de porter » le joug du Dieu, à travers un bourg, jusqu'au » lieu nommé le sanctuaire, dont l'entrée étoit » interdite aux profanes. Là on les obligeoit » de jurer qu'ils n'intercalleroient ni mois, ni » jour dans l'année, & qu'elle resteroit com- » posée de 365 jours, comme l'avoient établi » les anciens.

Ces faits nous autorisent à penser qu'Apis étoit la divinité tutélaire de la nouvelle forme donnée à l'année solaire & du cycle de vingt-cinq ans trouvé en même temps. On ne peut douter aussi qu'il n'eut un rapport marqué avec la crue du Nil; car un grand nombre d'historiens l'attestent. Vous savez que la nouvelle

(y) Fabricius, bibliotheque latine.

lune qui ſuivoit le ſolſtice d'été, étoit l'époque de ce phenomène, ſur lequel tout le monde avoit les yeux fixés. Voici ce que Pline raconte à ce ſujet (*a*) : Apis avoit au côté droit une marque blanche qui repréſentoit le croiſſant ; cette marque, continue Ælien (*b*), déſignoit le commencement de l'inondation. Ammien (*c*) confirme ces autorités : ſi Apis poſſédoit les ſignes caractériſtiques qui prouvoient ſon origine divine, il promettoit la fertilité & l'abondance des fruits. Il paroît donc demontré que ce bœuf ſacré, le gardien de l'année ſolaire de 365 jours, étoit auſſi regardé comme le génie qui préſidoit au débordement du fleuve. Les prêtres en fixant à 25 ans le cours de ſa vie, & en faiſant concourir l'inſtallation d'un nouvel Apis, avec le rénouvellement de la période dont je viens de parler, s'étoient probablement apperçus, après de longues obſervations météorologiques, que cette révolution ramenoit toujours des années d'abondance. Rien n'étoit plus propre à faire accueillir favorable-

(*a*) Pline, liv. 8.

(*b*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

(*c*) Ammien Marcellin.

ment

ment des peuples cette divinité emblématique ; puiſque ſa naiſſance leur promettoit une inondation heureuſe & tous les tréſors de la fécondité.

La ſolemnité de ſon inauguration ſe nommoit *Apparition*. Celle qui ſe renouvelloit tous les ans vers le douze ou le treize du mois *Payn* qui répond au dix-ſept ou au dix-huit de juin s'appelloit *la naiſſance d'Apis* : c'étoit un temps de réjouiſſance qu'Ælien dépeint de la manière ſuivante (*d*) : « Quelles fêtes ! quels ſacrifices » occaſionne en Egypte le commencement de » l'inondation ! C'eſt alors que tout un peuple » célèbre la naiſſance d'Apis. Il ſeroit long de » décrire les danſes, les réjouiſſances, les ſpec- » tacles, les feſtins auxquels les Egyptiens ſe » livrent dans cette circonſtance, & impoſſible » d'exprimer l'ivreſſe de la joie qui éclate dans » toutes les villes du royaume ».

Le nom de ce bœuf reſpecté peut encore répandre un nouveau jour ſur les obſervations que vous venez de lire. En effet *api* en Egyptien ſignifie *nombre* (*e*), *meſure*. Cette épithète carac-

---

(*d*) Ælien, traité des animaux.

(*e*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome ſecond.

térisoit parfaitement un animal établi le conservateur de l'année solaire, le type du cycle de vingt-cinq ans, & le présage d'une inondation favorable (*f*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*f*) M. Huet, évêque d'Avranche, a voulu prouver qu'Apis étoit une image symbolique du patriarche Joseph, & a étayé son sentiment de toute son érudition. Quelques auteurs entraînés par l'autorité de ce savant, ont adopté ce systême que je n'ai pas cru devoir combattre sérieusement, parce qu'il tombe de lui-même. Il démontre seulement jusqu'à quel point un homme prévenu peut porter l'abus de ses lumières, quand sa plume n'est pas guidée par une raison saine, & une critique impartiale.



LETTRE XIX.

A M. L. M.

De Mnevis & Onuphis, *taureaux ſacrés de l'ancienne Egypte.*

Au grand Caire.

MNEVIS & Onuphis étoient deux taureaux conſacrés au ſoleil. Le premier fût la divinité tutélaire d'Héliopolis; le ſecond nourri dans le temple d'Apollon d'*Hermunthis* aujourd'hui Armant, avoit du rapport avec la crue du Nil.

« La ville d'Héliopolis, dit Strabon (*g*), » bâtie ſur une levée artificielle poſſède un » temple du ſoleil. Le bœuf Mnevis y eſt » nourri dans une enceinte ſacrée. Les Helio- » politains le regardent comme un Dieu ». Les anciens ſe réuniſſent pour affirmer que ce taureau étoit conſacré au ſoleil. (*h*) L'époque

(*g*) Strabon, livre 17.

(*h*) Voyez Diodore de Sicile, livre premier. Ælien, traité des animaux, livre 11, & Porphyre, cité par Euſebe, préparation évangélique, livre 3.

de ſa conſécration ſe perd dans la nuit des temps. Elle eſt beaucoup plus ancienne que celle d'Apis. M. de Vignoles (*i*) la fait remonter à Menes le premier des Pharaons; mais ce ſentiment n'étant point appuyé ſur l'autorité de l'hiſtoire, doit être regardé comme une conjecture. Ce qu'on peut croire avec vraiſemblance c'eſt qu'elle précéda la ſortie des Iſraélites, qui accoutumés à l'idolâtrie des Epyptiens, fondirent dans le déſert un veau d'or pour leur ſervir de guide. Le culte de Mnevis s'éteignit peu à peu lorſqu'Apis conſacré à des événemens plus importans, fut devenu la divinité générale du pays. Auſſi Macrob (*k*) nous apprend que Mnevis n'occupoit que le ſecond rang parmi les taureaux ſacrés. Ammien Marcellin (*l*) ajoute qu'on n'en racontoit rien de mémorable.

Strabon (*m*) rapporte que Cambyſe le fléau de l'Egypte renverſa le ſuperbe temple d'Héliopolis. C'eſt ſans doute de cette époque qu'il faut dater la décadence du culte de

(*i*) Chronologie de Vignoles, tome ſecond.

(*k*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*l*) Ammien Marcellin, liv. 22.

(*m*) Strabon, liv. 17.

Mnevis. (*n*) Jablonski qui a interprêté ſon nom, dit qu'il ſignifie, *dédié au ſoleil.* La ville d'Hermuntis qui poſſédoit un nilométre, admit auſſi le culte d'un taureau qu'elle nomma *Onuphis* (*o*) le bon génie, parce qu'il étoit honoré comme le ſymbole de l'abondance. Les prêtres le nourriſſoient dans le magnifique temple d'Apollon dont je vous ai donné la deſcription lettre douzieme. On voit encore au fond d'un de ſes appartemens deux bœufs de marbres, avec des femmes à l'entour qui allaitent leurs enfans. Sans doute qu'on célébroit en ſon honneur les fêtes d'uſage à la naiſſance d'Apis. Mais comme cette ville étoit moins conſidérable que Memphis devenue la capitale du Royaume, après que les Rois de Thèbes y eurent transféré le ſiége de leur empire, Onuphis ne jouit point d'une auſſi grande célébrité que le bœuf Apis. Voilà pourquoi excepté Strabon, Macrob & Ælien (*p*), les anciens n'en font aucune mention. Tels furent, Monſieur, les taureaux que les prêtres conſacrèrent pour

---

(*n*) Jablonski, tome ſecond. Il le fait dériver de *Mnoein*, dédié au ſoleil.

(*o*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome ſecond.

(*p*) Ælien, traité des animaux, liv. 12.

conserver la mémoire de leurs découvertes, & que le vulgaire adora comme des divinités.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que dès la plus haute antiquité, les Egyptiens consacrèrent le bœuf pour être le symbole de la fécondité. Les anciens Grecs suivirent cet exemple. Dans la suite on se contenta de peindre la corne de cet animal, remplie d'épis & de fruits pour exprimer cet emblême, & les poëtes chantèrent dans leurs vers la corne d'abondance. C'est ainsi que la plûpart des usages antiques ont leur source en Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XX.

A M.ʳ L. M.

Du Sérapis *terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, reconnurent deux Serapis, l'un céleste dont je vous ai parlé, l'autre terrestre qui sera l'objet de cette lettre. Le premier représentoit le soleil d'automne, le second avoit rapport à l'inondation. (*q*) Le peuple d'Egypte, dit Grégoire de Nazianze mesure par coudées la crue du Nil. « Quelques » Auteurs, ajoute Suidas (*r*), assurent que Serapis » est le même que Jupiter, d'autres qu'il re» présente le Nil, parce qu'il porte sur sa » tête un boisseau & une coudée, symboles » de l'inondation ».

Les écrivains dont Suidas a recueilli ces opi-

(*q*) Grégoire de Nazianze, oraison 29.

(*r*) Suidas au mot Sérapis.

nions avoient également raiſon. Le Serapis céleſte comme emblême du ſoleil pouvoit s'appeller Jupiter, & celui dont je vous parle étoit cenſé préſider au débordement du fleuve; auſſi le Rheteur Ariſtide (ſ) l'appelle le Dieu qui pendant l'été fait croître les eaux, & calme les ouragans. Les anciens Auteurs Chrétiens s'accordent en ce point avec les Gentils. On attribue, (t) dit Ruffin, à Serapis cette vertu du Nil qui procure à l'Egypte les richeſſes & la fécondité. Socrate (u) confirme ce ſentiment: » les Egyptiens accordent à Serapis la gloire » d'arroſer leurs campagnes ».

Il convient, Monſieur, de rechercher l'origine de cette divinité. En ſuivant les rayons épars dans les annales de l'hiſtoire, nous pourrons marcher ſur ſes traces, & arriver à ſon berceau. Vous ſavez que les Egyptiens attentifs à tout ce qui pouvoit leur donner des lumières ſur les progrès de l'inondation, avoient conſtruit pluſieurs nilomètres dans les diverſes parties du royaume. On en voyoit dans l'île

(ſ) Le Rhéteur Ariſtide, oraiſon pour Sérapis.

(t) Hiſtoire de l'Egliſe, livre ſecond.

(u) Socrates, hiſtoire de l'Egliſe, livre premier.

d'Eléphantine, à Hermuntis (*x*) aujourd'hui Armant, à Memphis, & jusque dans la basse Egypte. D'abord on se contenta de bâtir une salle de niveau avec le lit du fleuve, & des lignes tracées de distance en distance sur les murs marquoient la hauteur de l'eau. On éleva ensuite au milieu de ce bassin que les anciens appellent puits, une colonne divisée en coudées & en doigts, & qui servit de nilomètre. On la nomme *sari api* (*y*) *colonne du mesurage*. Ce lieu devint sacré, & les prêtres dépositaires de toutes les connoissances eurent seuls le droit d'y entrer. Leurs observations & leurs découvertes écrites en lettres sacerdotales, servirent de guide à leurs successeurs. Eclairés par des tables météorologiques faites pendant des siècles, & perfectionnées de plus en plus, ils prédirent de ce sanctuaire les phenomènes de l'inondation long-temps avant qu'elle fut parvenue à son terme. Maîtres de cette connoissance importante, ils annoncèrent au peuple ou l'abondance ou la stérilité, & furent regardés comme des oracles. Pour donner plus d'authenticité à

(*x*) Héliodore, liv. 19, décrit le nilomètre d'Hermuntis.

(*y*) Jablonski, tome second, explique ainsi ces mots Egyptiens dont les Grecs ont fait *Sérapis*.

leurs prédictions, ils dirent qu'ils les tenoient de Serapis, divinité sous la garde de laquelle ils mirent la colonne du mesurage. Sachant qu'il faut au vulgaire des images sensibles, ils composèrent un nilomètre de bois, qui fut l'emblême de Serapis, & auquel on attribua une vertu divine. Les prêtres le portèrent solemnellement aux fêtes d'Apis.

« C'étoit la coutume, dit Ruffin (z), de » porter la mesure du Nil dans le temple de » Serapis, comme à l'auteur de l'inondation. » Dans la suite ce nilomètre fut déposé dans » l'église pour rendre hommage au souverain » des eaux ». Zozomène (a) ajoute que ce changement arriva sous l'Empire de Constantin. De ce moment la coudée dont on se servoit pour mesurer la crue du fleuve, cessa d'être portée dans les temples des Gentils, & on la plaça dans les églises. Julien (b) l'apostat rétablit les choses dans leur premier état; mais l'Empereur Théodose ayant renversé le magnifique temple de Serapis à Alexandrie, abolit cette cérémonie superstitieuse. Ces autorités & beaucoup

(z) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second.

(a) Zozomène, histoire de l'Eglise, livre premier.

(b) Zozomène, histoire de l'Eglise, liv. 4.

d'autres que je citerois, s'il en étoit besoin, prouvent que les prêtres Egyptiens appelèrent d'abord le nilomètre *Serapis*, colonne du mesurage, qu'ils donnèrent le même nom au Dieu sous la protection duquel ils la mirent, & auquel ils attribuèrent la puissance de faire croître les eaux, & qu'ensuite ils en portèrent l'image symbolique dans leurs solemnités. C'est ainsi qu'ils abusèrent de leurs lumières pour entretenir le peuple dans l'idolâtrie, & se rendre respectables à ses yeux.

(*c*) On conserve un écu alexándrin d'un côté duquel le Nil, sous la forme d'un vieillard, est représenté couché. Il porte un boisseau sur la tête, tient d'une main la corne d'abondance & de l'autre un brin de papyrus avec cette inscription : *Au Nil Dieu-Saint.* Sur le revers de la médaille, on voit la tête de Serapis couverte d'un boisseau avec cette légende : *à Serapis Dieu Saint.*

Je ne m'appésantirai point, Monsieur, comme Jablonski sur la situation de l'ancien temple de Serapis, parce que cette question me paroît assez indifférente. Je vous dirai seulement que ce savant aux lumières duquel je rends hom-

(*c*) Pignorius, exposition de la table Isiaque.

mage, & dont les recherches précieuſes m'ont beaucoup ſervi, s'eſt trompé en plaçant cet édifice dans l'île de *Raouda*, où de nos jours on voit le Mekias, ſeul reſte des nombreux nilomètres de l'Egypte. Je pourrois vous offrir une longue diſſertation ſur cet objet, & réunir aux témoignages des anciens la connoiſſance des lieux; mais je craindrois d'abuſer de votre patience. Mon but étoit de remonter à l'origine du Sarapis terreſtre, & je crois l'avoir rempli.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXI.

A M. L. M.

D'Anubis, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

ANUBIS regardé en Egypte comme le compagnon fidèle d'Osiris & d'Isis reçut les honneurs divins. On lui consacra des temples & des prêtres, & son simulacre fut porté dans toutes les cérémonies religieuses. Lucien met ces mots dans la bouche de Socrates (*d*): Ne voyez-vous pas avec quel respect les Egyptiens adorent le Dieu Anubis ? on avoit donné à sa statue une forme emblématique : c'étoit la tête d'un chien placé sur un corps humain (*e*). Aussi Virgile (*f*), & Ovide l'appellent, l'*abboyeur Anubis*.

(*d*) Lucien, tome premier.

(*e*) Diodore de Sicile, livre premier, dit : le Dieu que l'on nomme Anubis est figuré avec une tête de chien.

(*f*) Virgile, Ænéide, liv. 8. Ovide, Métamorphoses, livre 9.

L'ingénieux Lucien qui repand le ſel de la plaiſanterie ſur tous les objets qui s'offrent à ſon pinceau, & qui dans ſes ſarcaſmes n'épargne ni les Héros, ni les Dieux, introduit Momus ſur la ſcène, & le fait parler ainſi (*g*) : » O » toi que l'Egypte répreſente avec une tête » de chien ! Qui es-tu ? parle. Puiſque tu abboies, » comment as-tu pu ſouffrir qu'on te mît au » rang des immortels » ?

(*h*) *Cynopolis* aujourd'hui *Minieh*, ſituée dans la baſſe Thébaïde, fut bâtie en l'honneur d'Anubis. Le temple où il étoit adoré ne ſubſiſte plus. Les prêtres y célébroient ſes fêtes avec beaucoup de pompe, & lui avoient conſacré le chien comme ſon image vivante (*i*). « Anubis, » dit Strabon, eſt révéré dans la ville des chiens » capitale de la préfecture Cynopolitaine. Ces » animaux y ſont nourris d'alimens ſacrés, & » la religion leur décerne un culte ». Cependant un événement rapporté par Plutarque, les avoit un peu décrédités dans l'eſprit du peuple. Cambyſe ayant tué le Dieu Apis, & jetté

(*g*) Lucien, tome ſecond.

(*h*) Cynopolis, la ville du chien.

(*i*) Strabon, livre 17. Etienne de Byſance, ajoute : Cynopolis eſt une ville d'Égypte où Anubis eſt adoré.

ſon corps dans la campagne, tous les animaux le reſpectèrent; les chiens ſeuls mangèrent de ſa chair. Cette impiété diminua la vénération que l'on avoit pour eux.

Cynopolis n'étoit pas la ſeule ville qui brûlât de l'encens ſur les autels d'Anubis. Il avoit des chapelles dans la plupart des temples, c'eſt ce qui fit dire à Juvenal (*k*), tant de cités venèrent le chien! Dans les ſolemnités, ſon ſimulacre accompagnoit toujours ceux d'Iſis & d'Oſiris. Rome ayant adopté les cérémonies de l'Egypte, l'Empereur Commode (*l*), pour célébrer les fêtes Iſiaques ſe raſa la tête & porta lui-même le Dieu Anubis. Sa ſtatue étoit ou d'or maſſif, ou dorée, ainſi que les attributs emblématiques qui l'accompagnoient. Les anciens s'accordent en ce point, & Lucien qui rapporte un attentat commis par un eſclave Sirien, confirme leur ſentiment. Cet eſclave, dit-il, forma des liaiſons avec quelques ſacriléges. Ils entrèrent dans le ſanctuaire d'Anubis, volèrent ce Dieu, deux vaſes, & un caducée d'or, avec des cynocephales d'argent. Le nom

(*k*) Juvenal, ſatire 13.

(*l*) Lampride, chapitre 9. Spartien cite le même fait.

même d'Anubis signifie *Doré* (*m*). Il étoit mystérieux, & les prêtres Egyptiens comme nous allons le voir, ne l'avoient point donné sans raison.

Mais que signifie cette divinité emblématique? quel est le sens naturel qu'elle cache? Plutarque va nous l'apprendre (*n*). « Le cercle » qui touche & sépare les deux hémisphères, » & qui à cause de cette division a reçu le nom » d'*horizon*, s'appelle Anubis. Il est représenté » sous la forme d'un chien, parce que cet animal veille pendant le jour & la nuit ». S. Clément d'Alexandrie bien instruit de la théologie mystique des Egyptiens favorise cette explication. Les deux chiens, dit-il (*o*), (les deux Anubis) sont les symboles des deux hémisphères qui environnent le goble terrestre. Il ajoute dans une autre endroit: D'autres prétendent que ces animaux, les gardiens fidèles des hommes, désignent les tropiques, qui semblables à des

(*m*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3. Anubis, dit-il, vient de *Nub or* & d'*Annub* doré. Les Grecs en ont fait Anubis.

(*n*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*o*) Clément d'Alexandrie, stroma 5.

portiers,

portiers gardent le ſoleil du côté du nord & du midi.

Si vous adoptez, Monſieur, la première de ces interprétations vous verrez que les prêtres, en regardant Anubis comme l'horizon doroient ſa ſtatue pour marquer que ce cercle recevant les premiers feux du ſoleil, paroît à ſon lever étincellant de clartés, & qu'au coucher de cet aſtre, il réfléchit ſur la terre ſes derniers rayons. Ils diſoient dans leurs fables ſacrées qu'Anubis étoit le fils d'Oſiris, mais le fils illégitime. En effet il ne rend à la terre qu'une lumière empruntée, & il ne peut jamais, ainſi qu'Horus, être regardé comme le père du jour, ou l'enfant légitime d'Oſiris. On pourroit ajouter que l'horizon viſible tournant avec le ſoleil eſt ſon compagnon inſéparable.

Dans la ſeconde de ces explications où Anubis figure les tropiques, il eſt auſſi le gardien fidèle d'Iſis & d'Oſiris. En effet, le cours du ſoleil & de la lune eſt renfermé entre les cercles où ſe font les ſolſtices. Ils ne s'écartent ni à droite ni à gauche. Ces limites que l'auteur de la nature leur a fixées, pouvoient donc dans la langue hiéroglyphique, être figurées par une divinité à tête de chien, qui ſembloit s'oppoſer à leur paſſage du côté des deux pôles.

Cependant l'autre opinion me semble plus naturelle, & entrer davantage dans l'idée des prêtres.

Vous voyez, Monsieur, que les auteurs qui se sont égayés sur le compte des Egyptiens étoient de mauvaise foi, ou n'entendoient point leurs allégories. Il est raisonnable de penser qu'Anubis ne fut d'abord qu'une image symbolique inventée par les astronomes pour exprimer sensiblement leurs découvertes; qu'ensuite les peuples accoutumés à la voir dans les temples, où l'on gardoit le dépôt des sciences, l'adorèrent comme une divinité, & que les prêtres favorisèrent son aveuglement, en la liant à leur religion. Le culte d'Anubis entraîna celui du chien devenu son emblême. Presque tous les Dieux des Gentils sont nés de cette manière. Avant l'écriture les hommes se servirent de figures imitatives pour peindre leurs idées. Cette langue représentative fut d'abord intelligible pour tout le monde. Lorsqu'on eut trouvé les caractères propres à rendre la pensée par des sons, le peuple les employa, parce qu'ils étoient d'un usage plus facile. Les hiéroglyphes restèrent dans les sanctuaires, & les prêtres seuls en conservèrent l'intelligence. Dans la suite ces signes allégoriques ne représentèrent plus

à l'eſprit du vulgaire le ſens des choſes, mais des formes & des figures, qui devinrent les objets de ſa ſuperſtition.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXII.

A M. L. M.

De Typhon, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

Je vous ai déja parlé, Monsieur, de Typhon, parce que son histoire est liée avec celle de tous les dieux de l'Egypte. Je vais en exposer à vos yeux les principaux traits. Leur réunion jettera un nouveau jour sur la Théologie énigmatique de ce pays. Jusqu'à présent vous l'avez vu encenser des divinités bienfaisantes, adorer le soleil, la lune, le Nil, & leur consacrer des animaux. La reconnoissance avoit ordonné ces hommages. L'espèce de culte que l'on rendoit à Typhon étoit l'effet de l'inquiétude & de la crainte. Les déités sécourables reçurent des actions de graces, & des offrandes. On tacha de calmer ce génie mal faisant par des sacrifices; & lorsque les calamités dont on le croyoit la cause ne cessoient pas, on insultoit son image.

Les Egyptiens regardant Typhon comme le mauvais principe lui consacrèrent le cro-

codile, (*p*) l'hyppopotame, & l'ane à cause de sa couleur rousse. Ces animaux que l'on crut lui être agréables, furent révérés dans plusieurs villes. On les nourrit dans des enceintes sacrées, & l'on s'imagina que ces attentions religieuses calmeroient la fureur de Typhon, dont l'ame étoit censée les animer. (*q*) Les Egyptiens, dit Plutarque, s'efforçoient d'appaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils ne pouvoient réussir, voici comme ils le traitoient: (*r*) « dans certaines fêtes ils le couvroient » d'opprobres, l'accabloient d'invectives, & » frappoient sa statue. S'il arrivoit quelque cha- » leur extraordinaire qui occasionnât des mala- » dies pestilentielles, ou d'autres calamités, » les prêtres en horreur de Typhon condui- » soient dans un lieu ténébreux un des animaux » qui lui étoient dédiés. D'abord ils essayoient

---

(*p*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, livre second.

(*q*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote confirme ce sentiment: les crocodiles, dit il, consacrés à Typhon, recevoient un culte dans certaines villes, parce que les Egyptiens étoient persuadés que son ame les animoit, livre second.

(*r*) Plutarque au même traité.

» de l'effrayer par des ménaces, & si la con-
» tagion ne cessoit pas, ils l'immoloient à la
» vengeance publique ».

Il est clair que ces cérémonies avoient pour objet de calmer les allarmes du peuple & de relever ses espérances. Durant le temps que l'on mettoit à les pratiquer, les maux occassionnés par le soufle empesté du vent de sud pouvoient cesser, & la nation qui croyoit Typhon ou appaisé par les sacrifices, ou intimidé par les ménaces & les outrages, en attribuoit la gloire aux prêtres.

Examinons le sens naturel du mot *Thyphon*. Jablonski (*s*) nous enseigne qu'il est composé de *Theu* vent, & de *Phou* pernicieux (*t*). Les témoignages de plus anciens Auteurs confirment cette interprétention. Hesichius dit : « On donne » à un vent violent dont le soufle est embrasé, » le nom de Typhon ». Eustathius rend la même expression par celle de (*u*) *vent brûlant*, & Euripide l'emploie pour exprimer un tourbillon de vent embrasé (*x*).

(*s*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

(*t*) Hésichius.

(*u*) Eustathius, Iliade d'Homère.

(*x*) Euripide Phénisses. Le même vent est appellé par

Les anciens Egyptiens voulant caractériser sa violence, lui donnoient l'épithète *d'Apoh* (y) géant.

Je vous ai plus d'une fois entretenu dans le cours de ces lettres, de ses effets destructeurs; mais quelle que soit la force de mes expressions, elles restent toujours au-dessous de la réalité. Des caravannes étouffées dans les déserts, des tribus d'Arabes éteintes en un jour, le ciel obscurci d'une poussière qui brûle les yeux, dévore la poitrine, & voile la face du soleil, des pluies de sables dont la surface de l'Egypte a été quelquefois couverte, enfin des collines sabloneuses qui roulées du fond des déserts, ménacent d'engloutir tous les êtres vivans, tel est le fléau que l'on appelloit *le Géant Typhon.* J'ai lu dans l'histoire des Arabes (z) qu'un ouragan du sud ayant duré pendant trois jours & trois nuits, l'Egypte fut sur le point de sa ruine. S'il eût continué avec la même violence, ce beau royaume auroit été

Job, chapitre 27 : *Vent brûlant*, par les Grecs, *soufle de feu*, par les Latins *Eurus*, par les Arabes *sem* poison, enfin par les Egyptiens modernes *Merisi* vent du midi, & d'une manière plus générale *Khamsin.*

(y) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

(z) Elmacin, histoire des Arabes.

changé en une affreuſe ſolitude. Les prêtres pour exprimer la fureur de Typhon, publioient dans leur langage allégorique, qu'il n'étoit point né de la même manière qu'Oſiris & Horus, mais qu'ayant déchiré le flanc de ſa mère, il s'étoit enfui par cette ouverture (*a*).

Hérodote (*b*) décrit ainſi deux ſtatues, qui de ſon temps étoient placées dans le temple de Vulcain à Memphis : « l'une qui regarde » l'aquilon, & que l'on nomme l'été, eſt ado» rée par les Egyptiens, & environnée des » marques de leur reſpect & de leur recon» noiſſance ; l'autre tournée vers le midi, & » appellée l'hiver, éprouve un ſort tout con» traire ». Cette dernière eſt celle que l'on battoit de verges en certaines circonſtances, parce qu'elle repréſentoit Typhon. En effet, c'eſt au mois de février que le vent de ſud commence à ſe faire ſentir, & à cauſer les maux dont j'ai parlé. Pendant l'été les vents étéſiens dominent à leur tour. Ils purifient l'air, & procurent à cette contrée les plus heureux phénomènes. Ces connoiſſances nous fourniront les moyens d'expliquer d'une manière ſatisfaiſante la fable ſacrée

(*a*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(*b*) Hérodote, livre ſecond.

que les prêtres répandirent au sujet de Thypon, & dont je vous ai déja donné quelques notions. Plutarque la rapporte en entier. Il suffira d'en citer les traits les plus remarquables.

(c) Osiris étant monté sur le trône d'Egypte, y régna avec gloire, & se rendit célèbre par sa bienfaisance & sa justice. Il parcourut l'univers pour combler les hommes de biens. Typhon son frère n'osa pendant quelque temps rien entreprendre contre ses intérêts, parce qu'Isis veilloit à la sûreté du royaume; mais lorsqu'Osiris revenoit d'Ethiopie, Typhon l'attendit avec 72 conjurés, l'attaqua, le mit à mort, enferma son corps dans un coffre de bois, & le jetta dans le Nil. Il descendit dans la Méditerranée par la branche tanitique. Isis le trouva sur la côte de Phénicie & le ramena en Egypte. Mais l'usurpateur l'ayant apperçu la nuit, lorsque pendant la pleine lune il chassoit au sanglier, le brisa, divisa le corps en 14 parties, & jetta les membres épars dans la campagne. Isis les rassembla toutes (d), & les

(c) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(d) « Excepté les parties naturelles, qui jettées dans » le fleuve, furent dévorées par le Lépidote, le Phagre & l'Oxyrinche ». Peut-être a-t-on ajouté ce trait pour dé-

conserva précieusement. Délivré de tous ses ennemis, Typhon exerça sur l'Egypte son pouvoir tyrannique. Pour s'assurer la couronne, il tenta de tuer Horus fils d'Osiris, & le chercha avec un soin extrême. Mais Latone qui l'avoit caché, & qui l'élevoit à Butis, le déroba à ses poursuites. Ce Dieu devenu fort, déclara la guerre au meurtrier de son père, le vainquit, & le livra chargé de fers à la garde de sa mère. Isis le mit en liberté. Horus indigné lui arracha sa couronne, livra de nouveaux combats au tyran, & après l'avoir terrassé une seconde fois, jouit d'un règne glorieux & paisible.

De courtes observations suffiront pour expliquer cette fable que l'on doit entendre en partie. Osiris est le nom général du soleil qui répand ses faveurs d'un bout à l'autre du monde, & qui manifeste particulièrement sa puissance en Egypte. Son retour d'Ethiopie marque le temps où revenant du tropique du capricorne, il remonte vers l'équateur, & parcourt les signes d'hiver. Cette saison est celle où règne le vent du midi. Les soixante-douze conjurés (*e*) dé-

---

signer la fécondité prodigieuse de ces poissons qui devinrent sacrés.

(*e*) Aujourd'hui on nomme *Khamsin* ou cinquante le

ſignent les jours pendant leſquels il ſoufle ordinairement. Voila l'époque de la mort d'Oſiris & du triomphe de Typhon. Horus élevé près du lac de Butis, peint dans l'opinion des Egyptiens, le ſoleil qui attire à lui les vapeurs bienfaiſantes, pour les verſer en roſées ſur la terre. Les forces qu'il a acquiſes, & ſa victoire ſur le tyran, font connoître ſon entrée dans les ſignes d'été, & les vents éteſiens qui commencent à repouſſer les tempêtes du ſud. Enfin Typhon mis en liberté par Iſis nous apprend que ce fléau ſe renouvelle quelquefois jusqu'à la fin de Juin ſur-tout dans le temps de la pleine lune (*f*): mais le ſoleil ayant atteint le

---

temps pendant lequel règne le vent du ſud; mais ce nombre ainſi que celui de ſoixante-douze, ne marquent point ſa durée avec préciſion. Elle eſt quelquefois plus longue, quelquefois moins. On n'a donc pu déſigner cette époque que par un nombre approchant, & celui de 72 me paroît le plus juſte. J'ai déja averti que ce phénomène n'étoit pas continu, car il rendroit l'Egypte inhabitable, & que rarement il duroit trois jours de ſuite.

(*f*) J'ai vu en Egypte des exemples de ce phénomène qui devient terrible, parce qu'alors le vent de ſud repouſſe vers le ſeptentrion les nuées qui devoient cauſer le débordement du fleuve, & que le pays eſt menacé de la ſtérilité. Comme cet événement arrive plus ſouvent pendant la pleine lune, les prêtres diſoient qu'Horus in-

tropique du cancer, l'aquilon reprend son empire, rafraîchit l'air, fait cesser les maladies contagieuses, pousse les nuages vers les sommets élevés des montagnes d'Abissinie, & grossit le Nil des pluies qui y tombent en torrents: c'est le règne glorieux d'Horus.

Les Grecs disciples des Egyptiens reçurent avidement ces allégories, & en les accommodant à leur théogonie, les revêtirent de couleurs étrangères & de fables nouvelles. Quelques-uns d'eux changèrent le nom de Typhon en celui de Typhée. Les autres lui laissèrent son ancienne dénomination.

Hésiode (*g*) le peignit avec cent têtes de dragon qui lui sortoient des épaules. Pindare dit (*h*) qu'il fût enseveli sous le mont Ætna d'où il lance des feux. Apollodore (*i*) qui vivoit 140

---

digné contre Isis qui avoit donné la liberté à Typhon, lui avoit arraché sa couronne, & avoit été forcé de livrer de nouveaux combats au tyran dont il étoit demeuré victorieux. C'est-à-dire, que la lune étant en conjonction, & voyageant de jour avec le soleil, avoit perdu sa lumière, & que pendant ce temps, le vent de nord avoit repris le dessus.

(*g*) Théogonie d'Hésiode.

(*h*) Pindare, ode premiere.

(*i*) Apollodore, bibliotheque, livre premier.

ans avant J. C. nous en offre la description suivante : « L'énorme géant Typhon écumant » de rage, & poussant des mugissemens, lança des rochers embrasés vers le ciel. Il vomissoit de sa bouche un torrent de flammes. » Les Dieux le voyant prêt à escalader l'olympe, » prirent la fuite épouvantés, & se sauvèrent » en Egypte. Leur ennemi les ayant poursuivis, ils se cachèrent sous la forme d'animaux ; » mais Jupiter appercevant Typhon loin de lui, » le frappa de la foudre, & l'ensevelit sous le » mont Ætna. (*k*) Hygin ajoute que depuis ce » moment la montagne vômit des flammes.

Vinrent ensuite les Latins. Ils enchérirent encore sur leurs modèles, & Ovide chanta la guerre des géants en ces mots (*l*) : « Typhée » sorti des entrailles de la terre, jetta l'effroi » dans les cieux, & força les immortels à prendre » la fuite. L'Egypte & les rives du Nil fameux » par ses sept bouches, leur offrirent un asyle. » Le terrible fils de la terre les y suivit, & pour » se dérober à sa fureur, ils furent contraints de » se métamorphoser. Jupiter prit la figure d'un » berger ; voilà pourquoi la statue d'Ammon,

(*k*) Fables d'Hygin.

(*l*) Ovide, métamorphose, livre 5.

» encore de nos jours eſt repréſentée avec des » cornes (*m*) ; Apollon ſe transforma en corbeau, » Bacchus en bouc, Iſis en chat, Junon en vache blanche, Vénus en poiſſon, & Mercure en ibis.

Vous voyez, Monſieur, comment la vérité en s'éloignant de ſa ſource première, & paſſant d'un peuple à l'autre, s'obſcurcit, & ſe couvre de voiles ſi épais que l'on a peine à la reconnoître, & que les poëtes qui employent enſuite les mêmes allégories pour orner leurs vers, allignent des mots dont ils ne connoiſſent pas le ſens. Cependant il eſt évident que les Grecs & les Latins voulant expliquer le culte que l'Egypte rendoit à divers animaux, ont feint que les Dieux avoient pris leurs formes, pour ſe ſouſtraire à la pourſuite de Typhon. Cette erreur a été rechauffée depuis peu par le ſavant Warburton, mais elle n'en eſt pas plus accréditée. Hérodote & les anciens auteurs n'ont jamais rien écrit de ſemblable. Hygin (*n*)

(*m*) Il n'eſt pas beſoin de vous dire, Monſieur, combien le poëte Latin s'écarte ici de la vérité. La ſtatue d'Ammon étoit repréſentée avec des cornes, parce que ce Dieu ſymbolique figuroit le ſoleil arrivé au ſigne du bélier.

(*n*) Fables d'Hygin.

assure le contraire. « Les Egyptiens, dit-il, » ne permettent pas qu'on fasse violence aux » animaux, parce qu'il les regardent comme » les images des Dieux ». En effet ils leur en avoient consacrés, soit pour reconnoître leurs bienfaits, soit pour conserver la mémoire de découvertes importantes, & ils les honoroient comme les emblêmes vivants de leurs divinités.

Les prêtres racontoient d'une maniere bien différente la fin tragique de Typhon, qu'ils noyoient dans les eaux d'un lac empesté ». Le » lac Sirbon, dit Eustathius (*o*), est situé à peu de » distance de Peluse. On raconte que Typhon y » fut enseveli ». Aussi les Egyptiens, au rapport de Plutarque (*p*) l'appeloient l'*Haleine de Typhon*. Ce lac dont les vapeurs malfaisantes nuisoient beaucoup à la santé des habitans de Peluse, ne se retrouve plus en Egypte. Il aura été comblé par les sables, ainsi que plusieurs autres.

La fable d'Adonis paroît avoir été copiée sur celle d'Osiris. Ecoutons Macrob qui a dévoilé avec une sagacité merveilleuse les mystères du culte des anciens peuples. « Lorsque l'on con-

(*o*) Eustathius, commentaire sur Denis Périégètes.

(*p*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

» sidère avec attention la religion des Assyriens, » on ne doute plus qu'Adonis ne soit le soleil. » Les physiciens ont donné le nom de Vénus » à l'hémisphère supérieur, dont nous habitons » une partie. Regardant le sanglier comme le » symbole de l'hyver, parce qu'il aime les lieux » humides, fangeux & glacés, ils feignent » que cet animal a tué Adonis. L'hiver qui » diminue la lumière & la chaleur de l'astre » des jours, est donc la blessure d'Adonis». Je n'ai pas besoin de vous avertir, Monsieur, par quel trait de ressemblance on peut rapprocher cette fable de celle des Egyptiens: dans l'une & dans l'autre, c'est l'hyver qui désole ces contrées & cause la mort du soleil. Ce langage mystérieux s'est embelli sous le pinceau des Grecs qui ont chanté en vers où respirent la grace, le sentiment & la nature, les larmes de Vénus pour son amant. Vous avez remarqué, comment une allégorie sous le voile de laquelle on avoit peint des phénomènes naturels, s'est, pour ainsi dire, métamorphosée en passant de l'Egypte en Phénicie, dans la Grece, & jusqu'à Rome; mais en recueil-

(g) Macrob, saturnales, livre premier.

la

sant avec discernement les témoignages des anciens; on la retrouve telle à-peu-près qu'elle fut inventée.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIII.

A M. L. M.

De Nephthys, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

Les prêtres de l'Egypte, Monsieur, continuant leur allégorie, donnèrent à Typhon une épouse nommée *Nephthys* (r). Sœur & rivale d'Isis, elle étoit frappée d'une éternelle stérilité, & ne devint féconde que lorsqu'Osiris trompé par l'apparence eût commerce avec elle. La couronne de lotus qui ornoit la tête du Dieu, & qu'il oublia chez Nephthys, devoilà son crime. Telle est la fable que l'on publioit au sujet de l'épouse de Typhon, & qu'il convient d'éclaircir.

Vous vous rappelez, Monsieur, que le Nil recevoit quelquefois le nom d'Osiris, & qu'Isis désignoit en certaines circonstances la plaine

(r) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

qu'il inonde. Auſſi regardoit-on cette déeſſe comme ſon épouſe légitime, & l'inondation s'appeloit dans la langue ſacerdotale leur mariage. Lorſque le fleuve dans les années d'une crue extraordinaire franchiſſoit les collines qui bornent ſon cours du côté de l'orient, & ſe répandoit dans les déſerts, il y portoit la fécondité, & les ſables ſe couvroient de verdure & de plantes dont la plus remarquable étoit le lotus. Voilà cette couronne qui faiſoit connoître l'adultère d'Oſiris. « Les Egyptiens, dit » Plutarque (*ſ*). donnent aux confins de leur » royaume qui s'étendent vers la mer le nom » de Nephthys; il ajoute: Lorſque le Nil ſe » répand dans cette partie, ils appellent ce » débordement, le commerce d'Oſiris avec » Nephthys, commerce annoncé par le lotus » qui croît au milieu des ſables.

L'expreſſion caractériſtique de *Nephthis* qui ſignifie (*t*) *contrée expoſée aux vents*, devoile le ſens naturel que les prêtres cachoient ſous l'emblême de la fable. En effet toute la partie de l'Egypte

---

(*ſ*) Plutarque au même traité.

(*t*) Elle eſt compoſée de ces mots Egyptiens *Neph Theu*, *contrée expoſée aux vents*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

qui se prolonge entre la mer Rouge & le Nil, depuis Siène jusqu'à la Méditerranée, n'étant point défendue par de hautes montagnes, est très-exposée aux vents de sud-est. On la nommoit donc allégoriquement l'épouse stérile de Typhon, parce qu'il s'y déchaine en liberté, & qu'il roule sur les campagnes de l'Egypte les sables de ces vastes solitudes.

Ce génie malfaisant avoit aussi une concubine non moins dangereuse, nommée *Thueri* ou *Aso*, Reine d'Ethiopie (*u*). Lorsqu'Osiris revenoit de ses voyages, Typhon, comme je vous l'ai rapporté, lui dressa des embûches aidé de soixante-douze conjurés, & de la Reine Aso (*x*). Plutarque profondément instruit de la théologie Egyptienne explique ainsi ce passage : « La » Reine Aso qui sécourut Typhon, désigne le » vent de sud qui vient de l'Ethiopie. S'il re» pousse les vents étesiens qui portent les nuages » vers cette contrée brûlante, s'il empêche » de tomber les pluies qui produisent la crue

(*u*) *Thueri* vient de *Thures*, vent du midi. *Aso* dans l'ancien dialecte de la Thébaïde, signifie l'Ethiopie. Ainsi la reine *Aso* désignoit le vent qui règne ordinairement dans l'Ethiopie, c'est-à-dire, celui du sud. Jablonski, tome 3.

(*x*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

» du Nil, alors Typhon victorieux dévore les
» campagnes de son soufle embrasé.

Telle étoit l'allégorie que les prêtres répandoient au sujet de l'épouse & de la concubine de Typhon. L'une représentoit les déserts sabloneux qui semblent livrés à la fureur du vent d'est ; l'autre les tempêtes du midi. Lorsque ces deux vents se réunissoient, (y) c'étoit Typhon qui venoit accompagné de Nephthys & d'Aso, renverser Osiris du trône, & porter la désolation dans la riche vallée que le Nil arrose. On voit que ces personnages allégoriques ont été inventés par les premiers hommes qui avoient besoin d'images sensibles pour se faire entendre. Homère le poëte qui approche le plus de cette antiquité, s'exprime souvent comme les prêtres de Thèbes & de Memphis. Aujourd'hui Typhon, Nephthys & Aso sont ignorés en Egypte, mais les mêmes

(y) Lorsque le vent de sud, & celui de l'est, se déchaînent en même-temps, ils forment le sud-est ; c'est précisément celui que les Egyptiens redoutent davantage, parce qu'il est plus brûlant, & qu'il roule une plus grande quantité de sables. A l'instant où il soufle, le thermomètre monte au-dessus de trente-trois degrés, & s'il continue quelque temps, il passe trente six.

vents connus sous la dénomination générale de *Khamsin* continuent d'y causer les mêmes ravages, & de désoler cette terre de délices.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIV.

A M. L. M.

De Canobe, *Dieu prétendu des Egyptiens.*

Au grand Caire.

CANOBE, Monſieur, devint fameux ſous l'empire des Ptolemées. Il importe donc de rechercher ſon origine, & ce qui a porté quelques hiſtoriens à le déifier, & ce qu'il ſignifioit dans l'opinion des Egyptiens. Pluſieurs écrivains de la Grece & de l'Italie fondés ſur le témoignage d'Homère & d'Hécatée, font aborder Menelas en Egypte, & diſent que Canobe ſon pilote étant mort de la morſure d'une vipère, le héros lui érigea un tombeau ſur le bord du rivage. Ce fait hiſtorique appuyé de graves autorités ne ſauroit être revoqué en doute. Ils ajoutent que dans la ſuite on bâtit en cet endroit la ville de Canobe (z) en l'hon-

(z) Je l'ai appellée Canope pour me conformer à

neur de l'étranger. Denis Périégètes (*a*) en chérissant sur leurs rapports s'exprime en ces termes : « Dans le golphe le plus septentrional de l'Egypte » on voit le temple fameux du Spartiate Ca» nobe ».

Il seroit bien étonnant, Monsieur, que les Egyptiens qui, d'après le témoignage formel de la Genèse (*b*), nourrissoient une aversion extrême pour les étrangers, eussent élevé au rang des Dieux un pilote grec, tandis que nous savons qu'ils n'ont jamais accordé les honneurs divins à aucun mortel. Hérodote qui avoit vécu pendant des années avec les prêtres d'Héliopolis & de Memphis, apprit de leur bouche que Menelas, après avoir reçu Hélène des mains du Roi Protée, reconnut ce service par des outrages, & pilla les côtes maritimes avant de remettre à la voile (*c*). Il ne fait d'ailleurs

---

l'usage reçu parmi les modernes, mais le vrai nom est Canobe.

(*a*) Denis Périégètes.

(*b*) Genèse, chapitre 43.

(*c*) On ne peut récuser le témoignage d'Hérodote, qui Grec de naissance n'auroit pas inventé un mensonge pour décréditer sa nation, en présence de laquelle il lut son histoire. Ce fait devoit être très-connu de son temps, & l'amour seul de la vérité pouvoit le rendre supportable.

aucune mention de Canobe. Eſt-il croyable qu'une telle ingratitude eut été couronnée par l'apothéoſe de ſon nocher, quand même la religion & les mœurs des Egyptiens ne s'y fuſſent pas oppoſées ? N'ajoutons donc aucune foi au ſentiment invraiſemblable de Denis Périégètes le ſeul des Gentils qui ait accordé les honneurs d'un temple au pilote Lacédémonien.

(*d*) Ammien Marcellin nous apprend que la ville de Canobe poſſédoit pluſieurs temples. Le plus célèbre étoit celui de Serapis; le plus ancien conſtruit dans un fauxbourg honoroit Hercule (*e*). Ce ſont les ſeuls dont l'antiquité faſſe mention. Strabon (*f*) décrit le temple de Serapis que les Ptolemées avoient orné avec une magnificence royale. Ils y ajoutèrent divers édifices dont ils formèrent une académie où l'on enſeignoit les belles lettres, & ſur-tout les myſ-

---

(*d*) Ammien Marcellin, liv. 22.

(*e*) Hérodote, livre ſecond. Ce bourg bâti avant Canobe s'appelloit *Héraclée*, la ville d'Hercule.

(*f*) Strabon, livre 17. Voyez lettre 3 du premier volume des Lettres ſur l'Egypte, où j'ai décrit d'après Strabon, les cérémonies que l'on pratiquoit dans ce temple, & le concours prodigieux de peuple qui s'y rendoit d'Alexandrie, & de toutes les parties de l'Egypte.

tères de la religion, & de l'ancienne langue de l'Egypte. Un grand nombre de ſavans y fleurirent, & Ptolémée la rendit fameuſe. « Il paſſa, » dit Olympiodore (*g*), quarante ans dans les » aîles du temple de Canobe, pendant leſquels » il ſe livra à l'étude de l'aſtronomie. On y » grava ſon ſyſtême & ſes découvertes ſur des » colonnes ». Sérapis en étoit la divinité tutélaire, & ſon culte encouragé par les Ptolemées ſe propagea dans la Grece (*h*). Pauſanias en parcourant ce beau pays, vit dans la citadelle de Corinthe un temple dédié à Serapis Canobite. Les ſciences ainſi que la philoſophie de Pythagore & de Platon furent cultivées pendant des ſiecles à Canobe. Mais l'Empereur Théodoſe ayant détruit ſes colléges & ſes temples, une parties des connoiſſances humaines furent enſevelies ſous leurs ruines, & les ſavans ſe diſperſèrent.

Le Rhéteur Ariſtides deſirant connoître l'origine du nom de Canobe, queſtionna un prêtre Egyptien. Voici ce qu'il en rapporte (*i*) :

(*g*) Commentaires d'Olympiodore.

(*h*) Pauſanias, dans les Corinthiennes.

(*i*) Le Rhéteur Ariſtides.

« J'ai ſu d'un prêtre diſtingué dans ſon ordre
» que ce lieu s'appelloit Canobe, long-temps
» avant que Ménelas y abordât. Il démontroit
» par des argumens invincibles que ce mot ne
» pouvoit s'écrire parfaitement avec les caractères
» grecs, & qu'il ſignifioit *terre d'or*. On peut
» croire, ajoute Ariſtides, que les Egyptiens
» ſavent mieux leur hiſtoire qu'Homère & Hé-
» catée. M. de la Croix (*k*) confirme ainſi ce témoignage : les monumens qui nous reſtent de la langue Coptique ne nous laiſſent aucun lieu de douter de la fidélité de ce rapport. En effet *kahi*, mot qui à cauſe de ſon aſpiration ne peut s'écrire en grec, ſignifie *terre*, & *noub*, *or*.

Les Grecs ſachant que la plupart des villes Egyptiennes portoient le nom des divinités qu'elles adoroient, & que Canobe avoit ſon tombeau dans un lieu appellé *Cahinoub*, trompés ſans doute par la reſſemblance de ces expreſſions, ont écrit que cette ville avoit été bâtie en ſon honneur, & Denis Périégètes, lui a dédié un temple. On voit combien il s'écartoit de la vérité. Les chrétiens des premiers ſiècles de l'égliſe, charmés de jetter du ridi-

(*k*) Diſſertation philologique.

cule sur l'idolatrie des Gentils se sont efforcés d'accréditer cette erreur. « Canobe, dit » Epiphane (*l*), & son épouse *Eumenouth* furent inhumés sur le rivage de la mer, à » douze milles d'Alexandrie (*m*), & honorés d'un » culte divin ». C'est le premier auteur qui ait hazardé cette assertion. Ruffin s'étend beaucoup à ce sujet, & son zèle l'égare encore davantage.

« (*n*) Comment dépeindre les crimes que la » superstition commettoit à Canobe ? là, sous » le prétexte d'étudier les lettres sacerdotales » (c'est le nom qu'on donne à l'ancienne langue d'Egypte) on professoit presque publiquement la magie. Ce lieu que l'on peut appeller la source des démons, devint plus célèbre parmi les païens, qu'Alexandrie même. » Il ne sera pas hors de propos de dévoiler » l'origine de ces erreurs monstrueuses. On dit » que le Chaldéens transportant le feu qui étoit » leur Dieu dans toutes les provinces, offroient

(*l*) Epiphane, tome second.

(*m*) C'est la distance exacte qui se trouve depuis Alexandrie jusqu'à Aboukir, autrefois Canobe.

(*n*) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second.

» de le faire combattre contre ceux des autres
» peuples, à condition que s'il restoit vainqueur
» on l'adoreroit. Le prêtre de Canobe accepta
» le défi, & imagina cette ruse. On fabrique en
» Egypte des cruches d'une terre extrêmement
» poreuse, à travers laquelle l'eau filtre, & se
» purifie. Il en prît une, boucha les pores avec
» de la cire, & l'ayant peinte de divers cou-
» leurs la remplit d'eau, & en fit son Dieu.
» Il l'avoit couverte de la tête d'une ancienne
» statue que l'on disoit être celle du pilote de Me-
» nelas. Les Chaldéens se présentent. Le com-
» bat commence. Ils allument du feu autour
» du vase. La cire fond. L'eau coule à travers
» les pores, & éteint le feu. La fraude du prê-
» tre donna la victoire à Canobe sur la divinité
» des Chaldéens. Depuis ce moment son simu-
» lacre a été représenté, avec des pieds très-
» courts, un col étroit, le ventre & le dos
» arrondis en forme de cruche. C'est sous cette
» forme qu'on l'adoroit, comme le vainqueur
» de tous les Dieux.

J'gnore où Ruffin a pris cette fable, car il ne cite point ses autorités; mais elle est si puérile, qu'elle n'a pas besoin de réfutation. D'ailleurs elle contredit formellement le culte des Egyptiens qui n'ont jamais adoré l'eau. Certainement si ce combat prétendu avoit eu quelque

fondement, S. Clément d'Alexandrie, qui connoissoit beaucoup mieux que le prêtre d'Aquilée la religion de l'Egypte, ne l'auroit pas oublié. Au moins ce conte nous servira-t-il à découvrir quelques vérités. Les Egyptiens ont fabriqué de toute antiquité des vases de terre porreuse qui servent à filtrer l'eau, & à la clarifier. Les Grecs les nommoient *beaucalion*, les Arabes les apellent *bardak*. Cette invention étoit intéressante dans un pays où pendant cinq mois de l'année le Nil charrie une très-grande quantité de sable, de limon, & d'insectes. Avant de boire de son eau, on la laisse reposer dans de grandes jarres où l'on a jetté de la poudre d'amandes broyées qui précipite en peu d'heures les parties hétérogènes. Mais pour la rendre plus agréable, on l'expose sur les fenêtres au vent de nord dans les *bardaks*. Elle pénètre à travers les pores, & comme elle est continuellement frappée par le soufle rafraîchissant du vent de nord, elle contracte une fraîcheur délicieuse dans un climat brûlant. Le pauvre comme le riche boivent avec une sorte de volupté l'eau qui a séjourné quelques momens dans ces vases. L'art de les fabriquer fût donc une découverte précieuse pour l'Egypte, L'ancien peuple qui la trouva en sentit l'importance. Pour en marquer sa reconnoissance au

Dieu du Nil, il consacra dans le temple de Serapis à Canobe une de ces cruches. Voilà l'offrande que Ruffin, à l'aide d'une fable, s'est efforcé de faire passer pour une divinité. Plusieurs monumens concourent à prouver ce que j'avance. On voit sur un écu frappé du temps de l'Empereur Adrien par les habitans de Canobe, un de ces vases (*o*) avec un serpent entortillé autour de l'ouverture. Or on sait que cette figure étoit l'emblême de *Cneph* le bon génie, & dans un sens plus étendu l'auteur de la nature. Le canal même qui tiré du fleuve se jettoit dans la mer près de Canobe s'appeloit (*p*) *Agatho Daimon* le bon génie, sans doute parce qu'il abordoit à une ville où les peuples adoroient Sérapis, & les prêtres l'Etre Suprême. Il est donc naturel de penser que le bocal déposé dans son temple n'étoit autre chose qu'un hommage rendu à sa bienfaisance (*q*). On re-

---

(*o*) Cotelerii monumenta, tome premier.

(*p*) Géographie de Ptolemée.

(*q*) Parmi les raretés que M. Dombei, qui a voyagé avec gloire pendant neuf ans dans l'Amérique méridionale, vient de rapporter en France, j'ai remarqué des vases tirés des tombeaux des peuples du Perou, qui ont beaucoup de rapport avec ceux que l'on trouve dans les souterrains de Saccara, & des idoles d'or semblables à

trouve de semblables consécrations dans la plupart des monumens Egyptiens. Le sacrifice gravé sur le rocher près de Babain, & offert à Jupiter Ammon, ou au soleil du printemps, présente sept cruches de cette espèce, qui portent les trois buchers sur lesquels reposent des agneaux immolés. Les obélisques étoient les symboles des rayons du soleil, & leur ombre servoit à en marquer le cours tandis qu'il paroissoit sur l'horizon. Tous ces faits attestent que les Egyptiens avoient soin de consacrer aux Dieux le fruit de leurs inventions. Le nom de *Cahi Noub* terre d'or, donné à la contrée dont l'argile étoit la plus propre à la composition des cruches dont on se sert pour filtrer l'eau, nous enseigne que les prêtres avoient eu raison d'en offrir une aux Dieux dans le lieu même où on les fabriquoit, & où elles avoient peut-être été inventées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

celles que les Arabes arrachent des momies que la cupidité leur fait mettre en pieces.



LETTRE XXV.

A M. L. M.

De Thoth, *divinité symbolique des Egyptiens, & regardé comme un homme célebre par la plupart des écrivains.*

Au grand Caire.

APRÈS vous avoir offert, Monsieur, quelques notions sur les principales divinités de l'Egypte, il me reste à vous entretenir de *Thoth*, ce Dieu symbolique, ou ce personnage fameux qui reçut les hommages de l'antiquité, & que l'on regarda comme l'inventeur de presque toutes les connoissances humaines. Les siècles où l'on place son existence, sont dans un si grand éloignement, qu'il est presque impossible de porter jusques-là une lumiere capable d'éclairer les objets qui y reposent, couverts de la nuit des temps. Platon qui écrivoit plus de deux mille ans avant nous, & qui avoit été instruit à l'école des prêtres d'Héliopolis, ne savoit lui-même quel jugement porter de Thoth déja trop ancien pour qu'il pût remon-

ter à ſon berceau. (*r*) « Theuth, dit-il, inventa les » lettres, diſtingua les voyèles des conſonnes, » les muettes des liquides, découverte qui doit le » faire regarder ou comme un Dieu, ou comme » un homme divin. La renommée publie qu'il » a vécu en Egypte ». Dans cette incertitude le parti le plus ſage eſt de rapporter fidèlement les paſſages des anciens, & de les examiner au flambeau d'une critique impartiale.

Thoth étoit nommé diverſement par les différens peuples. « Les Grecs, dit Philon de Biblos (*ſ*), donnent le nom d'Hermès, ou de » Mercure à *Taaout*, que les Egyptiens appellent » *Thoith*, & les Alexandrins *Thoth* ». Les hiſtoriens s'accordent à lui attribuer l'invention de preſque tous les arts. » *Thoth*, dit Lactance (*t*), » remonte à la plus haute antiquité, & quoiqu'homme, il poſſéda toutes les ſciences, » ce qui lui mérita le ſurnom de *Triſmégiſte* » trois fois grand ». Il créa les différentes parties du diſcours (*u*), & impoſa le premier des

(*r*) Platon l'appelle *Theuth.*

(*ſ*) Hiſtoire Phénicienne attribuée à Sanchoniaton, citée par Euſebe, préparation évangélique, livre 3.

(*t*) Lactance, livre premier.

(*u*) Diodore de Sicile, Platon & Euſebe aſſurent qu'i

noms à un grand nombre de choses. Il trouva les nombres (*x*), les mesures, & réduisit l'arithmétique en un traité. (*y*) Les Egyptiens publioient qu'il leur avoit enseigné la géométrie qui leur étoit absolument nécessaire, ainsi que l'astronomie, & l'astrologie; ils ajoutoient qu'ayant observé le premier la nature, & l'harmonie des sons, il avoit composé la lyre. Clément d'Alexandrie (*z*) parle du code des loix confié à la garde des prêtres, & Ælien le désigne sous la dénomination de *corps du droit de Mercure* (Thoth). On lui attribuoit encore la création de la théologie, l'établissement du culte divin, & l'ordre des sacrifices; (*a*) cette doctrine étoit renfermée dans les livres de Mercure, déposés dans les temples, & les prêtres y trouvoient tout ce qui concernoit la religion. Enfin au rapport de Diodore de Sicile, les

---

fut l'inventeur des lettres, & le premier qui écrivit des livres.

(*x*) Platon dans Phædre.

(*y*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*z*) Clément d'Alexandrie, liv. 6. Stromt. Cicéron de la nature des Dieux, & Lactance, livre premier, disent qu'il donna des loix aux Egyptiens.

(*a*) Diodore de Sicile, livre premier.

Egyptiens aſſuroient que les ſciences, les inſtitutions, & les arts avoient été inventés par *Thoth* ou Mercure.

Lorſque l'on réfléchit ſur la nature de l'eſprit humain qui ne marche que pas-à-pas d'une vérité à l'autre, lorſqu'en parcourant les annales de l'Hiſtoire, on ne voit qu'un petit nombre de génies créateurs répandus de loin à loin ſur la terre pour y annoncer quelques découvertes importantes, lorſque Platon, juge éclairé, conſidérant ſimplement *Thoth*, comme auteur des lettres & de l'écriture, l'appelle un Dieu, ou un homme divin, on eſt forcé de penſer que ce perſonnage que l'on gratifie de la ſcience univerſelle, n'a jamais exiſté; mais que les ſavans d'une nation qui touche au berceau du genre humain, ont publié ſous ſon nom les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes pendant pluſieurs milliers d'années. Ce ſentiment dicté par la raiſon eſt confirmé par l'autorité de pluſieurs grands hommes. Jamblich (*b*) fait parler ainſi *Abamon*, prêtre d'Egypte : « On a » regardé, avec raiſon, Mercure, Dieu de » l'éloquence, comme la divinité commune » des prêtres : car c'eſt le même eſprit qui pré-

(*b*) Jamblich, myſtères Egyptiens.

» fide à la vraie science de la religion ; c'est
» pourquoi nos ancêtres, lui dédiant leurs ou-
» vrages, le fruit de leur sagesse, les décoroient
» du nom de Mercure ».

Voilà donc les livres des Egyptiens, publiés sous le nom de *Thoth* ou de Mercure. Galien, formé aux sciences dans l'Académie d'Alexandrie, nous enseigne de quelle manière on pratiquoit cet usage. « Toutes les découvertes
» faites en Egypte devoient être marquées du
» sceau de l'approbation des Savans. Alors elles
» étoient gravées sur les colonnes (*c*) sans
» nom d'auteur, & déposées dans les sanctuai-
» res. Delà le nombre prodigieux de livres
» attribués à Mercure. Les disciples de Pytha-
» gore imitèrent cet exemple en mettant le
» nom de Pythagore à la tête de leurs
» ouvrages. »

Ces passages prouvent évidemment que *Thoth* n'étoit point un homme, mais que l'on gravoit les ouvrages approuvés par les Colléges des prêtres, sur des colonnes (*d*) appellées *Thoth*,

(*c*) Galien, livre premier, contre Julien.

(*d*) Elles sont appellées ordinairement colonnes de *Thoth* ; mais comme Galien savoit que ce mot Egyptien signifie *colonne*, il n'a pas voulu faire un pléonasme.

comme nous le verrons après, & qu'on les désignoit sous cette dénomination générale. L'esprit par lesquels les savans se disoient inspirés, & auquel ils rendoient hommage de leurs connoissances, étoit *Phtha*, l'artisan de la nature, la source de toute lumière. « Les Egyptiens, dit Diogène de Laerce (*e*), assuroient » que Vulcain (*f*) leur avoit enseigné les » principes de la Philosophie, & que les pontifes & les prophètes s'honoroient du titre » de ses prêtres. » Aussi dans la chronique de Scaliger, Vulcain est appellé *le législateur de l'Egypte.*

Il importe d'examiner ces colonnes sur lesquelles on gravoit les découvertes dignes de passer à la postérité. Mercure, dit Manethon (*g*), inventa les colonnes mystérieuses, autrement les stèles, & ordonna qu'on y écrivît les loix, suivant lesquelles les astres se meuvent. Achilles Tatius (*h*) confirme ce sentiment: « Les Egyptiens sont les premiers qui aient mesuré

(*e*) Diogène de Laerce, histoire des philosophes.

(*f*) Le même que *Phtha*.

(*g*) Manethon, liv. 5.

(*h*) Achilles Tatius, commentateur d'Aratus.

» le ciel & la terre, & transmis ces connoissances à leurs descendans en les sculptant sur » des colonnes ». Proclus (*i*) ajoute qu'on y écrivoit aussi les actions remarquables, & les inventions intéressantes. Ces pierres extrêmement dures composoient un livre immortel, une espèce d'Encyclopédie, qui contenoit toutes les sciences, tous les arts, inventés ou perfectionnés depuis des siècles; voilà pourquoi les prêtres n'entreprenoient rien avant de les avoir consultées (*k*). Pythagore & Platon qui les lurent, y puisèrent le fondement de leur philosophie. C'est ce qui fit dire à Théophile d'Anthioche (*l*), « Qu'a servi à Pythagore d'avoir pénétré » dans les sanctuaires de l'Egypte, & d'avoir » consulté les colonnes de Mercure? (*m*) » Sanchoniaton, le plus ancien Historien après Moyse, se vante d'avoir puisé ses lumières sur les monumens des temples de *Taaout*, & dans les livres mystérieux des Ammoniens.

L'usage de confier au marbre, en caractères

(*i*) Proclus, Timée de Platon, livre premier.

(*k*) Jamblich, mystères Egyptiens.

(*l*) Théophile, liv. 3.

(*m*) Sanchoniaton, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

ineffaçables, le dépôt de la science, est presque aussi ancien que le monde. On peut croire que la pierre a été le premier livre des hommes. Voici ce qu'en rapporte l'historien Joseph (*n*) : « Le Patriarche Seth sachant qu'Adam avoit » prédit que tout ce qui étoit sur la terre pé» riroit ou par un embrâsement ou par un dé» luge général, & craignant que la philosophie » & l'astronomie ne s'effaçassent de la mémoire » des hommes, & ne fussent ensevelies dans » l'oubli, grava ses connoissances sur deux co» lonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, » afin que si les eaux détruisoient la premiere, » l'autre subsistât, & apprit au genre-humain » les découvertes astronomiques. Cette colonne » se voit encore de nos jours dans la terre » *Siriadique* ».

Ecoutons maintenant Manethon, historien célebre, écrivain sacré de l'Egypte, qui florissoit plus de trois siecles avant l'auteur Juif (*o*). Il atteste « qu'il a puisé ses connoissances sur les » stèles placées dans la terre *Siriadique*, où » Thoth le premier Mercure, les avoit gravées

---

(*n*) Antiquités Juives, livre premier.

(*o*) Manethon dans le livre de *Sothis*, dédié à Ptolemée Philadelphe. Voyez la chronographie de Syncelle.

» en langue sacrée & en caractères hiérogly-
» phiques, & qu'après le déluge, le bon Génie,
» fils du second Mercure, les avoit traduites
» dans le dialecte dont se servoient les prêtres,
» & écrites en lettres sacerdotales ». Voici, Monsieur, deux hommes ou deux peuples, qui impriment sur le marbre leurs découvertes. Je n'examinerai point si Seth, ainsi que le prétend Jablonski (*p*), est le même que Thoth, & si Joseph, postérieur à Manethon a voulu faire honneur au Patriarche d'un évenement dont les Egyptiens s'attribuoient depuis long-temps la gloire. Cette recherche n'est que de pure curiosité. L'importance seroit de constater par des monumens authentiques le lieu où étoient placées ces colonnes, & leur existence. Ces deux historiens nomment la terre *Siriadique*, mais elle est inconnue aux anciens comme aux modernes, ce qui a porté plusieurs Savans à penser qu'au lieu de *Siriadique*, il falloit lire *Siringique*, expression qui désigne des allées souterraines. Le morceau suivant d'Ammien Marcellin leur aura fait naître cette idée : (*q*) « On assure que

---

(*p*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, livre 5, chapitre 20.

(*q*) Ammien Marcellin, livre 22.

» les prêtres Egyptiens instruits de toutes les » connoissances qui concernent la religion, & » de l'approche du déluge, craignirent que le » culte divin ne s'effaçât du souvenir des hom» mes. Pour en conserver la mémoire, ils » creuserent à grands frais dans diverses parties » du royaume, des allées souterraines & tor» tueuses, sur les murs desquelles ils graverent » leurs connoissances sous différentes formes » d'animaux & d'oiseaux qu'ils appelèrent hié» roglyphes, & qui sont inintelligibles aux » Latins ».

Il semble que cet Ecrivain ait décidé la question, & que l'on doive entendre par la terre *Siriadique* ces canaux souterrains creusés dans les rochers, aux environs de Thèbes & de Memphis. En effet, dans les dédales immenses pratiqués sous la plaine de Saccara, on trouve sculpté sur les murailles un grand nombre de figures d'hommes, d'oiseaux, & d'animaux divers. Près de Thèbes les mêmes hiéroglyphes se rencontrent dans les caveaux nombreux des montagnes. Parmi ces caractères sacrés, on en remarque de peints, de gravés, de taillés en relief, partagés en compartimens, ou divisés en colonnes. Ne sont-ce pas là les sanctuaires où les prêtres avoient seuls le droit d'entrer, & où ils confioient à la pierre les époques de

l'hiſtoire, les inventions des ſciences & les prodiges des arts ? Je ſais que le Scholiaſte de Sophocle (*r*) prétend que les ſtèles ſur leſquelles on écrivoit les faits mémorables, étoient des pierres carrées. Peut-être avoient-elles cette forme dans la Grèce ; mais les obéliſques, les colonnes, les murs des temples & des ſouterrains chargés d'hiéroglyphes innombrables diviſés en compartimens, étoient les ſtèles des Egyptiens, comme l'atteſtent Sanchoniaton, Manethon & les plus anciens hiſtoriens. Les monumens décrits par Ammien Marcellin ſubſiſtent encore de nos jours. Le voyageur les contemple avec une ſtérile admiration, comme les premiers traits qu'employa le génie humain pour immortaliſer le fruit de ſes travaux.

Les témoignages des Auteurs que je viens de citer ne ſuffiſent pas, Monſieur, pour nous perſuader que ces hiéroglyphes ſoient antérieurs au déluge. La lecture des événemens qu'ils contiennent pourroit ſeule conſtater la vérité ou le menſonge de cette aſſertion. Sans doute qu'elle apprendroit & l'époque où l'on les grava, & l'hiſtoire inconnue des premiers âges du monde. Au moins peut-on raiſonnablement

(*r*) Scoliaſte de Sophocle ſur Electre.

penser que ces caracteres précéderent l'Ecriture, & qu'ils sont les plus anciens monumens des hommes parvenus jusqu'à nous.

Il est donc démontré que *Thoth*, ce personnage si vanté, n'exista jamais, mais que les prêtres Egyptiens publioient sous ce titre général leurs ouvrages, lorsqu'ils avoient été honorés du suffrage unanime des colléges. L'interprétation de ce mot ne laisse aucun doute à ce sujet. Jablonski (*f*) a prouvé que *Thoth* signifioit *Colonne*. Les Grecs en le traduisant par celui de *Stèles* (*t*), lui ont conservé sa signification. Puisque les savans de l'Egypte étoient dans l'usage d'écrire leurs livres sans y mettre leur nom, il étoit naturel qu'ils portassent celui des monumens qui devoient les transmettre à la postérité. Il paroît même que cet honneur ne s'accordoit qu'à ceux qui avoient fait des découvertes importantes, puisque pour en jouir, il falloit l'approbation de tous les académiciens du pays. Lors donc que les Latins & ceux qui n'avoient pas une connoissance profonde de l'histoire des Egyptiens, parlent des colonnes

(*f*) Jablonski, tome 3, dit: *Thoth Theuth*, ou *Thoith* vient de l'Egyptien *Thuothi*, colonne.

(*t*) *Stèles* signifie aussi *colonne*.

le *Thoth*, ils font le même pléonasme que les Géographes qui appellent l'Æthna le Mont-*Gibel* (u). Observez, je vous prie, que Sanchoniathon, Manethon, Galien, & les écrivains qui avoient pénétré dans les mystères de l'Egypte, & puisé dans les vraies sources, ne commettent point cette faute, & disent simplement que l'on sculptoit sur des colonnes ou stèles, les événemens remarquables & les prodiges des arts. Ainsi, lorsqu'au rapport d'Ælien (x), *les prêtres assuroient que Sésostris avoit été instruit dans les sciences par Thoth* ou *Mercure*, cela signifioit qu'en l'initiant aux mysteres, ils lui avoient appris à lire l'histoire des connoissances humaines imprimée en caracteres hiéroglyphiques sur les colonnes. Elles porterent d'abord cette simple dénomination ; l'habitude de les consulter, les lieux sacrés où on les renfermoit, les dépôts qu'elles conservoient, les rendirent respectables. Elles devinrent consacrées par la religion, & furent mises sous la protection immédiate de *Phtha*, ou de l'esprit créateur.

Ces principes établis, on peut expliquer

(u) Gibel est un mot Arabe qui signifie montagne.

(x) Ælien, livre. 12.

d'une maniere vraisemblable les trois *Thoth* ou Mercures que comptoient les Egyptiens. Ils plaçoient le plus ancien avant le déluge, & les autres après. Le premier marquoit l'enfance des connoissances humaines, soit que quelques monumens eussent échappé à la ruine du genre-humain, soit que ceux que l'on éleva peu de temps après eussent été reculés au delà de cette époque terrible. Le second *Thoth* désigne les efforts des Egyptiens pour découvrir des vérités physiques & astronomiques, la traduction des hiéroglyphes en caractères sacerdotaux, & l'établissement fixe du culte divin & des loix. Le troisieme enfin fait connoître l'état florissant des sciences, les progrès des arts, & la perfection où ils furent portés, ainsi que l'attestent des pyramides, des temples & des obélisques dont aucun peuple n'a égalé la grandeur & la magnificence. Les prêtres Egyptiens exprimerent ces époques d'une maniere sensible par l'épithete de *Trismégiste*, *trois fois grand*, qu'ils donnerent à leur *Thoth* allégorique.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que les livres de *Thoth* ou d'Hermès étoient le recueil des productions de tous les savans de l'Egypte, & formoient leur encyclopédie. Ils ont péri dans l'incendie de la bibliotheque des

Ptolemées, & les originaux qui reſtent gravés en mille endroits ſur les marbres de l'Egypte, ſont inintelligibles. Nous n'avons de tant de tréſors que quelques lambeaux conſervés par les anciens. Quant aux livres hermétiques que vantent ceux qui perdent leur temps & leur or à la recherche de la pierre philoſophale, ce ſont des ouvrages ſuppoſés & fauſſement attribués à Hermès, ou au Thoth Egyptien.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVI.

A M. L. M.

De la ſtatue vocale de Memnon.

Au grand Caire.

Je vous ai parlé briévement, Monſieur, de la ſtatue de Memnon, en décrivant les ruines de Thèbes; mais tant de grands noms gravés ſur ſon piédeſtal dépoſent en faveur des merveilles qu'on en raconte, que je ne puis terminer ces lettres, ſans m'efforcer de dérober à la nuit des temps quelques traits de ſon hiſtoire. Cent Auteurs grecs, latins, & un petit nombre d'Egyptiens l'ont célébrée dans leurs écrits. Leurs opinions diffèrent ſouvent, & ſont quelquefois marquées de l'empreinte d'une aveugle crédulité. D'autres plus ſages ne pouvant rejetter le témoignage de leurs ſens, ni croire au miracle, ſont reſtés dans le doute: je vais expoſer fidèlement devant vous leurs récits, & en les comparant vous ſaurez que penſer de cette ſtatue ſi célèbre dans l'antiquité.

Parmi les ruines de Thèbes, vous avez remarqué,

marqué, Monsieur, plusieurs colosses presque tous mutilés ou couchés par terre. Le plus grand étoit placé à l'entrée des vestibules du tombeau dont je vous ai donné la description (y). Diodore de Sicile le nomme *Osimandué;* Strabon (z) dit que les Egyptiens l'appelloient *Ismandès;* mais une foule d'écrivains s'accordent à lui donner le nom de Memnon (a). Cette statue moins étonnonte par sa taille gigantesque, & la dureté du granit qui la compose, que par la propriété qu'elle avoit de produire un son au lever du soleil, fut brisée par Cambyse. La moitié est renversée, l'autre partie repose sur la base. Philostrates la dépeint ainsi : (b) « Le colosse de Mem» non représentoit un jeune homme à la fleur » de son âge, dont la face étoit tournée vers » le soleil levant. Lorsque ses rayons venoit le » frapper, on dit qu'il parloit. Denis Périégètes

(y) Diodore de Sicile, livre premier.

(z) Strabon, liv. 17.

(a) Osimandué & Ismandès étoient probablement le nom vulgaire de ce colosse, parmi les Egyptiens. Ces mots sont dérivés d'*Ou Smandi*, donner un son. Memnon peut venir aussi de *Emnoni*, *de pierre*. Les Grecs en auront fait *Memnon Ismandès*, *la pierre vocale*. Voyez Jablonski de Memnone.

(b) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes, livre 6.

dit (c) : » Les peuples qui habitent Thèbes fa» meuse par ses cent portes & par la statue vocale » de Memnon qui salue l'aurore sa mère à son » lever ». Les prêtres d'Egypte l'appeloient le fils du jour (d), & au rapport de Diodore de Sicile, *le cousin d'Osiris.*

Homère est le premier qui ait parlé du fils de l'aurore (e). » Nestor entretenoit dans son » cœur le souvenir de son généreux Antiloque, » que l'illustre fils de l'aurore avoit mis à mort ». Ses interprètes ont tous pensé que ces dernières expressions avoient rapport au Memnon Egyptien ; mais le prince des poëtes pouvoit s'en être servi pour désigner un des chefs venus au secours de Troie des contrées orientales. Ce langage métaphorique étoit familier de son temps. L'écriture l'emploie lorsqu'elle appelle les peuples de ces climats *les enfans de l'orient*. Les poëtes qui fleurirent après lui, expliquèrent différemment sa pensée : l'aurore, dit Hésiode, (f) eut

(c) Denis Périégètes, description de l'univers.

(d) Dans l'ancienne langue d'Egypte, le jour s'appelle *Eho*, les Grecs en firent *Eos* l'aurore, & appelèrent Memnon le fils de l'aurore. Jablonski de Memnone.

(e) Homère, Odyssée.

(f) Théogonie d'Hésiode.

de Tithon le vaillant Memnon, qui portoit un casque d'airain, & qui fut roi d'Ethiopie. Pindare lui attribue la victoire sur Antiloque (*g*); « Le brave Antiloque, doué d'une ame magna» nime, voulant sauver les jours de son père, » succomba dans le combat qu'il soutint contre » Memnon chef d'une armée d'Ethiopiens (*h*). » Un des chevaux de Nestor percé d'un trait » lancé de la main de Paris, arrêtoit son char ».

Appuyés sur ces autorités, les poëtes de la Grèce & de l'Italie confondirent le Memnon Troyen avec l'Egyptien. Virgile parle des (*i*) troupes de l'aurore, & des armes du noir Memnon. Cette couleur employée pour désigner la patrie de ce héros, ne doit point être regardée

(*g*) Pindare, ode 2.

(*h*) Ces passages ont rapport au Memnon Egyptien. En effet, les anciens Grecs appelèrent long-temps le Delta l'Egypte, & tous les pays plus au midi, l'Ethiopie. Homère met ces mots dans la bouche de Menelas, parlant à Télémaque : *Je remontai l'Egypte jusqu'en Ethiopie.* Or, comme il ne conduit son héros qu'à Thèbes, il est évident qu'il entendoit par cette expression la Thébaïde. Damis, compagnon d'Apollonius de Thianes, déclare qu'il a vu le temple & la statue de Memnon dans l'Ethiopie, c'est-à-dire dans la haute Egypte.

(*i*) Virgile, Æneide, livre premier.

comme un signe de difformité; car le chantre d'Achille en célébrant Euripile, dit (*k*) : C'étoit le plus beau des mortels après le divin Memnon. Ovide (*l*) s'exprime ainsi dans ses Métamorphoses : » L'aurore qui avoit favorisé le parti » des Troyens, n'est plus touchée des malheurs » d'Ilion ni d'Hécube. Un intérêt plus vif oc» cupe son ame. Elle gémit de ses propres pertes, » & donne des pleurs à la mort de Memnon ». On lit sur la base de sa statue cette belle épigramme, écrite par le poëte Asclépiodote : « Vivez, Thétis, déesse de la mer ! Apprenez » que Memnon qui mourut en combattant sous » les remparts de Troye, rend chaque jour un son » agréable près des tombeaux creusés dans les » monts Lybiens, à l'endroit où le Nil impé» tueux divise Thèbes, célèbre par ses portes ; » tandis qu'Achille insatiable de combats, ne » parle ni près des murs d'Ilion, ni dans les » champs de la Thessalie ».

Voilà, Monsieur, le Memnon Egyptien ou Ethiopien, (car les anciens donnoient à la Thébaïde le nom d'Ethiopie) généralement reconnu pour celui qui périt glorieusement en

---

(*k*) Odyssée, liv. 5.

(*l*) Ovide, Métamorphoses, liv. 13.

repoussant les Grecs. Mais ces témoignages sont ceux des poëtes qui s'attachent plutôt à nous présenter des tableaux touchans & des fictions brillantes, que des vérités historiques. Suivons la fable que l'on publioit sur son origine (*m*). L'Aurore amoureuse de Tithon l'emporta en Ethiopie, & eut de lui Emathion & Memnon (*n*). Isacius Tzetza adopte la même allégorie : Tithon, fils de Laomédon, fut aimé de la déesse du jour. De ce commerce nâquirent Memnon & Emathion (*o*). Diodore de Sicile explique ces passages : « Tithon, fils de » Laomédon, & frère de Priam, porta ses » armes dans les contrées orientales de l'Asie, » & jusqu'en Ethiopie, d'où est née la fable » de Memnon enfatné par l'Aurore ».

Mais quel est ce héros qui secourut les Troyens, car les allégories des poëtes ont toujours quelque vérité pour fondement ? (*p*) Diodore de Sicile va nous l'apprendre : « Memnon » vint au secours de Troye à la tête des

---

(*m*) Apollodore, bibliotheque, liv. 3, ch. 15.

(*n*) Isacius Tzetza.

(*o*) Diodore de Sicile, livre 4.

(*p*) Diodore de Sicile, livre second.

» troupes de Teutam, Empereur d'Assyrie.
» Priam souverain de la Troade dépendante de
» cet empire, accablé du poids de la guerre,
» avoit imploré son assistance. Teutam lui
» envoya vingt mille hommes Ethiopiens &
» Suziens, & deux cents chars commandés
» par Memnon. Ce guerrier cher à son Roi,
» gouvernoit alors la Perse. Il étoit à la fleur
» de son âge, & déja célebre par sa force &
» sa grandeur d'ame. Il avoit construit un pa-
» lais dans la citadelle de Suze, qui porta son
» nom jusqu'à la domination des Perses, &
» un chemin public nommé encore de nos
» jours *la voie Memnoniene* ». Suze, ajoute Strabon (q) eut pour fondateur Tithon pére de Memnon. Cette ville avoit six lieues de circuit. Sa forme étoit oblongue, & sa citadelle s'appeloit *le Memnonium* (r). Hérodote (s) appelle aussi Suze *la ville de Memnon*. Enfin Pausanias (t) assure que ce général vint au siége de Troye, de Suze, & non d'Ethiopie, & qu'il avoit soumis

(q) Strabon, liv. 15.

(r) C'est-à-dire *la citadelle de Memnon*.

(s) Hérodote, livre 5.

(t) Pausanias in Phocicis, ch. 31.

toutes les nations de la Médie jusqu'au fleuve *Choaspe*.

Ces autorités, dont je pourrois augmenter le nombre, s'il en étoit besoin, prouvent évidemment que durant le siége mémorable dont le génie d'un seul homme a immortalisé les héros, les Empereurs d'Assyrie envoyèrent au secours de Priam un brave Capitaine nommé Memnon, qui n'avoit rien de commun avec celui d'Egypte (*u*). Il est probable, comme je l'ai déja dit, qu'Homere en l'appelant le fils de l'Aurore, avoit simplement voulu désigner l'Orient d'où il étoit parti. Les poëtes venus après lui ont inventé la fable que vous venez de lire pour orner leurs vers.

Examinons maintenant quel étoit le nom véritable de la statue qui fait l'objet de nos recherches, l'opinion qu'en eurent les anciens, & le but des prêtres en l'érigeant. Hérodote (*x*) est le premier qui l'ait appelée Memnon, encore

(*u*) Philostrates dit positivement : Memnon étoit Ethiopien (Thébain) & régna dans ce pays avant la guerre de Troye. Celui qui vint à ce siège est beaucoup postérieur & différent du premier. *Vie d'Apollonius de Thianes*.

(*x*) Hérodote.

n'en dit-il qu'un mot, parce qu'elle venoit d'être mutilée lorſqu'il parcouroit l'Egypte. Depuis cet hiſtorien, une foule de voyageurs l'ont citée avec enthouſiaſme, & ſe ſont preſque tous accordés à lui donner le nom de Memnon, ce qui prouve ſeulement que cette dénomination avoit été adoptée par les étrangers; mais pour ſavoir la véritable, il faut entendre les Egyptiens qui devoient mieux connoître leurs monumens. On lit ces mots dans la chronique d'Alexandrie (y) : « Cambyſe or» donna de couper par le milieu *Aménophis* » ſtatue vocale que l'on appelle vulgairement » Memnon ». Pauſanias obſervateur exact vient à l'appui de cette autorité (z). Les Thébains aſſurent que la ſtatue que nous nommons Memnon, eſt celle de l'Egyptien *Phaménophis*. Le *ph* (a) dans la langue du pays eſt l'article du maſculin, ainſi le vrai nom étoit *Aménophis*.

Lorſque Cambyſe eut fait abattre la moitié de ce coloſſe, il ceſſa probablement pendant long-temps de rendre un ſon; car Hérodote qui voyageoit dans ce pays peu de temps après

---

(y) Chronique d'Alexandrie.

(z) Pauſanias dans les Attiques.

(a) Jablonski de Memnone.

la conquête des Perses, n'auroit pas oublié un fait si extraordinaire. Les Ptolémées ayant fondé un royaume en Egypte, favorisèrent les sciences & les arts. Dès lors le reste de la statue placée sur la base continua de faire entendre sa voix, comme le rapporte Manethon (*b*), mais d'une manière moins distincte qu'avant sa disgrace. Trois siècles après, les Romains conquirent l'Égypte, & ils s'empressèrent d'en aller admirer les antiquités. Germanicus fut de ce nombre. « Il ne put résister, dit Tacite (*c*), au desir de » contempler les merveilles de l'Egypte, dont » les plus étonnantes sont la statue de pierre de » Memnon, qui, à l'instant où elle est frappée » par les rayons du soleil, prononce des voyèles, » & les pyramides qui s'élevent comme des » montagnes au milieu des sables presqu'inac» cessibles ». Des inscriptions nombreuses confirment le rapport de ce savant historien. On lit celle-ci sur la jambe droite du colosse : *Moi C. Lœlia, épouse d'Africain Préfet, j'ai entendu*

(*b*) Chronographie de Syncelle. Manethon, écrivain sacré de l'Egypte, florissoit sous les premiers des Ptolemées. Il avoit conservé l'intelligence de la langue hiéroglyphique.

(*c*) Annales de Tacite, liv. 2.

la voix de Memnon à six heures & demie du matin, la première année de l'Empire de Domitien, &c. La suivante est écrite sur la jambe gauche : *Moi Publius Balbinus j'ai entendu la voix divine de la statue vocale de Memnon, autrement Phaménoph. Je me trouvois dans la compagnie de l'aimable Reine Sabine* (l'épouse d'Adrien). *Le soleil étoit à la première heure de son cours, la quinzième année de l'Empire d'Adrien*. On lit ensuite : *Julie Camille m'a commandé de graver ces mots à l'instant où Adrien Auguste a entendu la voix de Memnon*, & du même côté : *Moi Mitridaticus, Tribun de la douzième légion, j'ai entendu la voix de Memnon à six heures du matin.*

Mille autres inscriptions attestent le même fait, ainsi il seroit inutile de les rapporter. Quand à ces autorités se joignent celles de Strabon & de Tacite, l'incrédulité ne peut tenir contre de pareils témoignages. Le marbre qui les conserve depuis plus de seize cents ans, est un livre durable qui dépose en faveur de la voix d'*Aménophis*. Mais que doit-on en conclure ? La nature de la pierre comporte-t-elle un semblable phénomene ? Pausanias semble favoriser cette opinion (*d*). « La pierre que l'on

(*d*) Pausanias, dans les Attiques.

» montre à Mégare, lorsqu'elle est frappée » d'un caillou, rend un son qui imite les vibra» tions d'une corde d'instrument. Le colosse » que j'ai vu à Thèbes, de l'autre côté du » Nil, m'a surpris bien davantage. Il produit » tous les jours au lever du soleil, un son aussi » éclatant que celui des cordes d'une guitarre, » ou d'une lyre qui se rompent quand on les » tend ». Philostrates entraîné par l'amour du merveilleux, ne met point de bornes à sa crédulité (*e*). « Le colosse de Memmon quoique » de pierre, étoit doué de la parole. Au lever » du jour, joyeux de revoir sa mere, il la » saluoit d'une voix gracieuse. Vers le coucher » du soleil, il exprimoit la douleur de son » absence par un son triste & lugubre. -- Ce » marbre avoit aussi la faculté de répandre des » larmes à volonté. On prétend qu'Echo répon» doit à sa voix, & imitoit parfaitement les » accens de sa joie & de sa douleur ». Enfin, un ancien grammairien (*f*) dit que cette statue étoit composée d'une maniere si merveilleuse, qu'elle saluoit le Roi & le soleil.

Ces passages ne nous porteront pas à croire

(*e*) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes.

(*f*) Cité par Jablonski de Memnone.

que le marbre puiſſe rendre un ſon de la nature de celui que l'on attribue à Memnon. Je ſais que le ſarcophage vide de la grand'chambre de la pyramide, retentit d'une manière très-ſonore, lorſqu'on le frappe avec une pierre ou un morceau de métal, mais de quelque façon qu'il fut diſpoſé, les rayons du ſoleil en l'éclairant, ne produiroient rien de ſemblable. Suppoſons que les prêtres de Thèbes euſſent pouſſé l'art de la méchanique au point de perfection où il eſt parvenu de nos jours, & qu'auſſi ingénieux que Vaucanſon, & d'autres Artiſtes célebres, ils euſſent fabriqué une tête parlante, dont les reſſorts fuſſent tellement arrangés, qu'elle prononçât des voyèles au lever du ſoleil; Cambyſe avoit détruit ce méchaniſme merveilleux en renverſant la partie ſupérieure de la ſtatue, & tous les témoignages que j'ai cités ne parlent que du tronc que l'on voit encore de nos jours ſur le piédeſtal. Il eſt donc naturel d'attribuer le ſon du coloſſe mutilé à l'artifice des prêtres qui oppoſerent ce prétendu miracle aux progrès du chriſtianiſme naiſſant. Ce qu'il y a de certain c'eſt que depuis le commencement du quatrieme ſiecle de l'Egliſe, où l'Egypte devint chrétienne, on n'a plus entendu parler de la voix d'*Aménophis*.

Eſſayons de découvrir le but des prêtres en

fabriquant cette ſtatue vocale. Nous ſavons qu'ils avoient conſacré les divinités ſecondaires pour conſerver la mémoire de leurs plus belles découvertes. *Aménophis* avoit ſans doute été créé dans le même deſſein. Le rapprochement de quelques paſſages tirés des anciens pourra donner du poids à cette conjecture. Vous vous rappellez, Monſieur, que dans le temple d'Abydus que Strabon (*g*) nomme auſſi *le temple de Memnon*, les prêtres répétoient les ſept voyèles en forme d'Hymne, & qu'ils en avoient interdit l'entrée aux Muſiciens. Demetrius de Phalère (*h*), confirme ce fait important : « En » Egypte, les prêtres ſe ſervent des ſept voyèles » au lieu d'Hymne pour célébrer les Dieux. Ils » les répétent ſucceſſivement avec l'accent qui » leur convient. Cette ſuite de ſons, ainſi mo» dulés, leur tient lieu de flûte & de guitarre, » & produit une mélodie agréable. Les anciens, & Jablonski (*i*), qui a recueilli leurs témoignages avec un ſoin extrême, aſſurent que ces voyèles étoient conſacrées aux ſept planettes, & que la ſtatue d'*Aménophis* les rediſoit à

(*g*) Strabon, livre 17.

(*h*) Démétrius de Phalère.

(*i*) Jablonski de Memnone.

certaine époque. Lucien (*k*) introduit Eucrate sur la scène, & le fait parler ainsi : « J'ai » entendu en Egypte Memnon, non pas rendre, suivant sa coutume, un bruit *insignifiant*, » mais prononcer de sa bouche un oracle en sept » sons. » Ce passage n'est peut-être qu'une plaisanterie de Lucien ; mais elle est fondée sur la persuasion où l'on étoit, qu'avant que Cambyse eût brisé ce colosse, il faisoit entendre les sept voyèles. Le dialogue suivant écrit en grec sur la jambe gauche, est une preuve nouvelle :

a. *Cambyse m'a mutilé, moi, ce marbre formé à l'image du soleil. Je possédois autrefois la voix mélodieuse de Memnon. Cambyse m'ôta les accens par lesquels j'exprimois la joie & la douleur.*

b. *Ce que tu racontes est déplorable. Ta voix est maintenant obscure & incompréhensible. Infortuné, je plains le malheur qui t'a réduit à cet état.*

Les Egyptiens regardoient l'équinoxe du printemps, comme le moment de la création de l'univers (*l*). « Ils disoient qu'à la naissance » du monde, lorsque les astres commencèrent

(*k*) Lucien, tome second.

(*l*) Macrob, songe de Scipion.

» à se mouvoir dans l'espace, le Bélier occu» poit le milieu du ciel, la Lune étoit dans le » signe du Cancer, le Soleil se levoit avec le » Lion, Mercure avec la Vierge, Vénus avec » la Balance, Mars étoit dans le Scorpion, » Jupiter dans le Sagittaire, & Saturne dans » le Capricorne ». Syncelle (*m*) a trouvé dans une vieille chronique d'Egypte, qu'après une révolution de trente-six mil cinq cent vingt-cinq ans, le Zodiaque seroit rétabli dans son premier état, c'est-à-dire, que la premiere minute du premier degré de la ligne équinoctiale commenceroit avec le signe du Bélier.

Je laisse la vérité de ces faits à la discussion des Astronomes ; mais ils annoncent qu'en Egypte l'équinoxe du printemps attiroit principalement l'attention des savans & du peuple. *Amoun*, divinité symbolique, lui fut consacrée, & toutes les fêtes qu'on célebroit en son honneur, n'avoient rapport qu'à cette époque intéressante. C'est d'elle que datoit l'année astronomique. C'est d'elle, qu'au rapport des prêtres les sept planètes recommençoient leur course, ce qu'ils nommoient allégoriquement *la musique céleste*. C'étoit aussi dans ce moment qu'A-

(*m*) Chronographie de Syncelle.

menophis prononçoit les ſept voyèles qui étoient les ſymboles des planètes, & qui compoſoient *la muſique terreſtre*. Cette ſtatue fameuſe pouvoit donc être appellée dans la langue ſacrée, *le couſin d'Oſiris* (*n*), & *l'image du ſoleil* (*o*), puiſqu'elle imitoit ſur la terre l'office qu'il fait dans les cieux. Les prêtres, en lui faiſant répéter les ſept ſons, dont toutes les langues ont été formées, & qui peignent d'une manière merveilleuſe nos penſées, voulurent immortaliſer la plus belle de leurs découvertes, découverte qui, au rapport de Platon, n'a pu être inventée que par un Dieu, ou un homme divin. Peut-être que l'ombre de ce coloſſe élevé ſervoit auſſi à marquer l'inſtant de l'équinoxe. Du moins ſon nom compoſé *d'ame nouphi* (*p*), *enſeigner une bonne nouvelle* (*q*), porte à le penſer. Les Grecs adoptèrent ces anciennes idées quand ils attribuèrent à Apollon, qui n'étoit autre choſe

(*n*) Diodore de Sicile.

(*o*) Voyez l'inſcription que je viens de rapporter.

(*p*) Jablonski de Memnone.

(*q*) Le ſoleil arrivé à l'équateur, promettoit aux Egyptiens la ceſſation des vents du ſud, & l'approche de l'inondation. Voilà pourquoi ils l'obſervoient avec tant de ſoin.

chose que le Soleil, l'invention de la lyre & de la musique. Les fictions des Poëtes obscurcirent cette allégorie qui peignoit l'harmonie admirable qui règne entre les astres, & elle ne fut plus entendue.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVI.

A M. L. M.

Réflexions sur le culte des Egyptiens.

Au grand Caire.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de courtes réflexions sur la religion dont je viens d'exposer les mystères à vos yeux. Elle ne renferme que deux dogmes, celui de l'esprit infini auteur de la création, & celui de l'immortalité de l'ame. Les temples de *Phtha* de *Neith* & de *Cneph* consacrés à la puissance, à la sagesse, à la bonté de l'Etre suprême, demontrent le premier. Le soin avec lequel on embaumoit les corps, la prière qu'on récitoit à la mort d'un Egyptien, sont la preuve du second. Le temple de *Cneph* placé dans l'île d'Eléphantine, peut être regardé comme le plus ancien du pays. En effet, avant que les Egyptiens descendissent dans la vallée, où les eaux stagnantes du Nil formèrent des marais impraticables jusqu'au temps où des travaux prodi-

gieux les eurent desséchés, & rendus propres à l'agriculture, ils habitoient, au rapport d'Hérodote, les montagnes qui bordent la cataracte. Ce monument témoigne donc que chez eux le culte du Créateur précéda tous les autres. On a même droit d'assurer qu'il se conserva sans tache parmi les prêtres; car des hommes qui se sont une fois élevés par l'effort sublime de la raison, à la connoissance d'un seul Dieu, ou qui l'ont reçue par tradition, ne sauroient, tandis qu'ils composent un corps éclairé, rédescendre à l'idolatrie qui suppose toujours une profonde ignorance.

Le reste de la théologie Egyptienne étoit purement allégorique. Il embrassoit le cours du soleil, de la lune, des astres, & les phénomènes les plus éclatans de la nature. Tous ces objets furent personifiés dans la langue sacrée des prêtres; mais loin de les adorer, ils ne les considérerent que comme des signes admirables dans lesquels la grandeur du Très-haut se manifestoit à leurs regards. Il est bien probable qu'ils enseignèrent d'abord cette religion dans sa pureté. Elle se corrompit insensiblement, parce que le vulgaire accoutumé à voir dans les sanctuaires les figures symboliques dont j'ai parlé, à offrir aux époques où on les en tiroit, des sacrifices d'actions de graces au

Créateur, oublia l'objet invisible de sa vénération, pour adorer ses ouvrages cachés sous ces emblêmes.

Mais pourquoi les Prêtres ne s'efforcèrent-ils pas de détruire cet aveuglement? pourquoi tinrent-ils la nation asservie au joug d'une superstition déplorable? sans doute que ce ne fut point d'abord leur projet. La nécessité d'exprimer leurs idées, avant l'invention des lettres, par des figures allégoriques, l'habitude de les renfermer dans les temples, accoutuma les peuples à les regarder comme sacrées. Lorsque l'usage plus facile de l'écriture, leur en eut entièrement fait perdre le sens, ils ne mirent plus de bornes à leur vénération, & encensèrent réellement les symboles que leurs pères avoient simplement honorés. Dès lors Osiris & Isis devinrent les divinités tutélaires de l'Egypte; *Sérapis* présida à l'inondation; Apis présagea l'abondance, & le mauvais génie Typhon menaça le pays des fléaux les plus destructeurs. Ces idées s'étant profondément imprimées dans les esprits, il étoit difficile de les déraciner sans renverser le culte établi: peut-être aussi, (car les hommes ont toujours été les mêmes) que les prêtres profitèrent adroitement de cette ignorance pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, & les dis-

penſateurs des oracles divins. Mais ce qui doit rendre circonſpect celui qui oſe juger un corps de ſavans qui publia les loix ſages dont Athènes s'enrichit, & qui éleva un grand nombre de monumens utiles & durables, c'eſt que les Hébreux, quoique ſéparés des Egyptiens, quoique retenus dans l'ancienne croyance d'Abraham par leurs vieillards & leurs prophètes, ne ſe virent pas plutot dans le déſert que, profitant de l'abſence de Moyſe qui attendoit ſur la montagne les oracles du ciel, ils forcèrent Aaron à leur fondre un veau d'or pour leur ſervir de Dieu; tant il eſt vrai que la vue des objets ſenſibles a plus d'empire ſur la multitude que tous les préceptes de la ſageſſe. Enfin ſi l'on raiſonne ſans partialité, on s'appercevra qu'il eſt auſſi difficile que dangereux de montrer la vérité aux hommes. Les plus grands philoſophes de la Grèce & de Rome, ne reconnoiſſoient, ainſi que les prêtres Egyptiens, qu'un ſeul Dieu. La mythologie n'étoit à leurs yeux qu'un tiſſu d'allégories qui voiloient des effets phyſiques, & des cauſes naturelles. Cependant ils courboient leur front devant les ſtatues de Jupiter, de Pallas, de Vénus. Socrate ſeul eut le courage d'élever la voix contre ces divinités fabuleuſes, & Socrate fut contraint de boire le poiſon. Voulez-vous un

exemple plus récent du danger que l'on court en éclairant ses semblables ? Galilée annonce à la terre une découverte importante, & Galilée après avoir été forcé de demander à genoux pardon d'avoir osé dire la vérité, fut persécuté le reste de ses jours, & mourut en exil. Sans doute qu'il est beau d'être martyr à ce prix, mais peu d'ames sont capables de cet effort sublime.

Ces faits & tant d'autres que je pourrois citer, prouvent que si les Prêtres de l'Egypte sont coupables d'avoir caché la lumière au peuple qu'ils auroient dû instruire, il ne faut pas les condamner avec trop de rigueur. Car dans ces siècles reculés où l'on ne parloit que par symbole, l'idolatrie prit des accroissemens rapides, & il étoit presque impossible de la détruire sans renverser la religion. Rapelez-vous les Dieux de Laban volés par Rébecca. Ces idoles étoient des hiéroglyphes. Laban qui avoit probablement perdu l'intelligence des choses qu'elles signifioient, les adoroit parce qu'elles lui venoient de ses pères. Le même événement arriva en Egypte, où les hiéroglyphes devinrent les divinités du peuple, aussi-tôt qu'il ne put plus les comprendre. Le seul moyen d'éteindre la superstition eut été de les anéantir ; mais ce sacrifice eut coûté aux prêtres la perte de leurs

connoissances, & sur-tout de l'empire absolu qu'ils exerçoient sur les esprits. Or, si l'on a vu quelques hommes assez généreux pour renoncer au charme de la domination, par le pur amour de l'humanité, jamais un corps ne fut capable de ce noble effort.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVIII.

A M. L. M.

Observations sur les Hiéroglyphes.

Au grand Caire.

LES hiéroglyphes, Monsieur, sont la premiere langue écrite des hommes. Ce sont des caractères imitatifs & allégoriques. Ils diffèrent des lettres, en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits & des sons, & qu'ils la représentent seulement par des figures. Leur antiquité touche au temps du déluge, si elle ne remonte au-delà; car avant cette époque le genre humain possédoit les sciences & les arts; & puisqu'on les gravoit sur la pierre, quelques-uns de ces monumens ont pu échapper au naufrage des hommes.

Clément d'Alexandrie compte un grand nombre de livres attribués à *Thoth*, c'est-à-dire, approuvés par les Académies, & publiés sous ce titre. Il donne même la notice de plusieurs d'entr'eux. Le premier, dit-il, contenoit les Hymnes sacrées, le second, les regles de la vie

des Rois; les quatre suivans traitoient de l'astronomie, & des observations des Egyptiens; dix autres renfermoient la science des hiéroglyphes, la géographie & la cosmographie. Un pareil nombre composoit le code des loix, de la religion & de la discipline des prêtres. Enfin, les six derniers formoient un traité complet sur la médecine.

Ces ouvrages ont subi le sort de tant d'autres, qu'un Barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie; mais la plupart des livres Egyptiens n'étoient que des copies. Les originaux restent sculptés en mille endroits sur les marbres des temples, les obélisques, & les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devroient s'efforcer de lire. Manethon, grand prêtre, & Ecrivain sacré de l'Egypte, y puisa l'histoire qu'il écrivit sous le règne des Ptolemées. Environ trois siècles après, Hermapion interpréta l'obélisque d'Héliopolis, transporté par Auguste dans la capitale de l'Empire Romain. Depuis cet auteur, aucun autre n'a possédé l'intelligence des hiéroglyphes, ou si quelqu'un a été doué de cette science, ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ammien Marcellin, qui florissoit sous l'empire de Julien, assure que de

ſon temps ces caractères étoient inintelligibles aux Latins. Y auroit-il quelques moyens d'arracher le voile qui les couvre, & d'expliquer les faits qu'ils contiennent? Celui qui le découvriroit acquerroit une gloire immortelle, en rendant aux arts, aux ſciences, & à l'hiſtoire, tant de découvertes perdues pour le monde. Je ne prétends point à cet effort ſublime; mais j'expoſerai les idées que l'étude des anciens, & la vue ſi ſouvent répétée des monumens de l'Egypte, m'ont fait naître.

On ſait que les prêtres inventèrent les lettres qu'ils nommèrent Sacerdotales, & avec leſquelles ils traduiſirent les hiéroglyphes: elles étoient d'un uſage univerſel dans les temples, & on s'en ſervoit pour écrire tout ce qui avoit rapport à la religion & aux ſciences. Ce dialecte particulier étoit intermédiaire entre les hiéroglyphes & la langue vulgaire du pays, qui heureuſement n'eſt point perdue. En effet, elle exiſte dans les livres des Cophtes, avec des traductions Grecques & Arabes. On la retrouve dans un grand nombre de manuſcrits répandus en Egypte, & dans les bibliothéques de l'Europe. Pour s'élever par elle à la connoiſſance du dialecte ſacerdotal, il faudroit trouver, ou des alphabets, ou des paſſages communs de ces deux langues. Or, ſur les murs des temples & dans les ſouterrains, on apperçoit

parmi les hiéroglyphes des lettres qui diffèrent de toutes celles connues, & qui sont probablement partie du dialecte sacerdotal. Voilà les caractères que l'on devroit s'efforcer d'entendre; car ils donneroient la clef des hiéroglyphes, dont ils sont ou la suite, ou l'interprétation. Peut-être qu'un savant qui sauroit parfaitement le Cophte, l'Arabe, & l'Hébreu, & qui consacreroit plusieurs années à étudier sur les lieux les monumens de l'ancienne Egypte, viendroit à bout de cette noble entreprise.

Voici une autre réflexion, qui, depuis que je voyage dans ce pays, m'a singulierement frappé. Les Ammoniens étoient une colonie Egyptienne. Les prêtres qui rendirent fameux Jupiter Ammon, avoient la même religion, les mêmes connoissances que ceux de l'Egypte. Leur Dieu a cessé de rendre des oracles, mais son temple peut subsister encore. La contrée qui l'environnoit étant très-fertile, doit être habitée. Cette peuplade n'ayant point éprouvé les révolutions, qui, depuis plus de deux mille ans ont bouleversé l'Egypte, aura conservé ses usages, son culte, & sa langue maternelle. Il est probable que les sciences & les arts n'y étant plus alimentés par la célébrité, se seront éteints. Mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton assure qu'il a puisé ses lumières

ſur les monumens de l'Egypte, & dans les livres des Ammoniens. Ces livres doivent ſe trouver au ſein de la contrée qui les enfanta, & peut-être dans le ſanctuaire de ce temple antique, défendu par des déſerts immenſes. Ce ſeroit donc vers ce lieu mémorable qu'un ſavant pourroit diriger ſes pas avec l'eſpoir du ſuccès. Le chemin qui y conduit eſt ſemé de dangers. Alexandre ſuivi d'un nombreux cortége, & de chameaux chargés d'eau & de proviſions, faillit d'y périr de ſoif. Une des armées de Cambyſe y reſta enſevelie ſous les ſables, & aucun des ſoldats qui la compoſoient ne revit ſa patrie. Mais que ne peut pas un homme intrépide, guidé par le flambeau & l'amour des ſciences? Enfin, juſqu'à ce qu'un Européen inſtruit ait viſité le temple d'Ammon, juſqu'à ce qu'il ait appris aux nations éclairées ce qu'il renferme de tréſors ou de débris, il ſera naturel de penſer qu'il eſt entouré d'une ancienne colonie Egyptienne, qu'elle parle ſa langue naturelle, & qu'elle a conſervé l'intelligence des hiéroglyphes. Ce qui me porte à croire que cette peuplade n'eſt pas éteinte, c'eſt que les *Oaſis* que j'ai tracées ſur la carte ſont encore habitées de nos jours, & que le Bey de Girgé envoie dans celle qui répond à cette ville un cachef pour la gouverner. Un

voyageur qui oſeroit traverſer les déſerts qui les ſéparent des rives du Nil, y rencontreroit des monumens infiniment curieux, & juſqu'à préſent inconnus.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIX.

A M. LE MONNIER, Médecin du Roi, premier Médecin de MONSIEUR, & Membre de l'Académie des Sciences.

Plan d'un voyage intéressant, & qui n'a jamais été fait.

Au grand Caire.

IL reste, Monsieur, beaucoup de choses curieuses à vérifier en Egypte. Voici les propositions que j'offre à celui qui desire se rendre utile aux sciences, aux arts, & procurer à son pays des connoissances précieuses.

Parcourir en bateau le grand lac de Menzalé, sonder ses embouchures dans la Méditerranée, aborder à l'île de Tanis, où d'après le témoignage des écrivains Arabes, & des naturels du pays, il se trouve de grandes ruines, & des marbres antiques. Pousser sa navigation jusqu'à l'extrémité de ce lac; visiter les restes de Peluse & de Farama, où les géographes Arabes décrivent un tombeau qui doit être celui du grand Pompée.

Descendre le canal de Sebennytus aujourd'hui Samanout, jusqu'au bord du lac Bourlos; chercher les ruines de l'ancienne Butis, où Hérodote place le sanctuaire de Latone composé du bloc étonnant de granit dont j'ai donné la description d'après cet historien.

Reconnoître les débris de Naucrate & de Saïs, situées dans les environs de Faoué, & ceux de Phacuse & de Bubaste, où passoit le fameux canal des Ptolemées.

Faire un traité avec une tribu d'Arabes errants pour pénétrer à l'Oasis d'Ammon peu distante du lac Meris, & delà au temple de Jupiter Ammon, si célèbre dans l'antiquité, & où l'on peut espérer de retrouver l'ancienne langue de l'Egypte, & peut-être des livres qui serviroient à l'intelligence des hiéroglyphes.

Visiter les trois Oasis, & décrire les peuples & les monumens qu'elles renferment, & qui sont perdus pour le monde.

S'arrêter huit ou dix jours à Siène pour découvrir le puits du solstice, & vérifier l'observation admirable des anciens prêtres de l'Egypte, qui voyoient, lorsque le soleil décrivoit le tropique, son image entière se peindre à midi sur l'eau qui couvroit le fond de ce puits astronomique.

Depuis dix-huit cents ans, aucun Européen

n'a vérifié ces faits, & parcouru les lieux dont je parle. Ces découvertes supposent un homme versé dans l'antiquité, & parfaitement instruit des mœurs, de la religion, & de la langue des Arabes. Un tel homme ne borneroit pas là ses voyages. Il pourroit s'embarquer sur la mer Rouge en qualité de commerçant Mahométan, en parcourir tous les ports, rester quelques mois à Moka où il trouveroit des manuscrits précieux, se rendre à Sannaa, ancienne capitale des rois Homérites, qui gouvernoient l'Iemen du temps des Ptolemées, visiter l'intérieur de ce riche pays, se joindre à une caravanne, & arriver à la Mecque. Il y resteroit sous le prétexte de la religion & du commerce, examineroit la bibliotheque commencée bien avant Mahomet, acheteroit, ou feroit copier les manuscrits les plus intéressans, & après avoir observé le culte, le négoce, & les monumens de cette ville, dont l'antiquité remonte à Ismaël, il partiroit avec la caravanne de Damas, & se reposeroit de ses fatigues dans cette belle capitale de la Syrie, où il se procureroit encore un grand nombre de livres rares, &c. &c.

Le savant qui réussiroit dans ce voyage, dont les peines & les périls sont innombrables, donneroit à l'Europe une histoire absolument neuve des

des peuples de l'Arabie, car l'intérieur de ce pays n'est pas plus connu que les forêts de la nouvelle Zélande. Il procureroit à l'histoire naturelle & à la géographie une foule de découvertes intéressantes, & peut-être auroit-il le bonheur de rendre à Tacite, à Tite-Live, à Diodore de Sicile le complément de leurs ouvrages immortels, car ils ont été traduits par les Arabes.

Lorsque j'eus donné au Public la traduction du Coran, & la vie de Mahomet, plein d'enthousiasme pour les sciences, je proposai ce plan de voyage. Il rencontra des obstacles qui en empêchèrent l'exécution, & qui me causèrent beaucoup de chagrin. Il fallut céder à la loi de la nécessité. J'ai depuis ce temps entièrement abandonné ce projet, & j'avoue qu'actuellement je n'aurois pas le courage de l'entreprendre, parce que j'en connois par expérience les périls, & qu'après cinq années de séjour dans ma patrie, où je suis acclimaté de nouveau, ma santé ne soutiendroit peut-être pas une seconde fois les chaleurs dévorantes de l'Afrique & de l'Arabie; mais j'espère que quelqu'Européen enflammé d'amour pour la gloire, & plus riche ou plus favorisé que moi, s'immortalisera en recueillant les connoissances & les manuscrits dont j'ai parlé, & sur-tout en

procurant aux nations éclairées l'hiſtoire inconnue des peuples de l'Yemen, de la Mecque, de Médine, & de l'intérieur de l'Arabie.

Telles ſont les connoiſſances que cinq années de voyages dans les contrées orientales, & l'étude des anciens, m'ont procurées. Vous, Monſieur, qui dans la retraite charmante que vos travaux & vos lumières ont enrichie de toutes les plantes rares du monde, & d'une foule de livres précieux, m'avez fourni le loiſir néceſſaire pour rédiger ces lettres, publiées ſous les auſpices d'un Prince auguſte, dont l'eſtime vous honore, puiſſiez-vous trouver du plaiſir à les lire, & les regarder comme un témoignage de ma reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
SAVARY.

Fin des Lettres ſur l'Egypte.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisième Volume.

LETTRE PREMIERE.

Détails sur la température du climat.

LETTRE V, page 91.

Athor ou la nuit, repréſentoit dans l'opinion des prêtres Egyptiens, ces ténèbres répandues ſur le chaos avant la création, que l'eſprit créateur anima de ſon ſoufle, & dont il forma l'univers. Ils regardèrent enſuite la lune comme le ſymbole de ces ténèbres, & la proposèrent à la vénération des peuples; enfin ils étendirent cette idée juſqu'au temps où le ſoleil demeurant dans les ſignes de l'hémiſphère auſtral, rend les jours plus courts, & les nuits plus longues.

LETTRE VI, page 102.

Les Egyptiens adorèrent l'Etre ſuprême ſous les noms de *Phtha*, *Neith* & *Cneph*. Ces trois attributs peignoient la puiſſance, la ſageſſe, la bonté de l'eſprit infini qui a créé le monde. Le temple de *Phtha* étoit à Memphis, celui

Latins *Jupiter Ammon*, étoit particuliérement adoré à Thèbes, que l'Ecriture nomme *la ville d'Ammon*, & les Grecs *Diospolis* la ville de Jupiter. Sa statue étoit recouverte de la peau & de la tête d'un bélier. Ce Dieu symbolique qui figuroit le soleil du printemps, rendoit ses oracles dans un temple placé au milieu des déserts de Libye. La statue d'Hercule que l'on associoit à son culte, à l'équinoxe du printemps, désignoit la force du soleil arrivé à la ligne équinoxiale.

LETTRE IX, page 130.

De Horus, *divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Horus avoit pour symbole l'épervier, ainsi qu'Osiris. On leur accordoit souvent les mêmes attributs. Son trône étoit porté sur des lions, parce qu'il représentoit le soleil arrivé au solstice d'été. Son éducation à Butis sur les bords d'un grand lac, désignoit la puissance qu'il a d'élever les vapeurs dans l'atmosphère, d'où elles retombent en rosées sur la terre. La victoire d'Horus sur Typhon, peignoit les effets heureux que produit le soleil parcourant les signes de l'été, tels que l'inondation,

LETTRE X, page 135.

De Sérapis céleſte, *ſymbole du ſoleil.*

LETTRE XI, page 140.

De Harpocrates, *emblême du ſoleil.*

changée en vache. Lorſqu'ils eurent obſervé ſon influence ſur l'atmoſphère, ils la nommèrent *Iſis*, qui ſignifie *la cauſe de l'abondance.* On attribua l'inondation aux pleurs de cette divinité; c'eſt-à-dire, à la roſée dont elle étoit cenſée la mère. Encore de nos jours les Cophtes prétendent que la roſée qui tombe au ſolſtice, fait fermenter les eaux, & produit le débordement.

LETTRE XIV, page 155.

De Sothis, *étoile conſacrée à Iſis.*

Quelques écrivains donnèrent à *Sothis* le nom d'Iſis; mais cette étoile nommée Sirius par les Grecs, & Canicula par les Latins, étoit ſimplement conſacrée à cette déeſſe. Les Egyptiens formèrent deux périodes datées du lever de Sothis. La vénération du peuple pour cette belle étoile, vint de ce qu'à ſon lever héliaque, on pouvoit juger du degré où monteroit l'inondation; voilà pourquoi on la nomma, *l'aſtre qui fait croître les eaux.*

LETTRE XV, page 160.

De Bubaste, divinité symbolique des Egyptiens.

Bubaste reçut de grands honneurs en Egypte. On y bâtit une ville qui portoit son nom. On lui attribuoit la vertu de secourir les femmes enceintes, ce qui la fit appeller par les Grecs & les Latins, *Diane* & *Ilithia*. Cette divinité symbolique représentoit la nouvelle lune. On célébroit ses fêtes le troisième jour du mois, parce que c'est alors que le croissant est visible pour tout le monde.

LETTRE XVI, page 167.

De Butis, divinité symbolique qui représentoit le soleil.

Cette divinité, nommée Latone par les Grecs, avoit un temple fameux dans la ville de Butis. Un bloc énorme de granit en composoit le sanctuaire. Elle y rendoit ses oracles. Les Egyptiens l'avoient placé dans une île mobile, les Grecs les imitèrent en ce point. Cette divinité étoit le symbole de la pleine lune, & comme c'est alors que la rosée est

plus abondante, on la regarda comme la cause de la rosée. On racontoit qu'elle avoit élevé Horus, & qu'elle l'avoit sauvé des embûches de Typhon, ce qu'il faut entendre dans un sens allégorique.

LETTRE XVII, page 176.

Le Nil *adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.*

Le Nil fut élevé au rang des Dieux. On bâtit une ville en son honneur. Il eut des prêtres, des fêtes & des sacrifices. D'abord il porta le nom général d'*Iaro*, qui signifie fleuve. Lorsque l'on eut observé les phénomènes de son inondation, on lui donna l'épithète de *Neilon*, c'est-à-dire, *qui croît dans un temps marqué.* Au solstice d'été on l'invitoit à assister à un repas qu'on lui préparoit publiquement, & le peuple croyoit que sans cette cérémonie, il n'auroit pas débordé sur les campagnes.

par le ſilence des hiſtoriens. Apis conſacré pour conſerver la mémoire d'anciennes obſervations devint fameux, & fit oublier les deux autres.

LETTRE XX, page 199.

Du Sérapis *terreſtre, divinité ſymbolique qui avoit rapport au Nil.*

Le Sérapis terreſtre fut regardé par les Egyptiens comme la divinité qui préſidoit à la crue des eaux. Un nilomètre de bois diviſé en coudées étoit ſon emblême. On célébroit une fête en ſon honneur au commencement de l'inondation. Les prêtres nommoient le nilomètre *Sari Api*, *colonne du meſurage.* Ils le tiroient du ſanctuaire lorſque l'eau commençoit à croître, le renfermoient lorſqu'elle baiſſoit. Telle fut l'origine de cette divinité emblématique que les Grecs appelèrent Sérapis.

LETTRE XXI, page 205.

*D'*Anubis, *divinité ſymbolique des Egyptiens.*

Anubis eut en Egypte des temples, des prê-

tres, & l'on bâtit une ville en son honneur. Sa statue portoit une tête de chien, & cet animal devenu son image vivante lui fut consacré. Ce Dieu allégorique inventé par les astronomes, représentoit l'horison : voilà pourquoi on le regarda comme le compagnon inséparable d'Osiris & d'Isis. Il étoit appelé dans la langue sacrée leur fils illégitime, parce qu'il n'est point lumineux par lui-même, & qu'il ne rend à la terre qu'une lumière empruntée.

LETTRE XXII, page 212.

De Typhon, *divinité symbolique des Egyptiens.*

religion. Cependant à travers les voiles dont ils la couvrirent, on reconnoît encore son origine.

LETTRE XXIII, page 226.

De Nephthys, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Nephthys étoit dans la langue sacrée l'épouse stérile de Typhon. Elle ne devint féconde que lorsqu'Osiris eut commerce avec elle. Ce mot dans le sens naturel désignoit les plaines sabloneuses qui s'étendent entre le Nil & la mer Rouge, & qui sont très-exposées au vent de sud-est. Quand le fleuve dans les années d'une crue extraordinaire s'y débordoit, c'étoit l'adultère d'Osiris avec *Nephthys*. *Thueri* ou *Aso*, reine d'Ethiopie, regardée comme la concubine de Typhon, désignoit le vent du midi, qui se joignant à celui de l'est, formoit le *sud-est*, que les Egyptiens redoutent le plus à cause de son haleine brûlante, & des torrents de sables qu'il roule sur l'Egypte.

LETTRE XXIV, page 231

De Canobe, *dieu prétendu des Egyptiens.*

Canobe, nommé par les Ecrivains du Bas-Empire Canope, étoit le pilote de Menelas. Il mourut ſur le rivage de l'Egypte, & on lui dreſſa un tombeau. Ce lieu s'appeloit en Egyptien *Cahi noub*, *terre d'or.* On y bâtit une ville & des temples. Les Grecs trompés par cette dénomination, dirent qu'on les avoit élevés en l'honneur de l'étranger : c'eſt une erreur. Ruffin rapporte une longue fable par laquelle il prétend prouver que la divinité qu'on adoroit dans le temple de Canobe étoit une cruche, mais c'étoit ſimplement une offrande faite au Dieu du Nil, dont elle ſervoit à clarifier les eaux.

LETTRE XXV, page 241.

De Thoth, *divinité ſymbolique des Egyptiens, & regardé comme un homme célèbre par la plupart des Ecrivains.*

Thoth fut regardé comme un homme extraordinaire par un grand nombre d'écrivains. Ils

lui attribuent l'invention de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les institutions humaines, & lui donnent le nom de *Trismégiste*, ou de trois fois grand. Cela seul suffiroit pour démontrer que ce personnage étoit allégorique. *Thoth* signifie colonne en Egyptien, & comme on gravoit les ouvrages approuvés sur des colonnes, ils recevoient le nom général de *Thoth*. Les trois *Thoth* ou Mercure peuvent marquer la naissance, les progrès & la perfection des connoissances humaines.

LETTRE XXVI, page 256.

De la statue vocale de Memnon.

La statue de Memnon fut très-célèbre dans l'antiquité par le son qu'elle rendoit au lever du soleil. Les prêtres l'appeloient le fils du Jour. Homère célèbre le fils de l'Aurore vainqueur d'Antiloque. Ses interprètes & les poëtes venus après lui, ont attribué ces expressions au Memnon Egyptien. C'est une erreur. La statue de Thèbes se nommoit Aménophis. Le Memnon qui vint au siège de Troie beaucoup postérieur, fut envoyé de Suse par Teutam, roi d'Assyrie. La statue

vocale d'Egypte fut brisée par Cambyse. Le tronc cessa long-temps de rendre un son, & recommença sous les Ptolemées. Avant sa disgrace elle proferoit les sept voyèles. Les prêtres qui nommoient le cours harmonique des sept planètes *la musique céleste*, & qui leur avoient consacré les voyèles, appelèrent cette statue l'image du soleil, & le cousin d'Osiris, parce qu'elle prononçoit les sept voyèles qui composent *la musique terrestre*. Son nom *Ame nouphi*, apprendre une bonne nouvelle, lui avoit été donné, parce que c'étoit à l'équinoxe du printemps, chère aux Egyptiens, qu'elle les prononçoit.

Réflexions sur le culte des Egyptiens.

Les Egyptiens n'avoient que deux dogmes dans leur religion; celui d'un Dieu créateur, & celui de l'immortalité de l'ame; tout le reste étoit allégorique. Ce culte se conserva pur & sans tâche dans l'intérieur des temples. Mais l'obligation où l'on étoit de se servir de figures représentatives avant l'invention des lettres, porta peu-à-peu les peuples à les adorer, ce qui arriva lorsque l'écriture

plus facile leur eut fait oublier le ſens des hiéroglyphes. Les dieux de Laban n'étoient que des hiéroglyphes dont il avoit perdu le ſens; il les adora parce qu'ils lui venoient de ſes pères, & qu'il ne les comprenoit plus. La même choſe arriva en Egypte.

LETTRE XXVIII, page 281.

Obſervations ſur les Hiéroglyphes.

Les hiéroglyphes ſont la première langue écrite des hommes. Leur antiquité remonte avant le déluge. On en avoit perdu l'intelligence ſous les monarques du Bas-Empire. Le moyen de la recouvrer ſeroit de ſavoir parfaitement la langue des Cophtes, qui eſt l'ancien Egyptien vulgaire, de s'élever par elle à la connoiſſance du dialecte ſacerdotal dont on ſe ſervit pour traduire les hiéroglyphes, & que l'on retrouve ſur les monumens Egyptiens. On pourroit auſſi tenter un voyage au temple de Jupiter Ammon, habité par une colonie Egyptienne, & qui a probablement conſervé ſon ancienne langue ſes livres, & l'intelligence des hiéroglyphes.

LETTRE XXIX, page 286.

Plan d'un voyage intéressant, & qui n'a jamais été fait.

Fin de la Table du troisième Volume.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES.



